

# Vapeur Mauve

Last Minute :

**Les Zombies parlent  
aux vivants !**

## Steve Hackett

**GENESIS & SOLO**

Entretien exclusif  
Evocations Memorabilia

**Oriental Sunshine  
Virus  
Captain Beefheart  
Les albums rares  
et oubliés de 1970  
L'érotisme et le rock  
Rock'n'BD**

Entrevues :  
**Zoo  
Jack Dupon  
Michel  
Santangeli  
Bernard Boudeau  
The Rev**

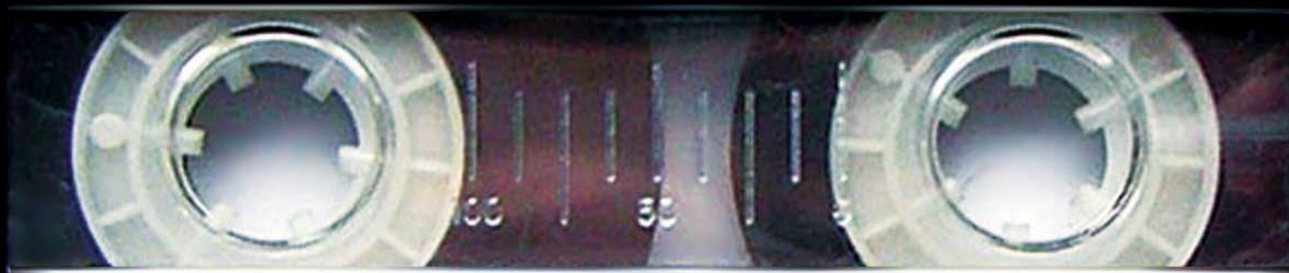


Entrevue :  
**Celia Humphris  
(Trees)**



# Sommaire

10400



<b>L'édito</b>	<b>3</b>
<b>En couverture : Steve Hackett &amp; Genesis</b>	
<b>Dossier, entrevues, memorabilia</b>	<b>4</b>
<b>L'album du trimestre</b>	
<b>Captain Beefheart - Safe as milk</b>	<b>10</b>
<b>La musique qui fait peur</b>	<b>13</b>
<b>John Lennon et le chiffre 9</b>	<b>15</b>
<b>Folk</b>	
<b>Trees : Entrevue de Celia Humphris</b>	<b>16</b>
<b>Oriental Sunshine</b>	<b>26</b>
<b>The Zombies</b>	
<b>Entrevue de Rod Argent et Colin Blunstone</b>	<b>28</b>
<b>Krautrock : Virus</b>	<b>34</b>
<b>1970, les albums perdus</b>	<b>36</b>
<b>Welcome to my nightmare</b>	<b>47</b>
<b>L'île déserte</b>	<b>48</b>
<b>Rock français</b>	
<b>Zoo : entrevue</b>	<b>56</b>
<b>Bernard Boudeau : entrevue</b>	<b>60</b>
<b>Michel Santangeli : entrevue</b>	<b>63</b>
<b>Trois 45 tours du rock français</b>	<b>66</b>
<b>En marge du rock : James Ellroy</b>	<b>68</b>
<b>69, page érotique</b>	<b>69</b>
<b>Tommy &amp; The Wall</b>	<b>72</b>
<b>La rubrique des collectionneurs</b>	
<b>Disquaire en 2010 : Le rêve du Rev</b>	<b>76</b>
<b>The Shaggs</b>	<b>82</b>
<b>Harvest Radio Show</b>	<b>86</b>
<b>La BD et le rock</b>	
<b>Chronique, entrevue de Céka, 5 BD à gagner</b>	<b>88</b>
<b>Rubrique livres</b>	
<b>Suze Rotolo</b>	<b>96</b>
<b>Bruce Springsteen, entrevue de Lawrence Kirsch</b>	<b>98</b>
<b>La relève</b>	
<b>Chroniques, entrevue avec Jack Dupon, Chris Cacavas</b>	<b>100</b>
<b>1970, impressions</b>	<b>110</b>
<b>La machine à remonter le temps</b>	<b>117</b>
<b>Partis sans laisser d'adresse</b>	<b>118</b>
<b>Courrier des lecteurs</b>	<b>120</b>
<b>Cause toujours</b>	
<b>Les rééditions de King Crimson</b>	<b>123</b>





## Par Yenyen & Philou

- Hey Philou ! Dépêche-toi, on va être en retard pour le nouveau Vapeur Mauve !

- Quoi, déjà? Et moi qui commençais tout juste à écouter le premier album de ce jeune nouveau groupe, 'tain le guitariste avant il était dans les Yardbirds et le batteur je te dis pas le bûcheron. Et ils te pompent des blues à droite à gauche mais qu'est ce que c'est bon. Je te colle mon billet qu'on va en entendre parler d'ici peu.

- T'as que ça à faire ? Je te signale qu'on est chargé de l'édito pour ce numéro. Pis c'est quoi ce fameux groupe ? Enfin tu me diras, je suis en retard aussi de mon côté. J'étais en train d'écouter des Allemands. Ils font du rock, mais sans guitare. De la «Kosmische Musik», ils appellent ça.

- Attends, je regarde la pochette, Led Zeppelin que ça s'appelle, la pochette allume grave, il y a un dirigeable en feu dessus. J'ai hâte d'aller les voir s'ils passent par chez moi en concert.

*Krouiiiiiiiiik... zzzzzzzzzzzzzzz... Bzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz... pschhhhhhhhhhhiiiiiiiiit...*

Faille spatiotemporelle refermée.

L'amiral Bay-Bay Bhrüneu arriva dans la salle de contrôle. Tout le monde se figea de peur de subir encore les colères titanesques du grand patron. La jeune capitaine Plâ-Geuticine vint au rapport

- Amiral, la situation est grave. Sur la planète Terre, il subsiste encore une bande d'irréductibles. Ils se croient toujours dans les années 60/70 et n'écourent que du bruit anticommercial. Je crains que les représentants de la firme «Univers Sale » aient du mal à les coloniser.

L'amiral réfléchit, tritura fiévreusement son anneau

nasal et déclara sentencieusement :

- Envoyez-leur la tribu des Hênthéhaime, qu'ils les assaillent par la droite, une fois qu'ils auront l'attention détournée, faites donner l'assaut par les esclaves Stârakadmyciens.

- Bien Amiral, à vos ordres.

*Krouiiiiiiiiik... zzzzzzzzzzzzzzz... Bzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz... pschhhhhhhhhhhiiiiiiiiit...*

- Eh oui, en fin de compte, c'est un peu ce que nous sommes, des irréductibles assoiffés de rock et de vintage. Les années ont passé et nous sommes toujours là, inlassablement à faire tourner nos galettes des années 60 et 70. La question maintenant, c'est de savoir si être rock des années 60 et 70 a un sens aujourd'hui en 2010?

- Bien sûr que cela a un sens. Nos racines sont là-bas dans ces deux décennies qui ont vu éclore les plus grands groupes et les genres musicaux les plus aventureux. Nous vivons avec cet héritage que nous chérissons et respectons. Mais cela n'empêche pas de porter haut les couleurs du rock, de regarder droit devant et d'être avides de découvertes qui réchaufferont nos cœurs d'amoureux éternels de la musique.

- En gros être rock 60/70 en 2010, c'est comme avoir une longueur d'avance sur le passé.

- Eh oui Yenyen, le rock n'est pas mort, qu'on se le dise et Vapeur Mauve sera toujours là pour vous le rappeler. Autant pour faire vivre la flamme de nos artistes favoris, connus ou pas, que pour vous faire découvrir les nouvelles pousses d'un siècle qui s'annonce passionnant. Bonne lecture à vous toutes et vous tous.

# Steve Hackett

## GENESIS & SOLO

### Les confidences de Steve Hackett

En 1971, Steve Hackett remplace Anthony Phillips au sein de Genesis. Son touché exceptionnel contribuera dès lors à lui donner un statut privilégié dans la grande famille des guitaristes anglais, même si, six ans plus tard, il quittera le groupe pour divergences musicales. À Vapeur Mauve, il confie quelques moments-clés de son tracé.

**Vapeur Mauve** : Parle-nous de ton dernier disque en date, *Out of the Tunnel's Mouth*. En es-tu satisfait ?

**Steve Hackett** : Oui, j'aime le nouvel album, et il a été très bien accueilli par la critique, les amis et ceux qui l'ont écouté. L'équipe a défini une approche positive. Nous adorons explorer les quatre coins du globe quand on passe au crible diverses influences.

**VM** : On y trouve Anthony Phillips et Chris Squire, non ?

**Steve** : Oui, autant Anthony Phillips que Chris Squire ont énormément contribué aux morceaux sur lesquels ils ont travaillé. Ils sont tous les deux adorables, des amis enthousiastes et des compagnons musiciens.

**VM** : Est-ce vrai que tu as été recruté dans Genesis grâce à une petite annonce dans le Melody Maker ?

**Steve** : Oui, j'ai rejoint Genesis par le biais d'une petite annonce placée dans le Melody Maker, qui était un magazine qui possédait un grand pouvoir, nous le lisions tous de manière compulsive à l'époque.

**VM** : Considères-tu que *The Musical Box* (dans *Nursery Cryme*) porte ta signature en tant que musicien ?



**Steve** : Oui, j'ai créé le son de *Musical Box* sur un overdub de guitare électrique joué à une vitesse différente (varispeed) sur la bande enregistrée. Brian May me disait plus tard que le travail d'harmonie à la guitare à la fin de ce morceau a été une influence pour lui.

**VM** : *Horizons* est l'un de tes moments forts sur *Foxtrot*. La joues-tu encore en concert aujourd'hui ?

**Steve** : Oui, je joue habituellement *Horizons*, cette chanson est devenue une signature. Elle a été influencée par un morceau de Bach écrit pour un violoncelle solo.

**VM** : Peut-on considérer *Selling England by the Pound* comme le dernier album dans lequel tu te sens à l'aise avec le groupe ?

**Steve** : *Selling England by the Pound* est l'un de mes





préférés, mais *Wind and Wuthering* et *Trick of the Tail* sont aussi sources de souvenirs guitaristiques heureux pour moi.

**VM** : *Wind & Wuthering* a été douloureux pour toi, pourtant tu avais déjà publié ton premier album solo avant, n'est-ce pas ? Comme un départ annoncé ?

**Steve** : Mon premier album solo me montrait le chemin à suivre, mais il y a beaucoup de travail fait avec plus d'assurance sur les albums suivants. *Wind and Wuthering* était extrêmement agréable. C'était la décision de quitter Genesis qui était douloureuse. Je sentais que j'avais besoin de plus de liberté sur le plan artistique.

**VM** : Ton album, *Voyage of the Acolyte*, et celui d'Anthony Phillips, *The Geese and the Ghost*, sont généralement considérés comme des « albums perdus » de Genesis. Probablement parce que d'autres musiciens de Genesis jouaient sur l'un et sur l'autre. Que penses-tu de cette description ?

**Steve** : Oui, je suis d'accord avec toi, et *Fish Out of Water* de Chris Squire est un album perdu de Yes. Quoi qu'il en soit, ces projets solo sont évidemment personnels pour ceux qui les ont créés.

**VM** : Ton jeune frère John jouait sur *The Geese and the Ghost*. Pourquoi pas toi ? Anthony Phillips t'a-t-il demandé d'y participer ?

**Steve** : Je n'ai pas été approché pour y jouer à l'époque. Mais heureusement, Ant et moi avons collaboré ensemble récemment et la combinaison est magique.

**VM** : Sally Oldfield chante sur l'album *Voyage of the Acolyte*. Comment est née cette collaboration ?

**Steve** : Sally et son frère Mike ont enregistré un album ensemble appelé *The Sallyangie*, c'est là que j'ai entendu sa voix remarquablement belle pour la première fois. Je l'aimais tellement que je lui ai demandé si ça l'intéresserait de chanter sur mon album.



## Discographie en solo

Voyage of the Acolyte (1975)  
Please Don't Touch (1978)  
Spectral Mornings (1979)  
Defector (1980)  
Cured (1981)  
Highly Strung (1983)  
Bay of Kings (1983)  
Till We Have Faces (1984)  
Momentum (1988)  
Guitar Noir (1993)  
Blues With A Feeling (1994)  
Watcher of the Skies: Genesis Revisited (1997)  
A Midsummer Night's Dream (1997)  
Darktown (1999)  
Sketches of Satie (2000)  
Feedback 86 (2000)  
To Watch the Storms (2003)  
Metamorpheus (2005)  
Wild Orchids (2006)  
Tribute (2008)  
Out of the Tunnel's Mouth (2009)

**VM** : Voyage of the Acolyte est décrit comme un album de rock progressif, bien que plusieurs chansons soient davantage orientées vers le folk. Cet album correspond-il à ta propre définition du rock progressif ?

**Steve** : Je préfère ne pas trop définir la musique. À l'époque où personne n'utilisait le terme « progressif », les chansons pouvaient être courtes ou longues sans qu'on ressente une obligation de cadrer dans un style.

**VM** : En 1982, tu retrouves Genesis pour un seul concert. Émouvant ou une corvée ?

**Steve** : C'était extrêmement touchant de rejoindre le groupe pour le concert de 1982 et un grand moment pour tout le monde d'être capables de partager ensemble une fois de plus la magie de Genesis.

**VM** : Le supergroupe des années 80, GTR, avec Steve Howe entre autres, c'est définitivement terminé ?

**Steve** : Je suis toujours fan de la chanson *When the heart rules the mind* qui, je pense, est la meilleure chose que nous ayons produite ensemble. Steve Howe est un grand guitariste, et nous en sommes venus à admirer mutuellement nos aptitudes séparées. Qui sait ? Peut-être qu'un jour, nous revisiterons le passé...

**VM** : Tu joues toujours assis en concert ?

**Steve** : Je me lève pour jouer de la guitare électrique, mais je reste assis pour jouer de la guitare classique.

**VM** : Tu as un nouveau label, Wolfwork, vas-tu y signer d'autres artistes ?

**Steve** : Ce n'est que le début de l'aventure pour le label Wolfwork, mais nous verrons ce que l'avenir nous réserve. Merci pour l'entrevue, j'apprécie les questions et je ne manquerai pas de regarder le magazine.

**JB & Béa**

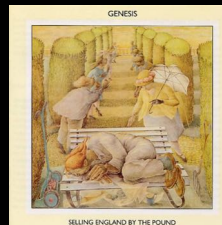
## Discographie avec Genesis



**Nursery Cryme  
1971**



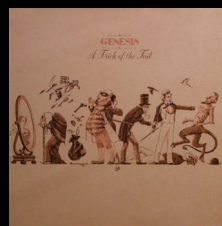
**Foxtrot  
1972**



**Selling England by  
the Pound  
1973**



**The Lamb Lies Down  
on Broadway  
1974**



**A Trick of the Tail  
1976**



**Wind & Wuthering  
1977**



**Seconds Out  
1977)**





## Un fan au cœur du volcan

Roger Salem organise des concerts dans toute la Suisse, c'est un vrai fan de Genesis, mais aussi de Peter Gabriel et de Steve Hackett. Il travaille également en Italie, en Allemagne et en Angleterre.

**Vapeur Mauve** : As-tu déjà organisé des concerts de Peter Gabriel ou d'autres membres de Genesis ?

**Roger Salem** : Seulement de Steve Hackett à Berne en 2010, mais j'ai largement contribué à sa venue au Estival Jazz de Lugano en 2009. J'organise des concerts pour Rachel Z (pianiste de Peter Gabriel), Jerry Marotta, Tony Levin et David Rhodes.

**VM** : As-tu déjà rencontré Peter et Steve ? Phil Collins ?

**Roger** : Oui j'ai déjà rencontré les trois. Steve je le connais personnellement. C'est un ami.

**VM** : Combien de fois as-tu vu Peter Gabriel en concert ? Quelles tournées ?

**Roger** : J'ai vu Peter au moins 20 fois en 78, 82, 83, 87, 93, 94, 2003, 2004, 2010.

**VM** : Depuis quand es-tu fan de Genesis ? Quel est le premier disque que tu as acheté ?

**Roger** : *Seconds Out* en 1977. Je suis fan depuis 1977.

**VM** : Tu n'as jamais vu Genesis période Gabriel sur scène, non ? À quels concerts/tournées as-tu assisté ? C'était quand ?

**Roger** : Non, hélas. Pratiquement toutes les tournées de Gabriel depuis 78 et pour Genesis depuis 1980.

**VM** : Une ou deux anecdotes à nous raconter ?

**Roger** : J'ai trouvé une faille dans la sécurité au Madison Square Garden de New York en 1980 et j'ai pu rencontrer Genesis backstage ! J'ai rencontré Peter Gabriel et Tony Levin une heure après un concert de 1982 à Kansas City, sur un arrêt d'autoroute sous une pluie torrentielle, ils étaient perdus, ils cherchaient leur Holiday Inn.

**VM** : Quels sont les DVD, groupe ou carrières solo, que tu nous conseilles ?

**Roger** : Steve Hackett en premier lieu : ses DVD sont tous intéressants, le concert à Budapest surtout. Peter Gabriel : le live de *Growing up*.

**Propos recueillis par JB**





## Genesis en super 8

Le 29 mars 1975, Festhalle, Berne, Suisse, le jeune Christian Fues décide de filmer Genesis avec sa caméra super 8. Toute une affaire, témoignage.

Christian Fues : « À cette époque, les organisateurs ouvraient très tard les portes avant les concerts. Ça se passait généralement dans une cohue invraisemblable ! Les roadies avaient de la peine à exécuter leurs fouilles alors que les gens se ruaient dès l'ouverture des portes.

Comme je suis plutôt grand, j'ai pu facilement jouer des coudes pour me faire une place de choix dans la voie rapide avec mon discret matériel super 8 planqué dans mon sac, et surtout sans me faire repérer (les « prises » étaient jetées négligemment dans une benne à ordures).

Je l'avais déjà fait un peu avant lors d'un concert d'ELP à Zürich, ça avait eu l'air de passer sans problème. C'est une fois à l'intérieur de la salle de spectacles que ça se gâte !

Il faut se remettre dans le contexte de l'époque avec près de 7000 personnes et

des tas de coussins pour les fesses pour les premiers servis.

Un peu plus tard, chaque individu était assis sagement, en attendant que l'ange Gabriel tombe du ciel. Si une des têtes dépassait, elle se faisait rapidement remettre à l'ordre à coup de sifflets, cris et autres chuchotements ou onomatopées diverses...

«Assis !» (comme chantait Décamps dans *Moteur* en 1981).

Avec le «brrrrrrr» de ma caméra Rolex qui dominait les moments silencieux de *The Lamb*, j'entendais les gens rouspéter et je me souviens même avoir reçu quelques coups de pied dans le dos !

En plus, il fallait se pencher entre les têtes, ce qui dérangeait systématiquement les voisins de derrière en état de transe.

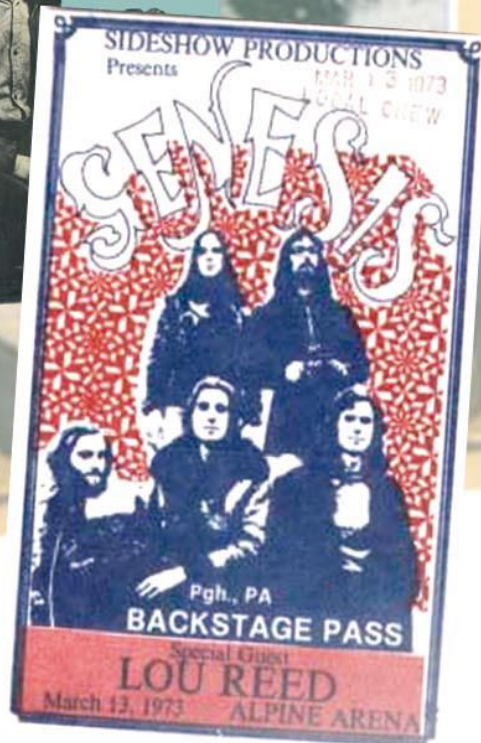
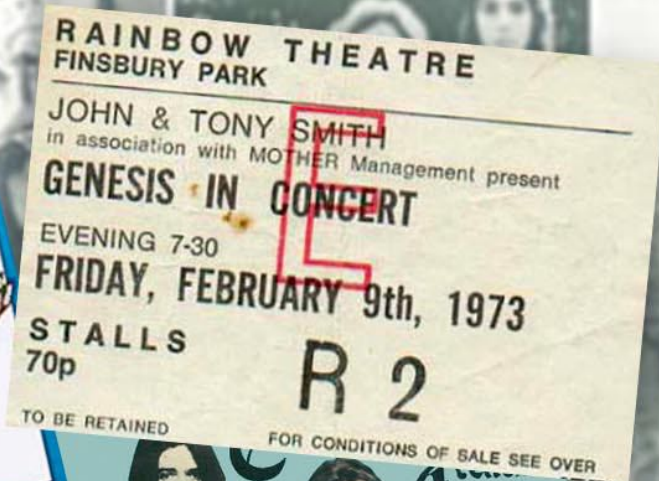
Bon, j'ai survécu et les souvenirs de ce spectacle restent encore très vivants, surtout après que le fabuleux Roger (voir sujet «Un fan au cœur du volcan») nous ait déniché le son qui va avec l'image. »

**Propos recueillis par JB**





# MEMORABILIA







## Captain Beefheart - Safe as milk (1967)

**1967. Année psychédélique. Certes ! Mais encore ? Celle où les étals des marchands de cire noire voient débouler, dans le marais au parfum d'encens, un drôle de disque à la pochette ornée d'une photo d'un groupe aux faux airs de dandy-farmer. Quand l'époque est aux furieuses cavalcades lysergiques, Beefheart malaxe le blues électrique et entonne des chants poétiques dadaïstes.**

Le Captain n'en est pas à son coup d'essai. Déjà en 1966 le groupe avait publié sur le label A&M deux singles dont *Diddy wah diddy* (Bo Diddley) qui, avec son harmonica bluesy et sa basse outrageusement placée devant, avait connu un petit succès non négligeable dans la Californie du sud. Ce qui attirera non pas les projecteurs, mais l'intérêt de quelques amateurs de musique inouïe et celui de producteurs-managers qui se porteront au devant du groupe quand A&M le lâchera.

*Safe as milk* est un grand album de blues, de rock, exigeant patience et disponibilité d'esprit. Non pas que la musique en soit difficile d'accès (il sera toujours temps de pousser plus loin jusqu'à *Trout mask replica* pour découvrir à quel point le blues porte en lui les ferments de son propre dépassement) mais personne jusque-là n'avait joué le blues et le rock avec une telle volonté d'en découdre avec les codes et les habitudes déjà bien installées.

Bien sûr, quelques sonorités de guitares sont teintées de psychédéisme, mais tout en nuances et contrastes maîtrisés. Le batteur a parfois une curieuse façon de ponctuer les temps en recourant à un tempo un brin décalé. Parce que là est l'exploit du Captain et de ses acolytes. Faire une musique qui serpente avec une sou-

plesse terrifiante tout en ménageant surprises et rebondissements. *Abba Zaba* en étant l'exemple le plus édifiant.

Huit des douze titres de cet album sont signés par Don Van Vliet et Herb Bermann. Longtemps les spéculations ont prospéré sur l'identité réelle de ce dernier. Les musiciens du groupe affirmant n'avoir jamais rencontré celui-ci, l'un n'ayant que des souvenirs assez flous, on imagina que c'était une facétie de Beefheart, semant le doute, laissant ainsi les gens s'interroger sur la possibilité ou pas que le Captain se soit adjoint un acolyte pour écrire les textes des chansons.

Il a fallu attendre 35 ans (c'est-à-dire le début des années 2000 !) pour que le voile soit enfin levé. Herb Berman est de fait un personnage réel, qui a vécu

jusqu'au début des années 2000 à Topanga Canyon. Hormis ses talents d'acteur et de poète, il a travaillé pour le cinéma ou la télé, confectionnant des scénarii. Dans une entrevue téléphonique, accordée à Derek Laskie en 2004, il affirme aussi avoir participé à l'écriture des textes de plusieurs chansons de l'album suivant, *Strictly personal*, mais sans qu'il soit crédité et bien sûr sans toucher de royalties.





## Le tracklisting :

**Sure 'nuff 'n yes I do** : «I was born in the desert came on up from New Orleans» chante Beefheart posant sa voix sur une pulsation hypnotique avec une slide, omniprésente, enfouie au fond du mix. Blues.

**Zig Zag wanderer** : la voix de Beefheart rivalise avec des chœurs (le Captain est de la partie) pour un texte ayant pour thème du papier à rouler («You can huff, you can puff...»). Réitération du riff en contrepont du chant. Sur ce titre pas moins de trois basses jouent parfois à l'unisson. Rock percutant sans falbala.

**Call on me** : mélodie pop et texte à l'intimité touchante : "Call on me whenever you're lonely and blue". Final aux réminiscences psychédéliques.

**Dropout boogie** : la voix du leader prend des accents furieux - les percussions ajoutant un peu plus encore de sauvagerie tribale. Le texte, quasi autobiographique, raconte comment Beefheart, ayant quitté l'école, se retrouve chez sa mère, en compagnie de sa girlfriend, à accumuler les petits boulots.

Go t'school, go t'school  
Just can't, just can't  
Dropout, dropout, dropout,  
dropout

**I'm glad** : Chanson pop-doo wop évoquant un amour finissant aux souvenirs doux-amers bien que Beefheart chante :

*And I'm glad, glad about the good times  
that we've had  
You said I was the best man that you've ever  
had oh!  
Now I'm glad oh so glad.*

**Electricity** : un des titres les plus beefheartiens de l'album. Rythmes embrasés, voix d'outre-gorge et theremin à l'étrangeté menaçante. Quant au texte - fulgurance et fulmination des images. *Electricity* deviendra un des piliers des set-list live.

**Yellow brick road** : décalage beefheartien accommodé en tempo country. Le magicien d'Oz ne fera pas de miracle - "Keep on walkin' and don't look back".

**Abba Zaba** : John French martèle ses fûts, entraînant

le groupe dans une folle farandole. Abba Zaba était le nom d'une sorte de barre chocolatée. Réminiscence de l'enfance fifties de Beefheart. Au verso de l'album, le damier jaune et noir est là pour évoquer l'emballage de cette sucrerie. L'album aurait dû se nommer Abba Zaba - problème de droit. Il porte le nom d'une chanson à venir sur l'album suivant !

**Plastic factory** : l'harmonica laboure le sillon blues dans la parcelle rock. Le travail d'usine tue ! «Factories no place for me boss man let me be».

**Where there's woman** : reptation féline du rythme, renforcée de percussions pour des accélérations subites. Le chant se fait parfois incantatoire. La solitude puisée au désert devra donc cesser avec l'amour.

**Grown so ugly** : Retour au blues avec une composition de Robert Pete Williams. Un homme sort de prison mais une fois chez lui sa femme ne le reconnaît pas. C'est à Ry Cooder qu'on doit l'inclusion de cette chanson sur l'album. Il en a conçu les arrangements.

**Autumn's child** : voix réverbérées jusqu'au chant déclaratif de Beefheart. Le theremin refait son apparition. Ballade inclassable dans un genre défini. Unique.

## Le line-up de l'album :

**Don van Vliet** : chant, harmonica, marimba

**Alex Snouffer** : guitare. Pour les sessions A&M de l'année précédente, il était à la batterie

**Jerry Handler** : basse

**John French** : batterie et nouveau dans le groupe

**Ry Cooder** : guitare, basse sur *Plastic factory* - musicien de studio qui, de fait, n'a jamais réellement fait partie du groupe, quittant aussitôt celui-ci après l'enregistrement du disque.

## avec les participations de :

**Russ Titelman** : guitare sur *Electricity*

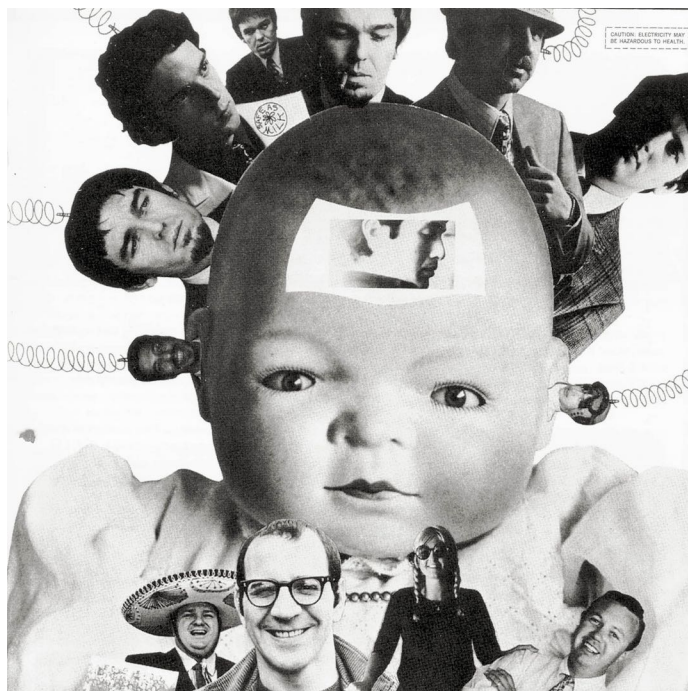
**Milt Holland** : log drum sur *Zig zag wanderer*, *Dropout boogie* et percussions sur *Plastic factory*

**Taj Mahal** : percussions sur *Abba zaba*

**Sam Hoffman** : theremin sur *Electricity* et sur *Autumn's child*

**Harvest**





Rugueux et vif comme une pelletée de gravillons sous la semelle crêpe, ce disque du Capitaine écorche un blues goguenard en douze lampées d'un breuvage lacté dopé au Jack Daniels. La gouaille du maître en crachats trachéiques cinglée dans l'angle mort par des gerçures d'harmonica à cru, les guitares en décharges voltaïques accrochées à la pailasse, la basse lourde comme une étoffe trempée dans la glaise : tout ici concourt à essorer le blues jusqu'à en recueillir son jus le plus chargé en matière première. Décalé, transversal, décadent mais pourtant évident et relativement facile d'accès, ce disque en forme de manifeste pour un terroir extraterrestre voltige dans un bournier nébuleux de volutes magmatiques, sorte de bouillon nuptial entre racines et ciel, la soupape dans le rouge et l'orteil dans la vase. Galette chargée de fèves taillées dans l'os et arborant le sublime *Electricity* et son theremin défroqué en guise de diadème royal, *Safe As Milk* décapsule les tympans engourdis et nous emmène boire le blues directement au pis de la vache. Meuh. **Cidrolin**

*Safe as Milk* ne me pose que deux problèmes. Comment peut-on dire pourquoi on aime cette galette sans dériver sur : « si t'aimes pas c'est qu't'es trop con pour comprendre » et passer pour un enfoiré pédant (ce qui, cela dit, ne me dérange pas!) ? Ensuite, comment le définir ? Psyché/Art rock ? Blues rock expérimental ? Déjà, précisons que qui aime Zappa n'aimera pas forcément Beefheart. C'est sûr, la première fois, ça peut paraître violemment désagréable à certaines oreilles non-averties, qui se concentreront sur l'excellent *Abba Zaba*, qui

donne envie de danser autour d'un totem, ou sur la plutôt country *Yellow brick road*. En fait, si cet album peut être dur à apprécier dès la première écoute (surtout si on n'a pas connu l'époque), on se laisse aller, après plusieurs réécoutes, à taper du pied sur *Zig Zag Wanderer*, voire à tambouriner sur *Dropout boogie*, espèce de *You really got me* déstructuré, à s'égosiller à imiter le Capitaine sur *Electricity*. Bref on finit par adorer sans même s'en rendre compte. Et si je devais convaincre un jeune de mon âge ou un Vlieto-sceptique, je dirais : la première fois que t'as bu de la bière ou du vin, t'as aimé tout de suite?

**Jéjé**

Une seule chanson, *Zig Zag Wanderer*. Rien, ou presque, ne laisse supposer l'aspect barré des futures productions du Capitaine. En effet, il s'agit là de rock garage, pur et dur, avec tambourin, basse vrombissante et chœurs répondant aux injonctions sauvages du chanteur. Tout d'abord, on pense aux Them, ceux de *I can only give you everything*, puis aux Stooges à venir, l'Iggy Pop de *T.V. Eye*. Pas de bizarrerie dans ce titre aiguisé, juste une éner-

gie maîtrisée à grand mal, une furie. Il y a d'autres instants épiques sur le LP, mais pas aussi brutaux que cette grenade à dégoupiller les doigts dans la prise. **JB**







## La musique qui fait peur

Si la musique est souvent synonyme de bonheur, d'amour et de fêtes, il existe cependant des exceptions qui confirment la règle. Prenons ici des exemples de morceaux à l'opposé de ces sentiments, prenons le rock Gremlins et mettons au placard la pop Bisounours avec ces titres oppressants, angoissants, voire diaboliques. Âmes sensibles s'abstenir, voici pour vous, le rock qui fait peur !

### Black Sabbath - titre éponyme

Pour commencer, il est nécessaire de citer Black Sabbath et son mangeur de chauve-souris, Ozzy. À l'aube des années 70, ces quatre satanistes de Birmingham ouvrent leur premier album par leur chanson homonyme. Le tonnerre s'abat et les cloches résonnent, la guitare s'ensuit, lourde et étouffante. Le chant débute, le bonhomme semble terrifié, que se passe-t-il ? La mort veut le prendre, un cri déchirant s'en suit, j'en ai la chair de poule... Les guitares sonnent de plus belle et solo du diable. T'as beau demander l'aide de Dieu, Ozzy, Satan t'attend, t'es cuit mon vieux...

### The Stooges - We will fall

En 1969, une bande de gamins mal fagotés, nommés les Stooges, nous pond un premier opus très lourd et délicieusement méchant sur lequel figure le titre *We will fall*. Ambiance pesante, le morceau s'ouvre sur des chœurs quasi religieux. Oh gi ran ja ran ja ja ran.... phrase répétée encore et encore lorsque l'idiote en titre, Iggy, commence son discours lancinant. Titre répétitif et atmosphère de moine dépressif, couvert de quelques guitares qui saupoudrent cet appel à la démente, La camisole est proche, si vous survivez à ces dix minutes de folie, vous pouvez donc lire ce qui suit.



### Pink Floyd - Astronomy domine

La folie est un thème qui fait peur et que connaissent bien Pink Floyd et Syd Barrett qui, en 1967, nous gratifient du titre *Astronomy Domine*. Conquête spatiale sous acide, sons cosmiques, guitares stridentes et voix extraterrestres, le morceau nous plonge au beau milieu de la galaxie, nous laissant dériver dans l'espace, sans vaisseau ni même combinaison. Des loopings sur nous-mêmes, riffs enivrants mais qui nous glacent le sang, comment remettre les pieds sur terre après ces quelques minutes de descente aux enfers? Stars can frighten you. Cette chanson nous fait ressentir ce qu'est un bad trip sans même se défoncer. Et ça c'est flippant !

### Lou Reed - The kids

Personnage morbide et symbole de l'autodestruction, Lou Reed nous gratifie en 1973 de l'album *Berlin*. Mélancolique et rempli de désespoir, ce disque qui poussera au suicide une certaine Caroline, mère de famille qui se voit retirer ses enfants sur le titre *The Kids*. Triste d'un bout à l'autre, ce morceau, rythmé de guitares folks et déchirant, nous transperce littéralement sur la fin avec des cris alarmés d'enfants en détresse qui se voient arrachés à leur mère sur un fond de sirènes d'ambulance. Ils pleurent, crient, appellent leur maman, en vain... Cruellement triste, cruellement angoissant...

## The Doors - The end

Angoisse et décadence sont aussi l'un des aspects de la chanson *The end* des Doors en 1967. Sur une mélodie cyclique et un rythme oppressant sans pour autant être violent, le titre est équivoque d'entrée. C'est la fin. Dans une poésie apocalyptique, Jim Morrison nous narre la déchéance et la folie meurtrière jusqu'à son apogée. Musique répétitive accentuée par un orgue discret et une guitare qui accompagne lentement la folie du personnage jusqu'à l'explosion. Meurtre et inceste, cris de rage, la folie s'accompagne par la musique qui s'accélère avant de retomber. Cette fois, c'est vraiment la fin. Malsain à souhait !

## Alice Cooper - Welcome to my nightmare

Comment parler de rock qui fait peur sans prononcer le nom d'Alice Cooper ? Personnage excentrique maquillé de noir, Père-Fouettard des plus jeunes qui, en 1975, nous invite directement dans son cauchemar. *Welcome to my nightmare* marque l'esprit décalé du chanteur tout droit sorti d'un mauvais film d'horreur. Le titre, envahi de lourdes guitares électriques et de voix effrayantes, nous envoie directement dans un univers composé d'hémoglobine et de fantômes kitsch. Parfait pour Halloween ! Mais n'ayez crainte les enfants, de toute façon, il finira décapité, comme toujours...

## David Bowie - Neukoln

Parfois, la musique seule suffit à nous effrayer, C'est le cas du morceau *Neukoln* de David Bowie, paru en 1977 sur l'album *Heroes*. Enregistré à Berlin, à l'époque où la ville était coupée en deux par le mur, le disque est emprunt d'une anxiété omniprésente et parfois étouffante comme sur cette chanson. Claviers mortuaires entrecoupés de coups de guitares bruts évoquant un désespoir certain. Le tout marqué par les allers et venues d'un saxophone agonisant, criant sa peur, jusqu'à son dernier souffle, son dernier cri, glacial. Terrifiant !

## Mike Oldfield - Tubular bells

Le morceau qui terrorisa la planète entière est sans aucun doute *Tubular bells* de Mike Oldfield. Longue composition instrumentale où le Mike, âgé de 17 ans, assure tous les instruments (rien que ça c'est diabolique !) Le morceau s'ouvre sur un riff de carillons qui se répète, encore et encore, indéfiniment (ça fait froid dans le dos). Des instruments se rajoutent à ce riff infini, un peu à la manière de Ravel. Passages plus mélodiques, plus enjoués,

solos et ça repart de plus belle sur ce riff qui ne nous lâche plus depuis 1973 et qui continuera à jamais de nous effrayer notamment grâce au film, *L'exorciste*, qui en fera son thème principal.

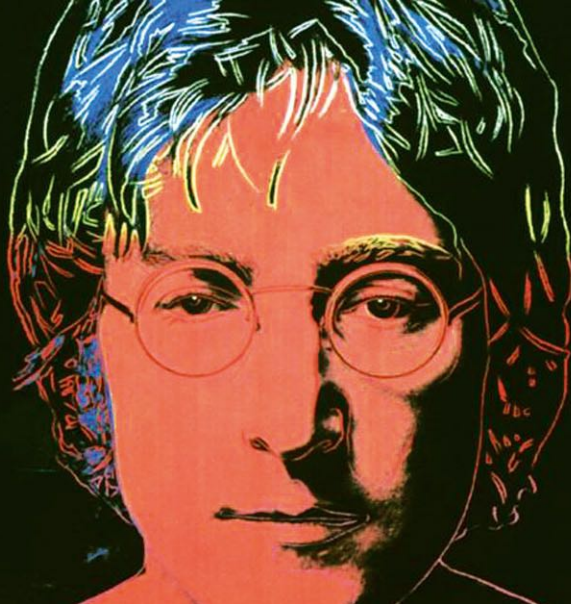
Après ce tour d'horizon au beau milieu des ténèbres, il est temps de reprendre notre souffle et de laisser notre cœur retrouver un rythme apaisé. Un bon vieux Turtles est recommandé, Mais n'oubliez pas, le rock ça peut faire peur, mais ce n'est jamais bien méchant.



Yenyen



# NUMBER 9



## John Lennon et le chiffre 9

Et voilà, ceci est le dernier numéro avant la dizaine ! Le 9 est un chiffre très particulier, notamment parce que si l'on additionne les différents chiffres composant ses multiples, on obtient toujours 9 ! Exemple rock'n'roll avec un âge fatal pour beaucoup:  $27 = 2+7 = 9$ . Le 9 fut aussi le chiffre d'un certain John Winston Lennon.

### En dates :

Lennon voit le jour le 9 octobre 1940. Le premier concert en tant que Beatles au Cavern Club a lieu le 9 février 1961. Les Beatles y rencontrent Brian Epstein le 9 novembre, le contrat avec EMI est signé le 9 mai 1962. Ils passent au Ed Sullivan Show le 9 février 1964. John rencontre Yoko Ono le 9 novembre 1966, ce qui le sépare de sa rencontre auparavant avec Paul McCartney, et de la naissance futur de son fils Sean dans les deux cas de... 9 ans. Son fils Sean, qui, lui aussi, est né le 9 octobre ! Il trouve la mort en 1980.  $1+9+8+0 = 18$ , multiple de 9. Donc  $1+8 = 9$ . La date officielle est le 8 décembre, tard le soir. Mais dans son Angleterre natale, nous sommes déjà le 9 décembre.

### Sur disque:

#### One After 909

(présente sur *Let it be*, mais existant dès les débuts du groupe). Il l'aurait écrite à Liverpool, dans la maison de son grand-père au 9 Newcastle [9 lettres] Road.

#### Revolution 9

Dans ce titre expérimental, sur l'album blanc, une voix répète inlassablement « #9...#9...#9... » \*

#### #9 Dream

De son album *Walls and bridges* (1975). Single qui atteint dans les charts US, je vous le donne en neuf, euh, en mille, la neuvième place ! Le refrain comporte 9 syllabes : « Ah, bowakawa pousee pousee » (non

ça ne veut rien dire, ça lui est tombé dans les oreilles pendant un rêve).

Les titres d'album **Mind games** (1973) et **Rock'n'roll** (1975) contiennent 9 caractères.

Sur la pochette de **Walls and bridges**, par ailleurs son neuvième album solo, un dessin de Lennon, réalisé lorsqu'il était enfant et intitulé « *Football* », montre un footballeur portant le maillot numéro 9.

### Autres bizarreries:

John et Yoko ont habité sur West 72 Street ( $7+2 = 9$ ), puis au Dakota Building, à l'appartement n°72 ; John prenait le bus 72 pour aller en cours.

Liverpool est un nom de ville à 9 caractères.

Il a été déclaré mort à l'hôpital Roosevelt (9 lettres), situé sur la 9th avenue.

Et j'en passe certaines que je trouve un peu poussées loin.

Qu'en pense l'intéressé ? Un chiffre qui le suit, dit-il, « bien qu'apparemment en numérologie, je sois plutôt un 3 ou un 6, mais ça fait partie du neuf ! »

\* Inspiré par un ingénieur du son pendant l'enregistrement de la chanson *Revolution* qui dit « Revolution, number nine », pour signifier « neuvième prise ».

**Jéjé**

# Trees

## Celia Humphris

### Entrevue

## Trees : Comment resplendir dans l'immensité d'une forêt ?

Être un groupe de folk anglais en 1970, c'était immanquablement se heurter à une rude concurrence. L'album *Liege and lief*, qui consacrera Fairport Convention, était sorti quelques mois plus tôt. Sandy Denny, alors qu'elle venait de former Fotheringay, se voyait élire meilleure chanteuse de l'année par les lecteurs du prestigieux *Melody Maker*. Et Pentangle en était déjà à son quatrième disque quand Steeleye Span en gravait un premier, *Hark! The Village Wait*. Au bal des comparaisons, il y avait ceux que les médias faisaient danser, et les autres qui restaient assis en attendant leur tour. Celui de Trees ne viendra pas vraiment pendant sa courte carrière au cours de laquelle le groupe n'enregistrera que deux albums, tous deux en 1970. Si la formation connaîtra une certaine popularité en jouant alors dans de nombreux festivals, les ventes de ses disques ne seront pas suffisantes pour lui donner l'étincelle et les moyens d'aller plus loin. Mais, étrangement, c'est au fil des quarante années qui suivront la sortie de ces deux perles discographiques que celles-ci iront leur chemin jusqu'au cœur des mélomanes. Trees est aujourd'hui considéré comme l'égal de ses prestigieux rivaux qui lui faisaient de l'ombre lors de sa courte existence. Celia Humphris, la chanteuse de la désormais mythique formation, a eu la gentillesse de nous accorder une entrevue exclusive. Avant de lui donner la parole, penchons-nous sur le parcours des musiciens.

La naissance de Trees est probablement semblable à celle de moult groupes à cette époque. Lumineuse et simple histoire de croisements de chemins et d'amitiés. En 1969, à Londres, les guitaristes David Costa et Barry Clarke se rencontrent pour la première fois, sortent instinctivement leurs instruments, jouent ensemble et décident alors de fonder un groupe. Barry vit dans la même maison que Bias Boshell, qui est bassiste et écrit des chansons. Et un ancien

camarade de classe de Bias, Unwin Brown, travaille dans une banque pour gagner son pain, mais il joue de la batterie. L'embryon de Trees se constitue ainsi de quatre musiciens. Ne lui manque plus qu'une chanteuse pour qu'il apprenne à marcher. David Costa parle à l'une de ses collègues de travail de son projet de monter un groupe et lui demande si, par hasard, elle n'aurait pas une demoiselle à lui suggérer. Oui, elle en a une : sa sœur Celia Humphris, qui étudie alors dans l'optique de devenir comédienne.



Celia se souvient : « J'étais très déterminée lorsque je suivais mes cours d'art dramatique et n'avais pas la moindre envie d'abandonner, mais je suis quand même allée à l'audition. Je n'avais jamais entendu aucune des chansons qu'ils souhaitaient que j'interprète devant eux, comme *October song* d'Incredible String Band, alors j'ai chanté *Summertime* et suis partie en disant «Merci, mais...». Et j'ai changé d'avis dans la nuit. » Trees est ainsi officiellement créé. L'orientation musicale du groupe sera résolument folk-rock. On pourrait certes imaginer que c'est à la douce Celia que la formation



devait son esprit folk. Il n'en est rien. Celia confesse : « Je n'étais pas du tout une amatrice de folk ! Mais ce style me convenait parfaitement en raison de mes limites sur le plan vocal. J'avais pris des cours pour devenir chanteuse d'opéra pendant deux ans. « Deux années perdues », me disait mon professeur quand j'ai rejoint Trees. J'aurais adoré chanter du blues ou du jazz, mais ma voix était trop légère. Ceci étant dit, j'en suis arrivée à réellement aimer ce dans quoi je m'impliquais, autant que les autres musiciens du groupe. » Bias Boshell révèle plutôt que c'est David Costa qui était l'âme folk de Trees : « David nous a fait entrer dans le monde merveilleusement riche, excitant et vibrant de la musique traditionnelle. Il nous a fait connaître des chansons si extraordinairement brillantes et renversantes que n'importe qui tuerait pour pouvoir mettre son nom dessus. »

Mais David Costa, lui, croit plutôt que Trees est devenu un groupe de folk-rock par défaut. « Je ne pense pas qu'il y ait un quelconque mystère à ce sujet. Si vous songez à ce qui était disponible pour les jeunes étudiants et les gamins de la fin des années 50 et du début des années 60, il y avait la pop, le swing, le jazz, le skiffle, le rock'n'roll, le blues. Et il y avait le folk. C'était ce qui constituait les fondations. En fait, nous faisons ce que nous pouvions faire et chacun d'entre nous apportait des éléments différents. Moi, c'était le folk. Barry était un superbe guitariste de premier plan. Bias écrivait ses propres chansons. Celia possédait une voix d'une pureté particulière. Unwin, c'était un mélange de musique électrique, et il était fortement influencé par les années pendant lesquelles il avait vécu en Afrique de l'Ouest. C'était tout ce que nous pouvions faire, nous ne pouvions pas être autre chose que ce que nous étions, faire autre chose que ce que nous faisons. Nous ne nous sommes jamais lancés dans une lourde discussion concernant l'authenticité de la tradition. »

Le premier album de Trees, *The garden of Jane Delawney*, sort au printemps de 1970. Au verso de la réédition de Columbia se trouve une citation de Pete Drummond, animateur avec John Peel sur les ondes radiophoniques de la BBC depuis la fin des années 60 (et qui épousera par la suite Celia Humphris). Il



en parlait en ces termes : « Décrire la musique de ce disque me semble être un exercice assez vain, car tous ceux qui possèdent des oreilles pour entendre devraient l'écouter et laisser la musique se décrire par elle-même. Trees, ce sont cinq musiciens très talentueux qui sont entièrement impliqués dans la musique, et leur implication étreint chacun d'entre nous. Ils ont empli ce premier album de chansons qui viennent de l'air, de la terre et d'eux-mêmes, de la musique pour nourrir votre esprit. Dévorez, dévorez, dévorez... »

Si nombre de mélomanes s'accordent pour trouver le deuxième Trees supérieur à celui-ci, plus maîtrisé, il n'empêche que c'est à l'intérieur de cet écrin que repose la plus belle perle du répertoire du groupe : *The garden of Jane Delawney*, composée par Bias Boshell bien avant la création de Trees, et qui sera reprise par plusieurs musiciens qu'elle renversera par sa fulgurante beauté aérienne. Qui est cette mystérieuse Jane Delawney ? L'auteur de la chanson n'en a lui-même aucune idée... « J'ai écrit *The Garden of Jane Delawney* aux alentours de 1965. Je ne peux rien vous expliquer à son sujet. Je ne sais pas qui elle est, ce qu'elle signifie, ce qui m'a influencé pour la créer. Elle est simplement venue de nulle part. »

Si ce premier album sait séduire les critiques musicaux, les ventes sont malheureusement décevantes en raison de la trop forte compétition qui règne alors dans l'univers du folk britannique. C'est surtout en se produisant sur scène que Trees se bâtit une solide réputation. Fait rare dans les annales de la musique, le deuxième et dernier album, *On the shore*, sort à la fin de cette même année 1970. Il témoigne fièrement de la fulgurante évolution du groupe au cours de quelques mois seulement et fera sérieusement de l'ombre au premier disque, pourtant brillant. La différence de style entre les deux surprend grandement. Bias Boshell l'explique par une métaphore inspirée par William Blake : « D'abord sont venues des chansons d'innocence et de



naïveté, et, par la suite, des chansons d'expérience ou, probablement, de cynisme. Nous avons mis nos émotions et nos vies dans ce deuxième album, avec la possible exception de *Little Sadie*. » Celia ajoute : « Le deuxième disque était tellement plus élégant que le premier. À part *Little Sadie*, bien sûr. Dieu que c'était horrible... »

*On the shore*, fort malheureusement, connaîtra le même sort que *The garden of Jane Delawney*. Les excellentes critiques ne seront pas porteuses d'un succès commercial, ce qui poussera les membres à quitter le groupe au cours des 18 mois suivant sa sortie. Ce que deviendra Celia, vous l'apprendrez dans l'entrevue ci-après. David sera le directeur artistique d'Elton John, puis ouvrira son propre studio de *design* qui le mènera à travailler pour des artistes aussi prestigieux que les Beatles et les Stones. Unwin gagnera sa vie en devenant professeur et se joindra à un groupe de country-folk, Rebels without Applause. Barry ira vivre partiellement en France, on le trouvera sur un marché réputé où il vendra des perles et des bijoux. Quant à Bias, il sera l'auteur d'un succès majeur de Kiki Dee, *I got the music in me*, lui écrira d'autres chansons, jouera avec les Moody Blues et collaborera avec de nombreux autres musiciens. Il circulait certes quelques idées d'une possible reformation de Trees pour donner des concerts, réenregistrer des inédits retrouvés. Est-ce souhaitable ? David Costa ne le pense pas, il est conscient que l'aura de mystère qui entoure le groupe est née du fait que le livre est refermé. Ses fils lui disaient d'ailleurs : « Papa, n'oublie jamais une chose. Ce qui constitue la valeur de ce que vous avez fait, c'est en partie parce que ça s'est arrêté et ça n'a pas recommencé ». Quand il leur a annoncé que, ma foi, le groupe pourrait bien souhaiter se reformer, ils lui répondirent : « Prends garde... L'une des raisons pour lesquelles les gens aiment Trees, c'est qu'en tant que groupe, vous êtes entrés, ressortis, puis vous avez disparu... » Sages paroles ? **Béatrice**

## Entrevue avec Celia Humphris

**Béatrice** : Pourquoi êtes-vous allée à l'audition pour devenir la chanteuse de Trees ? J'ai lu quelque part que, à la fin de celle-ci, vous auriez dit aux musiciens : « Merci, mais... » Mais quoi ?

**Celia** : « Merci, mais non merci » est une expression anglaise. Je n'ai pas vraiment dit ça, ou tout du moins, j'espère ne pas l'avoir dit ! Ça aurait été sacrément rude de ma part. J'étudiais alors l'art dramatique au collège, et il m'est venu à l'esprit que si je devenais célèbre comme chanteuse, on m'offrirait peut-être des rôles intéressants au lieu d'avoir à commencer par le bas de l'échelle. Je sais, je sais... Toutes les mauvaises raisons, mais j'étais une comédienne qui voulait avoir la chance de jouer. Par la suite, je me suis rendu compte qu'être moi-même était très difficile dans la mesure où je suis plutôt timide. C'était avant l'époque où les chanteurs étaient des showmen, à une période où être soi-même, être vrai était le prérequis. J'ai même arrêté de me maquiller pendant un moment.

**Béatrice** : Étiez-vous la seule à auditionner ?

**Celia** : Je n'en ai aucune idée, et il ne m'est jamais venu à l'idée de poser la question ! Je suppose qu'ils ont dû faire des essais avec d'autres chanteuses, mais ils ne m'en ont pas parlé à l'époque.

**Béatrice** : Les deux albums de Trees sont considérés comme des trésors du folk anglais, mais en 1970, Trees n'avait pas beaucoup de succès. Savez-vous pourquoi ?

**Celia** : Si par succès, vous parlez de caracoler en tête des palmarès, non, nous n'avions pas de succès. Toutefois, nous jouions dans tous les festivals majeurs aux côtés des plus grands de cette période-là. À certaines occasions, nous nous retrouvions sur





la même scène que Black Sabbath ou Hawkwind ! Jouer notre style de musique après leur performance n'était pas une tâche facile... Nous avons aussi fait plusieurs tournées en première partie de Fleetwood Mac, The Faces, Fotheringay, etc. D'une certaine manière, nous avions du succès, mais nous étions juste très pauvres !

**Béatrice** : Est-ce la raison pour laquelle vous n'avez pas continué après deux albums ?

**Celia** : Le manque d'argent était le problème. Il étouffait notre créativité et créait des désagréments qui ont causé le départ des membres. Nous nous sommes reformés à quelques reprises, mais l'âme s'en était allée.

**Béatrice** : Le succès est véritablement arrivé bien après votre séparation. Trees est considéré aujourd'hui comme étant un groupe de folk anglais aussi important que Fairport Convention ou Pentangle. Comment expliquez-vous que les mélomanes soient davantage prêts à reconnaître votre talent aujourd'hui qu'ils ne l'étaient en 1970 ?

**Celia** : Comme vous, ils n'étaient pas nés à l'époque ! Plus sérieusement, nous avons toujours été une partie intégrante de la scène folk et nous passions à plusieurs émissions de radio, autant celles consacrées au folk qu'au rock progressif. Nous avions un bon bassin d'admirateurs et nos concerts étaient attendus, alors nous jouissions d'une belle reconnaissance d'une certaine manière. De plus, bien sûr, ce qui est rétro est toujours populaire, et notre musique a bien surmonté l'épreuve du temps.

**Béatrice** : Plusieurs musiciens ont repris *The garden of Jane Delawney*, comme Françoise Hardy. Connaissez-vous leurs versions ? Qu'en pensez-vous ?

**Celia** : Je n'ai entendu celle de Françoise que récemment. Quelqu'un me l'a envoyée par un lien YouTube. Pour être honnête, je l'ai trouvée plutôt étrange. C'est semblable sur le plan vocal et chanté admirablement, mais les arrangements musicaux n'apportent rien de nouveau. J'ai toujours apprécié

Françoise Hardy, et j'étais enchantée quand des gens me disaient que je lui ressemblais. C'était à l'époque où je n'avais pas encore rejoint le groupe.

**Béatrice** : Savez-vous comment Françoise a connu cette chanson ? Vous a-t-elle contactée quand elle a décidé d'en enregistrer une reprise ?

**Celia** : Ça, je ne le sais pas. Je vais poser la question à Bias qui en est l'auteur. (NDLR : Lors d'échanges suivants l'entrevue, Celia me disait en avoir parlé avec David Costa qui pense que l'origine de cette reprise pourrait être liée à Tony Cox, leur producteur. Explication qui tiendrait parfaitement la route puisque ce même Tony Cox n'est autre que le producteur de l'album *If you listen* de Françoise Hardy sur lequel cette reprise a été gravée...)

**Béatrice** : D'autres musiciens tels que la chanteuse Heather Jones, les groupes Ygdrassil, Dark Sanctuary et All About Eve ont également repris *The garden of Jane Delawney*. Vous connaissez ces reprises ?

**Celia** : Je ne connais que celle d'All About Eve, je n'ai pas entendu les autres. Sont-elles bonnes ? (NDLR : à la suite de cette entrevue, lesdites reprises ont été envoyées à Celia.)

**Béatrice** : Qu'avez-vous fait après Trees ? J'ai lu que vous aviez travaillé pour le train londonien, que vous étiez l'une des voix qui annoncent la prochaine station.

**Celia** : Doux Jésus, ça résonne comme une disgrâce... Comme je le disais plus tôt, j'avais une formation de comédienne. Quand Trees a cessé d'être, j'ai épousé mon compagnon, Pete Drummond, qui était à l'époque DJ à la radio de la BBC. Il était aussi acteur et prêtait sa voix pour plusieurs projets professionnels. C'était donc tout naturel qu'il mentionne mon nom à ceux pour qui il travaillait, et je suis ainsi devenue une artiste spécialisée dans les voix hors champ. Je travaille toujours dans ce domaine, ce qui inclut les peu fameuses annonces dans les trains, ce que je fais depuis 1988. À présent, je les enregistre dans le studio que j'ai dans mon sous-sol par numeris. J'ai également étudié la danse contemporaine que



j'ai enseignée pendant plusieurs années. Lorsque je suis arrivée en France (NDLR : Celia y vit), j'ai rejoint une nouvelle troupe de théâtre et je jouais le rôle principal dans une pièce de Noel Coward. Mais malheureusement, il s'est avéré que nous encaissions des déficits plutôt que des bénéfices, alors aujourd'hui, je travaille dans le domaine de l'immobilier.

**Béatrice** : Avez-vous œuvré dans d'autres projets musicaux après la séparation de Trees ?

**Celia** : J'ai bricolé dans quelques projets, mais il n'en est rien sorti véritablement. À un certain moment, on m'a offert le rôle de Grizelda dans *Cats*, mais ma voix était trop faible pour chanter *Memories* au volume auquel ils souhaitaient que la chanson soit interprétée. Quel dommage, j'aurais adoré ça !

**Béatrice** : Vous n'avez jamais enregistré d'album en solo. Pourquoi ?

**Celia** : Personne ne me l'a jamais suggéré ! En fait, Nick Mason me l'avait proposé, mais je n'y ai pas donné suite. Il faut être très convaincu et déterminé pour le faire, et j'appréciais simplement ma vie telle qu'elle était.

**Béatrice** : Vous avez travaillé avec Judy Dyble récemment pour son nouvel album. Comment cette collaboration est-elle née ?

**Celia** : Je connais Judy depuis les tout débuts de Trees. Son mari Simon était d'un grand soutien et faisait le DJ sur plusieurs de nos tournées. J'étais aux anges quand elle m'a demandé si j'accepterais de faire partie des chœurs célestes sur son disque.

**Béatrice** : Cette collaboration vous a-t-elle redonné



envie de chanter ? Peut-être d'enregistrer enfin un album solo ?

**Celia** : Oh oui, très certainement. Mais je ne suis pas une Judy Dyble avec l'enthousiasme et les moyens de le faire. Oui, j'adorerais chanter de nouveau.

**Béatrice** : Ces dernières années, il y a un réel regain d'intérêt pour le folk des années 60 et 70. Les Pentangle se sont reformés, nombre de jeunes musiciens citent Fairport Convention ou Bert Jansch comme une influence majeure. À votre avis, quelle est la raison pour laquelle les jeunes d'aujourd'hui développent une telle passion pour le folk d'il y a 40 ans ?

**Celia** : Il se faisait de la musique véritablement incroyable et novatrice à cette époque-là, et c'était une musique brute, pas surproduite comme bien des musiques au cours de ces 20 dernières années. Le folk est comme le blues, c'est un retour aux sources qui attire toujours, surtout les jeunes générations qui pensent le réinventer, exactement comme leurs parents croyaient le faire eux aussi. Comme ce ne sont pas des musiques mises en évidence, elles doivent être redécouvertes, recherchées sur Internet ou dans les vieux magasins de disques (c'est ainsi que Gnarl Barkley est tombé sur notre album – NDLR : groupe de hip-hop qui s'est inspiré d'une chanson de Trees, Geordie). Les jeunes trouvent cela fascinant, ils s'efforcent toujours d'être différents, de sortir de l'ordinaire.

**Béatrice** : Quelle était la relation entre les différents groupes de folk anglais dans les années 60 et 70 ? Pentangle, Fairport, Trees. Étiez-vous amis, ou plutôt rivaux ?

**Celia** : Nous nous connaissions, on se rencontrait aux concerts, entre autres. J'aimais beaucoup Sandy Denny, et oui, j'étais jalouse de sa voix magnifique, mais ça ne faisait pas de nous des rivales. Je suppose





que la seule rivalité entre nous se résumait à ces deux questions : qui enregistrera telle chanson du répertoire folk en premier, ou quelle version sera considérée comme la meilleure. Je n'ai jamais rencontré les membres de Pentangle, nos chemins ne se sont pas croisés.

**Béatrice** : Quel genre de musique aimez-vous écouter aujourd'hui ? Quel est l'album que vous avez le plus entendu ces derniers temps ?

**Celia** : J'aime le blues et le bon vieux rock, un peu de jazz. Je dois avouer que j'écoute rarement du folk. Je l'ai bien assez aimé dans mon jeune âge, et la fragilité de ma voix faisait en sorte qu'elle était réellement adaptée au folk uniquement. Ma librairie iTunes est remplie de musique de ces années-là : Harvey Mandel, Little Feat, Van Morrison, BB King, etc.

**Béatrice** : Depuis Internet, Trees est bien connu par toute une génération de jeunes mélomanes qui ont découvert vos albums en les téléchargeant illégalement. Qu'en pensez-vous ?

**Celia** : Hey, je m'en fiche. Tout cela, ça aide à nous faire connaître, et il y a des tas de gens qui achètent encore nos albums, alors nous sommes payés (et plus que nous l'étions alors que nous travaillions ensemble).

**Béatrice** : Y a-t-il une question que j'ai oublié de vous poser et à laquelle vous aimeriez répondre ?

**Celia** : Nous étions censés rejouer ensemble. Nous nous sommes retrouvés il y a 3 ans pour la première fois en 35 ans, tous, et c'était comme si nous n'avions jamais cessé de nous voir, comme retrouver une famille dont on était séparés depuis longtemps.

Malheureusement, Unwin, notre batteur, est tombé malade, et il est mort après une longue bataille avant que nous puissions rejouer ensemble. Nous avons tous travaillé sur la réédition de l'album *On the shore*, mais pas tous en même temps. J'ai enregistré mes parties additionnelles dans mon propre studio (je vis près de Fréjus). Unwin nous manque beaucoup, je suis heureuse que nous ayons été capables de nous revoir et qu'il soit témoin du début de notre nouveau succès.

Merci Béatrice de m'avoir donné la chance de me remémorer ces souvenirs, ça me rend toujours très heureuse. Bisous à vos lecteurs !

**Photo page 19** : Celia la comédienne

**Photos page 20** : Celia aujourd'hui

## Ils ont dit

Trees a un futur, et un très enrichissant, si les fruits de leurs disques rapportent la moisson que le groupe mérite. Leur deuxième album, *On the shore*, est sorti récemment, et même la générosité florissante du premier fait pale figure en comparaison.

**Andrew Means, Melody Maker, 27/02/71**

L'importance de Trees réside dans le fait que, s'ajoutant à l'excellence du groupe sur le plan musical, leur inspiration se tourne vers les scènes folk et rock de ces dernières années, ce qui indique que la réconciliation longtemps attendue entre les mouvements folk et pop commence à se faire.

**Karl Dallas, Melody Maker, 06/06/70**





# Ils ont repris une chanson de Trees.

## Ils en parlent.

Le duo hollandais Ygdrassil a repris *The garden of Jane Delawney* en 2005. L'une des deux musiciennes, Linde Nijland, qui s'est lancée depuis dans une carrière solo, nous en parle.

### Comment avez-vous connu cette chanson de Trees ?

Je connaissais déjà *The garden of Jane Delawney* quand j'étais enfant (j'ai grandi dans le nord de la Hollande) grâce à la collection de disques de mon père. La chanson se trouvait sur une compilation nommée *Fill your head with rock*. Mon père a acheté le deuxième album, *On the shore*, mais ne parvenait pas à trouver le premier sur lequel il y avait cette chanson. J'adorais alors cette mystérieuse ballade et je me souviens que ma sœur et moi disions que c'était notre chanson préférée, celle qu'on aimerait qu'on joue à notre enterrement, avec ses merveilleuses qualités surnaturelles.

### Pourquoi avoir choisi d'en enregistrer une reprise ?

Après plusieurs années d'enregistrements et de concerts donnés avec Ygdrassil, un duo folk basé sur les harmonies vocales, nous avons enregistré en 2005 ce qui deviendra notre dernier album ensemble avant que je me lance dans une carrière solo. Sur notre CD, *Easy sunrise*, la chanson *The garden of Jane Delawney* est le morceau d'ouverture. Alors que pour Trees, la superbe voix de Celia Humphris a été doublée, nous la chantions plutôt avec nos deux voix complémentaires, en laissant de côté les arrangements originaux au clavecin. J'ai choisi de la reprendre parce

que c'est une chanson unique et excellente, mais aussi parce qu'elle est appropriée à ma voix.

### Avez-vous contacté les musiciens de Trees pour leur parler de cette reprise ?

Je n'ai eu aucun contact avec eux. Si c'est possible, j'adorerais leur envoyer ma version... peut-être grâce à cette entrevue. À l'époque, j'avais tenté d'entrer en contact avec Bias Boshell, l'auteur de la chanson, pour lui demander les paroles exactes, mais je n'y suis pas parvenue. Alors nous avons essayé de les reproduire aussi bien que possible comme nous les percevions à l'écoute.

### Après avoir découvert le disque sur lequel la chanson se trouve, avez-vous cherché le deuxième album ?

Puisque je connaissais déjà le deuxième album, il y a quelques années, j'ai acheté le CD du premier. J'ai aimé le disque, mais aucune des autres chansons ne semblait avoir la perfection absolue de *The garden of Jane Delawney*.

### Quelques mots à dire sur le groupe Trees ?

C'est un groupe de folk-rock très intéressant avec un son vintage typique de la scène folk anglaise des années 60. Leur carrière a certes été courte, mais à mes yeux, ils nous ont légué l'une des chansons les plus belles et les plus spéciales de toute l'histoire du folk.

[www.lindenijland.nl](http://www.lindenijland.nl)





# Dark Sanctuary

**Le groupe d'ethereal wave français Dark Sanctuary reprenait *The garden of Jane Delawney* en 2005 sur l'album *Exaudi Vocem Meam 1*. Fabien, l'un des musiciens, a eu la gentillesse d'accepter de nous parler de leur reprise. À noter que le nouvel album de Dark Sanctuary est sorti il y a quelques mois.**

## **Comment avez-vous connu cette chanson de Trees ?**

J'ai connu cette chanson sur l'album *If you listen* de Françoise Hardy. Elle avait un côté mélancolique, mystérieux et envoûtant qui m'a tout de suite marqué. Comme je savais que cet album était fait en grande majorité de reprises, j'ai donc essayé de connaître l'original.

## **Pourquoi avez-vous choisi d'en enregistrer une reprise ?**

Nous voulions ajouter une chanson acoustique pour nos concerts, et il se trouve qu'en plus d'apprécier énormément *The garden of Jane Delawney*, celle-ci correspondait bien à l'esprit du groupe et à notre univers musical. On aurait presque pu la composer. Par la suite, lors de l'enregistrement de nos albums *Exaudi Vocem Meam 1* et 2, il nous a semblé naturel de l'inclure parmi nos compositions.

## **Avez-vous contacté les musiciens de Trees pour leur parler de cette reprise ?**

Non, nous n'avons jamais eu l'occasion de le faire. J'avais cherché à l'époque afin de voir si les membres étaient toujours en activité presque 35 ans plus tard, mais mes recherches ont été infructueuses. Mais cela nous aurait fait plaisir d'avoir leur avis.

## **Après avoir découvert le disque sur lequel la chanson se trouve, avez-vous cherché (et trouvé) le deuxième album du groupe ?**

Oui, et je dois dire que le second album est, à mon goût, bien supérieur au premier. Musicalement, les arrangements sont beaucoup mieux travaillés. D'un point de vue composition, l'ensemble est beaucoup plus homogène, et la production est de bien meilleure qualité. Le côté «rock» a pris un peu plus le dessus sur le côté «folk», et cela va beaucoup plus dans le sens de mes goûts personnels. Cependant, je n'y ai hélas pas trouvé de chanson «magique» de la veine de *The garden of Jane Delawney*.

## **Quelques mots à dire sur Trees ?**

Je pense qu'ils auraient mérité de continuer leur carrière un peu plus longtemps, le second album étant plus que prometteur et à la hauteur de ce qui se faisait à l'époque. Personnellement, j'ai une préférence pour des groupes un peu plus pêchus que l'on trouvait à la même époque, comme Jefferson Airplane, Deep Purple, Grand Funk Railroad ou bien Creedence Clearwater Revival par exemple, et il ne m'aurait pas paru surprenant que Trees emprunte cette même voie musicale, tout en gardant le lyrisme vocal qui leur était propre.

<http://dark-sanctuary.com>

## Trees - The garden of Jane Delawney (1970)

Ce premier album de Trees est longtemps demeuré pour moi comme un Graal inaccessible. Bien qu'ayant été édité dans différents pays européens dès sa sortie, il devint très vite difficile à dénicher et est devenu aujourd'hui un disque fort onéreux à se procurer dans son édition originale. Pourtant, une fois n'est pas coutume, la rareté du disque est à la hauteur de la musique. Une dominante folk avec des guitares acoustiques omniprésentes ancrent l'album dans la mouvance du folk anglais dont Fairport Convention (période Liege & lief) et Pentangle sont parmi les plus dignes représentants. D'ailleurs, ces trois groupes ont en commun d'avoir une chanteuse exceptionnelle, la voix de Celia Humphris étant de celles qui montrent une étrange fragilité, souvent au bord d'un vacillement émotionnel inattendu (sa manière de poser les mots sur la mélodie de *The garden of Jane Delawney* est proprement renversante).

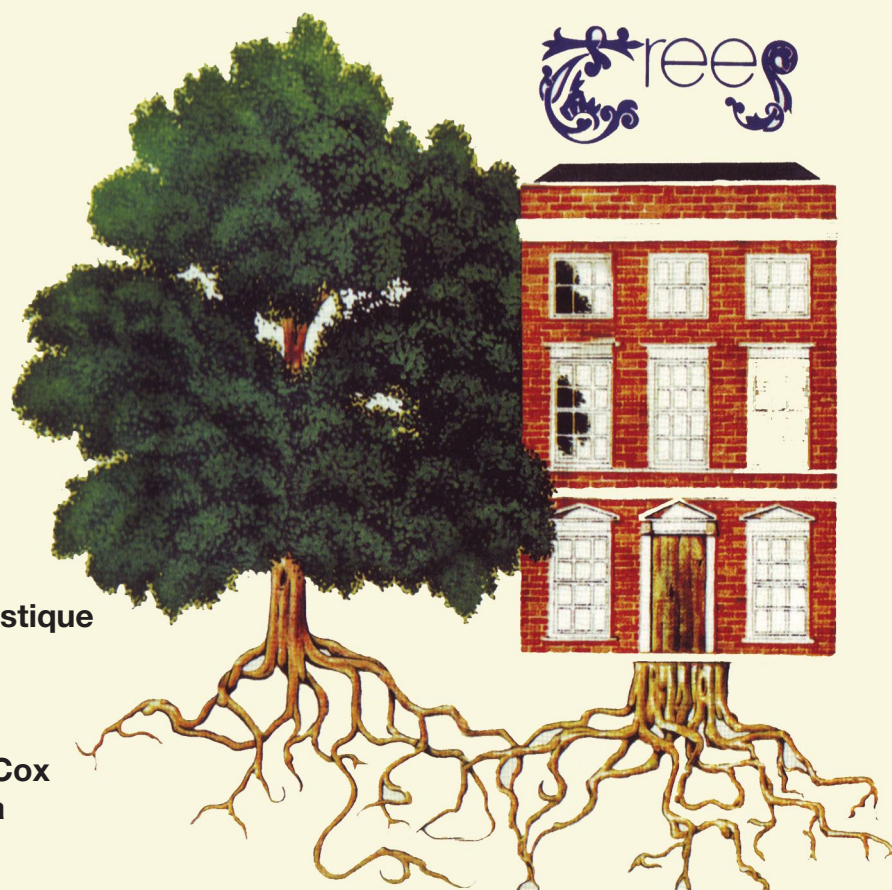
L'autre suprême ravissement de cette musique est le mélange extraordinairement équilibré entre mélodies et soudaines incursions des guitares électriques qui parfois pénètrent en territoire acid rock. *Lady Margaret* est, à ce titre, exemplaire d'une culture folk traditionnelle et d'une modernité qui transfigure l'ancien en le hissant à un niveau de création indiscutablement évident. Les guitares acoustiques y tissent des arpegges d'une redoutable efficacité que Barry Clarke perfore d'électricité. Le groupe ne signe collectivement qu'une chanson - *Nothing special* - pendant que Bias Boshell compose quatre des titres de l'album, dont celui déjà évoqué et qui donne son nom à l'album. Les morceaux restants sont donc des traditionnels déjà entendus dans d'autres contextes. Mais les

nouveaux arrangements proposés par le groupe présentent l'intérêt de sonner comme s'ils étaient de leur composition. C'est le cas de *Glasgerion* ou de *She moved thro' the fair* qui débute la face deux. À eux seuls déjà, ils justifient tous les éloges que ce disque est susceptible de recevoir. Tout y est d'une délicatesse et d'une musicalité qui s'imposent dès les premières écoutes. Dans *She moved...*, la basse de Bias Boshell déroule sa mélodie et entraîne le morceau dans la direction d'une jam acid rock dans laquelle les guitares acoustiques aussi bien qu'électriques transfigurent l'ancienne mélodie. *Snail's lament* (signée Boshell) qui clôt le disque est la meilleure des conclusions possibles pour une œuvre d'une si haute exigence mélodique et instrumentale. **Harvest**

1. Nothing Special
2. The Great Silkie
3. The Garden of Jane Delawney
4. Lady Margaret
5. Glasgerion
6. She Moved Through the Fair
7. Road
8. Epitaph
9. Snail's Lament

Celia Humphris : chant  
Unwin Brown : batterie  
David Costa : guitare acoustique  
Barry Clarke : guitares lead et acoustique  
Bias Boshell : basse, guitare, voix

Produit par David Howells et Tony Cox  
Dessin de la pochette : David Costa





## Trees - On the shore (1970)

En octobre 1970, le groupe entre en studio, à Londres, pour enregistrer son second et dernier album. Il paraîtra avant la fin de l'année, toujours chez Columbia. Hipgnosis concevra la pochette et c'est toujours le fidèle Tony Cox qui est à la production. La musique se partage entre adaptation de chansons traditionnelles et compositions originales. Ce qui surprend, c'est la maturité dont semble avoir fait preuve le groupe pour ce nouvel effort. D'abord les choix de mixage, la mise en place de la rythmique, les arrangements qui, sur certains morceaux, sont particulièrement soignés et ensuite la complexité de certaines mélodies et harmonies qui font de *On the shore* une excellente suite à *The garden of Jane Delawney*.

*Streets of Derry* est en ce sens symptomatique de ce que le groupe s'efforce de faire : poursuivre dans la voie ouverte avec le précédent ouvrage tout en misant sur un mixage plus ouvert, plus étendu des instruments - le batteur assumant un rôle rythmique des plus efficaces, la basse construisant une assise mélodique pour les arpèges de guitares et autre décollage vertical vers des lieux plus acides. La chanson de Cyril Tawney, *Sally free and easy*, et son ouverture au piano, suit la même voie. Celle d'une ballade acoustique qui progressivement serpente vers des monts plus agités de tempêtes électriques au tempo accéléré. On tient là un des sommets du disque, 10'40 de virtuosité expressive et de chants bouleversants. La redescente se fait tout en sinuosités vocales et parties instrumentales. D'autres réussites incontestables enrichissent l'ouvrage. Tel que *Fool* par exemple avec cette mélodie si prégnante et ses guitares ornementales ou *Polly on the shore*, éblouissant final. *Geordie* tire le groupe vers le *Liege & lief* de Fairport Convention, souplesse dans le tempo et guitare solo aux tonalités west

coast. Dans *While the iron is hot*, les arrangements de cordes et harpe, dus à Tony Cox, agrémentent le son du groupe d'une tonalité folk aux réminiscences celtiques. Autant de variété dans les compositions, les arrangements, les sonorités, conduisent à penser que ce second album aurait dû permettre à Trees de franchir une étape de plus dans l'élaboration d'une œuvre toujours digne d'intérêt. Malheureusement l'aventure s'arrêtera là et, depuis ces deux albums, Trees représente pour quelques amateurs des bijoux sonores que parfois on ressort pour qu'un lieu, un espace, un temps particulier et parfois nostalgique, résonnent de la voix de Celia Humphris, des guitares de Barry Clarke, des harmonies de David Costa et de Bias Boshell.

**Harvest**







# Oriental Sunshine

## DEDICATED TO THE BIRD WE LOVE

Il était une fois un garçon et une fille qui vivaient en Norvège, un pays dont les habitants se passionnaient pour une culture locale à mille lieues de celle qui faisait vibrer la proche Angleterre ou la lointaine Amérique. Lui s'appelait Rune Walle, il vint au monde à Bergen en 1951. À 9 ans, il se saisit pour la première fois d'une guitare et fut si fasciné par le son qu'il en extirpa que cet instant changea le cours de sa vie. À 15 ans, nous étions alors en 1966, il se prit de passion pour la musique venant d'autres pays que le sien, notamment pour celle des Beatles et de Ravi Shankar. Il vit un sitar dans la vitrine d'un magasin, y entra et se l'offrit. Telle une éponge, il se mit alors à absorber tous ces sons étranges venus d'ailleurs et commença à composer lui-même de belles mélodies.

Elle, elle s'appelait Nina Johansen. Elle grandit dans une petite ville répondant au doux nom de Skien. Vers l'âge de 13 ans, elle se rendit à l'évidence qu'un monde la séparait de celui de ses petites camarades de classe. Contrairement à elles, ce dont elle se nourrissait était l'art, et surtout la musique. Ce que ses parents finirent par comprendre et accepter. Ils l'envoyèrent alors poursuivre ses études dans un collège progressiste situé près de Bergen où on apprenait aux élèves à développer leurs capacités artistiques. C'est là que notre garçon et notre fille se rencontrèrent. Leur passion commune, inévitablement, les attira l'un vers l'autre. Ils écrivirent ensemble quelques chansons et se mirent à donner des concerts sous la forme d'un duo. La Norvège de ce milieu des années 60 était alors bien plus conservatrice que nombre d'autres pays occidentaux. Les hippies y étaient quasiment inexistantes, les joints n'y circulaient que très rarement. Oslo et Bergen n'abritaient que quelques petites scènes underground qui vivaient plus ou moins à l'heure de ce qui secouait le reste du monde. En 1968, Nina quitta l'école et partit s'installer dans un minuscule appartement à Bergen. Époque à la fois trouble et créative où, un peu paumée, s'interrogeant sur ce qu'elle pourrait bien faire de son avenir, elle entra dans une phase

contemplative qui l'incita à écrire et composer quelques chansons, qui se retrouveront plus tard sur l'unique album qu'Oriental Sunshine gravera. Nina adorait écouter Joni Mitchell. Dans son pays, les femmes n'avaient pas coutume de s'exprimer avec tant d'ouverture et de sincérité. Rune et Nina com-

mençaient doucement à se bâtir une petite réputation de solide duo d'acid folk dans leur contrée. Ils enregistrèrent alors une maquette maison dans la demeure des parents de la demoiselle.

La télévision norvégienne organisait à cette époque un concours qu'on pourrait qualifier d'ancêtre de *La nouvelle star*, heureusement dépouillé des artifices racoleurs de son clone d'aujourd'hui, auquel quelques-uns de leurs amis réussirent à les convaincre de s'inscrire. Ils envoyèrent leur maquette aux organisateurs et furent invités à y participer. Formidable opportunité à saisir pour nos deux musiciens,

mais gros stress également pour les gamins fauchés qu'ils étaient. Nina n'avait même pas de vêtements convenables à se mettre, ni même assez d'argent pour s'acheter une paire de chaussures télégéniques. Elle confectionna une robe pour elle et un t-shirt pour Rune à partir du même tissu. Ils choisirent d'interpréter *Mother Nature*, une composition d'un de leurs amis, Hans Jørgen Høines, et Nina se pré-







senta sur scène pieds nus. À leur grande surprise, ils sortirent vainqueurs de chaque ronde et finirent par gagner le concours. L'horizon s'élargit ainsi pour eux. Le duo fut invité à se produire un peu partout dans le pays. Ce qui, d'ailleurs, était un petit cauchemar pour Rune qui avait une phobie de l'avion. Mais la victoire à ce concours leur ouvrit aussi les portes des studios de Philips Records qui leur proposa un contrat pour l'enregistrement d'un album. Notre duo n'avait toutefois jamais imaginé aller aussi loin, jamais caressé le rêve de graver leur musique sur disque. Nina et Rune s'étaient liés d'amitié avec Satnam Singh, un étudiant d'origine indienne qui ne parlait pas un mot de norvégien et avec lequel ils conversaient en anglais. Il y avait alors bien peu de résidents d'autres ethnies dans la Norvège de cette époque, ce qui faisait de Satnam un jeune homme un peu solitaire. Rune s'intéressant grandement à la musique indienne, le rapprochement entre les deux hommes se fit d'autant plus facilement qu'il s'avéra que Satnam était un excellent joueur de flûte et de tablas. Notre duo se transforma ainsi en trio. Nina garde de Satnam le souvenir d'un homme adorable, un peu plus âgé qu'eux, leur mitonnant des petits plats indiens tellement épicés qu'ils les mangeaient accompagnés d'un grand pichet d'eau.

L'album fut enregistré en un week-end seulement, à Oslo. Le trio sollicita l'aide du bassiste Sture Janson et du batteur Espen Rud, deux excellents musiciens de jazz, ainsi que celle d'Helge Grosli, l'organiste d'une formation locale nommée Junipher Greene. Le groupe avait une entière liberté de procéder comme il le voulait, d'enregistrer ce qu'il désirait. Ils commencèrent par répéter ensemble dans le studio, pendant peu de temps, puis l'album fut enregistré rapidement. Leur choix de chanter en anglais se fit naturellement car, d'une part, personne en Norvège ne jouait une musique semblable à la leur et, d'autre part, la musique qu'ils aimaient eux-mêmes écouter était majoritairement anglophone. Rune et Nina avaient d'ailleurs l'habitude de chanter des chansons des Beatles lorsqu'ils se produisaient en concert, et le Bird du titre de leur album, *Dedicated to the bird we love*, était un clin d'œil au *Blackbird* des Beatles que tous deux adoraient. Étrange phénomène que ce disque d'Oriental Sunshine. L'ajout d'influences indiennes aux merveilles d'hippie folk qui composent l'album peut, pour certains, constituer le principal attrait de *Dedicated to the bird we love*. Mais, pour d'autres, ces mêmes sonorités indiennes sont

superflues tant la beauté des mélodies et des voix ne nécessitent aucun artifice pour les mettre en lumière. D'ailleurs, à l'écoute de la première chanson, *Across your life*, l'oreille attentive peut avoir le sentiment qu'Orient et Occident cohabitent sans vraiment se fondre, que les tablas semblent s'être invités à la fête sans y avoir été conviés. Nous tenons toutefois là un superbe album d'acid folk enrichi par la voix chaude de Nina. Le disque obtint d'excellentes critiques, un journaliste d'un grand quotidien du pays déclarant même qu'il s'agissait du meilleur album norvégien qu'il ait jamais entendu. Fort malheureusement, il ne bénéficia pas d'une promotion adéquate et le nombre d'exemplaires vendus aurait été à lui seul un motif de renoncer à aller plus loin. Il en fut toutefois un autre, plus douloureux encore pour Nina, qui mit fin au parcours d'Oriental Sunshine.

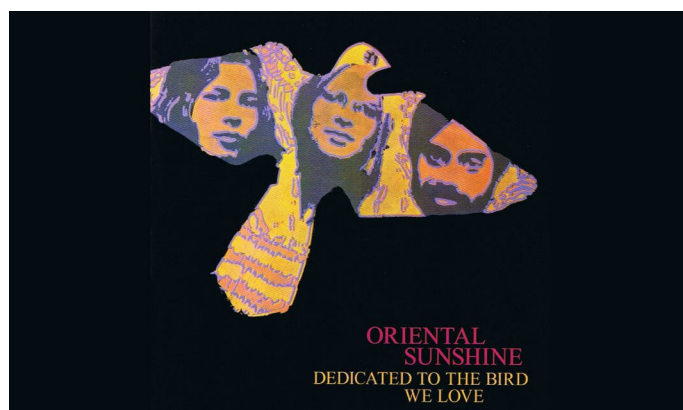
Peu après la sortie de *Dedicated to the bird we love*, elle apprit que son père était grandement malade. Ce père qui avait toujours été la seule personne à l'encourager à se lancer dans une carrière de musicienne. Elle se rendit à son chevet. Il insista toutefois pour qu'elle ne perde pas son temps à le veiller et qu'elle retourne à Bergen, là où l'avenir l'attendait. Ce qu'elle finit par accepter de faire. À peine y était-elle arrivée qu'elle recevait un message lui apprenant la mort de son père. Nina en fut dévastée, incapable de continuer à chanter. Il n'y eut donc jamais de deuxième album, et nos musiciens en vinrent lentement à se perdre de vue. Rune joua par la suite avec quelques groupes locaux, Satnam partit s'installer au Danemark. Et Nina, qui sait ?

Rune et Nina se sont retrouvés en 2006 à l'occasion de la réédition de leur unique album par Sunbeam Records. Ils ne s'étaient pas revus ni parlé depuis 35 ans. Ce fut l'occasion de se remémorer cette douce et belle aventure qu'ils vécurent ensemble alors qu'ils n'étaient encore que des adolescents. Le CD est accompagné d'un livret fort joliment réalisé avec non seulement des photos, mais également le témoignage très instructif de Nina et Rune grâce auquel cet article a pu être écrit.

## BÉATRICE

**Album en écoute sur :**

**<http://www.radiorock6070.com>**





## LES ZOMBIES PARLENT AUX VIVANTS

Séparés en 1968, puis sujets à d'éphémères retrouvailles, les Zombies reviennent réellement au premier plan en 2008, lors de quelques concerts célébrant le 40<sup>e</sup> anniversaire de leur chef-d'œuvre, *Odessey and Oracle*. Ils seront à Paris, au Trabendo, le 10 juin prochain, déroulant leur pop raffinée sur laquelle le temps n'a pas d'emprise. Les deux leaders, Rod Argent et Colin Blunstone, ont accepté, en exclusivité, d'évoquer passé et présent à Vapeur Mauve.

**Vapeur Mauve** : On raconte que la suite d'accords de *She's not there* doit beaucoup au compositeur Herbert Howell. Vrai ou faux ?

**Colin Blunstone** : Je vais laisser Rod parler de ses influences concernant l'écriture de *She's not there*. Je me souviens de notre producteur, Ken Jones, nous annonçant que nous aurions notre première session dans un studio d'enregistrement professionnel dans environ deux semaines. Dans la foulée, il nous mentionnait que nous devrions peut-être penser à écrire quelques chansons pour cette session. J'étais émerveillé quand Rod et Chris sont arrivés aux répétitions avec une nouvelle chanson chacun. Chris a écrit *You make me feel good* qui était la face B de notre premier single. En toute innocence, je pensais que les auteurs de chansons appartenaient à un genre de personnes totalement différent des simples

musiciens et, pour être honnête, l'idée d'écrire une chanson ne m'était jamais venue à l'esprit.

**Rod Argent** : Non, mais par contre, les accords de *She's coming home*, un single qui est sorti par la suite, étaient inspirés par Herbert Howells !

**VM** : Après *Tell her no*, les Zombies n'entrent plus dans les charts. Avec le recul, comment expliquez-vous cette perte de vitesse ?

**Colin** : Le monde des affaires était très différent en 1964. Nous étions en tournée en permanence, mais on s'attendait également à ce qu'on continue à sortir 3 ou 4 singles par an. Nous étions très jeunes, et nous aurions pu faire plus avec un peu plus de direction créative et de protection de l'industrie du disque. Quand même, ce n'est que bien après la séparation du groupe que nous avons réalisé que, pendant les trois années où nous étions ensemble, nous avions toujours un tube quelque part dans le monde. À cette époque, les moyens de communication étaient très différents, et les informations concernant les succès du hit-parade prenaient parfois des années pour nous parvenir.

**Rod** : Je pense que nous étions tous insatisfaits de la manière dont nos singles ont été produits et mixés. C'était l'une des raisons majeures pour lesquelles nous avons changé de maison de disques pour produire un album nous-mêmes (*Odessey and Oracle*).





**VM** : Votre look d'enfants sages a-t-il joué en votre défaveur ?

**Colin** : Les maisons de disques pensent toujours qu'un groupe a besoin d'une image. Au lieu de la laisser se dessiner d'elle-même, ils en fabriquent souvent une. En tant qu'adolescents sortant tout juste de l'école, ils ne savaient pas trop quoi faire de nous, alors ils nous ont présentés comme une sorte d'académiciens. Ce n'était pas vrai et ce n'était pas une bonne image. Les gens veulent des rebelles, pas des académiciens.

**Rod** : Vous avez absolument raison. Des groupes comme les Rolling Stones, The Who et, bien sûr, les Beatles avaient des gérants qui manipulaient merveilleusement leur image. Nous n'avions personne pour travailler de la sorte avec nous.

**VM** : En janvier 1965, vous avez interprété *She's not there* pour la télévision américaine devant un public hystérique composé principalement de jeunes filles. Comment vous sentiez-vous ? Aviez-vous peur de toutes ces petites filles qui hurlaient ? Ou étiez-vous fiers ?

**Colin** : J'essayais juste de me rappeler des paroles !

**Rod** : Nous avons trouvé l'expérience au complet très agréable !

**VM** : Comment, en 1968, avez-vous vécu le succès de *Time of the season* alors que le groupe venait de se séparer ?

**Colin** : Je crois que Rod et moi avons une opinion différente sur ce sujet. Bien sûr, il est possible que le groupe était arrivé au bout du chemin, mais peut-être qu'avec *Odessey and oracle*, nous avons finalement trouvé notre vraie direction musicale. Je me demande parfois ce qu'il se serait passé si *Odessey and oracle*



avait été un nouveau commencement plutôt que la fin du groupe.

**Rod** : À cette époque (plus précisément en 1969, alors que c'était un grand tube aux USA), Argent avait déjà été formé. J'ai toujours eu tendance à regarder plutôt devant, pas derrière. J'étais estomaqué en apprenant que nous avions un hit numéro 1, mais je n'avais jamais eu la tentation de reformer le groupe.

**VM** : Aviez-vous remarqué la faute d'orthographe de *Odessey and oracle* avant que l'album soit publié ?

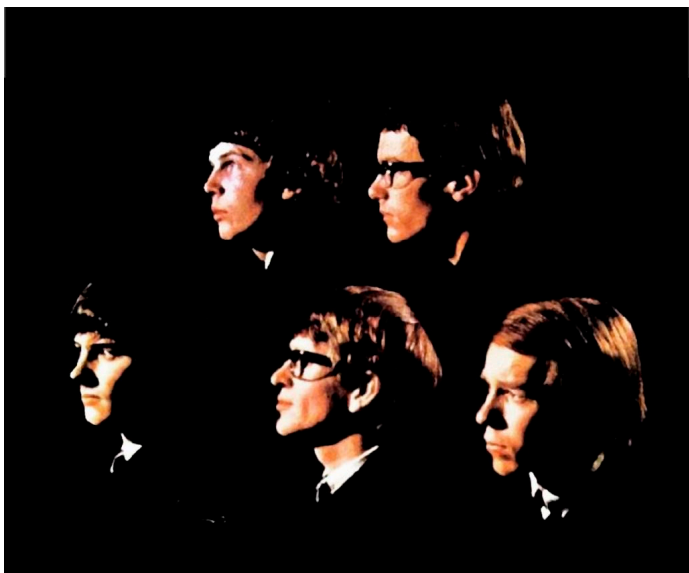
**Colin** : Je n'avais rien à voir avec la pochette de l'album, et je ne l'ai pas vue avant sa sortie. Je suis l'un des pires en orthographe dans le monde entier, alors je n'aurais pas remarqué l'erreur même si je l'avais vue avant. La pochette ne pouvait pas être modifiée parce qu'à cette époque antérieure aux ordinateurs, il s'agissait alors d'une peinture complexe.

**Rod** : Nous avons vu la maquette et adoré son effet. Nous n'avons pas remarqué l'erreur (et n'oubliez pas que les lettres sont très tourbillonnantes !) avant l'épreuve finale, alors qu'il était trop tard pour la corriger.

**VM** : Est-ce vrai que, sans Al Kooper, *Odessey and oracle* n'aurait peut-être jamais vu le jour ? Que s'est-il passé, au juste ?

**Colin** : Al Kooper était alors producteur chez CBS à New York. Peu avant, il était allé à Londres et y avait acheté plusieurs disques. L'un de ceux-là était *Odessey and oracle* qu'il trouvait vraiment spécial. Quand il a découvert que CBS en détenait les droits pour les USA, il a convaincu le patron de la maison de disques, Clive Davis, de le sortir. Sans l'intervention d'Al, ça ne se serait probablement jamais fait.

**Rod** : Sans Al, il ne serait pas sorti du tout. CBS aux USA était déjà passé avant qu'Al ne dise : « S'il n'y a qu'un seul album que vous devez sortir, ça doit être celui-là ! »





**VM** : Est-ce le statut récent d'*Odessey and oracle*, devenu album-culte pour de nouvelles générations, qui a amené les Zombies à se reformer ?

**Colin** : Pas du tout. À l'origine, nous nous sommes réunis pour donner six concerts sous nos propres noms. Nous ne jouions d'ailleurs pas beaucoup de chansons des Zombies. Nous avons tellement eu de plaisir lors de ces concerts que nous avons continué dans cette voie et, graduellement, nous avons réalisé qu'il y avait un intérêt génial pour le répertoire des Zombies. Et aussi, à notre grande surprise, nous nous sommes rendus compte que les organisateurs de concerts nous présentaient comme The Zombies, ce qui, visiblement, n'était pas vrai. Alors nous en sommes arrivés à un compromis en nous appelant Colin Blunstone and Rod Argent of The Zombies.

**Rod** : Non, Colin et moi nous sommes retrouvés par chance à l'an 2000 alors que je jouais dans un concert de charité pour John Dankworth et Cleo Laine. Colin était dans le public, et il est monté sur scène pour chanter *She's not there* et *Time of the season*. On a passé tellement du bon temps qu'on a décidé de faire six concerts ensemble pour le plaisir. On a assemblé un groupe fantastique autour de nous. Ces six concerts se sont transformés en dix années à jouer à travers le monde !

**VM** : Chris White ne joue plus avec vous. Pourquoi ?

**Colin** : Quand le groupe s'est séparé en 1967, Chris a décidé de se concentrer sur l'écriture de chansons et la production d'albums. Avant nos concerts *Odessey and oracle* en 2009 et 2010 avec les membres originaux du groupe, je crois que Chris a à peine touché une basse en quarante ans.

**Rod** : Chris a décidé de cesser d'être un musicien en tournée en 1968, et il a rarement joué sur scène depuis.

**VM** : Peut-on s'attendre à un nouvel album studio des Zombies ?

**Colin** : Nous enregistrons un nouvel album en ce moment. Nous espérons qu'il sortira à la fin de l'année.

**Rod** : Nous avons pour but de finir ce nouvel album studio pour le sortir cet automne. Trois chansons sont déjà enregistrées, et elles sont terribles !

**VM** : En 2002, pour *The Decca stereo anthology*, votre batteur Hugh Grundy a fait des overdubs sur *She's not there*. Y a-t-il eu d'autres retouches ? Étiez-vous impliqués dans ce projet ?

**Colin** : Il est sorti différents albums avec notre vieux répertoire. Je crains bien de ne pas avoir entendu celui-là.

**Rod** : J'étais impliqué dans l'enregistrement des overdubs de Hugh, mais il n'y a pas eu d'autres cas semblables.

**VM** : Donner des concerts en 2010, jouer à Paris en juin, ça fait quel effet ? Quelle est la différence entre jouer aujourd'hui et donner des concerts dans les années 60 et 70 ?

**Colin** : C'est une sensation merveilleuse que de penser que nous nous produisons toujours ensemble après toutes ces années. Et, bien sûr, nous sommes tous très excités à l'idée de jouer à Paris. Bien qu'il y ait d'immenses changements dans la façon d'enregistrer des disques, je pense que jouer aujourd'hui est plutôt similaire à donner des concerts dans les années 60. Les instruments et les amplifications sont plus sophistiqués, nous sommes, je l'espère, de meilleurs musiciens, et nous nous y connaissons un peu mieux en ce qui concerne l'aspect financier du secteur musical.





**Rod** : C'est génial. En fait, c'est remarquablement la même chose ! Habituellement, nous avons beaucoup de jeunes dans notre public, tout comme des personnes plus âgées... L'énergie du groupe sur scène est simplement aussi forte qu'il y a 40 ans, et nous nous amusons comme des fous !

**VM** : Ces dernières années, les Zombies sont partis en tournée avec les Yardbirds. Vous connaissiez-vous dans les années 60 ?

**Colin** : Aussi loin que je me souviens, nous n'avons jamais joué avec les Yardbirds dans les années 60, mais nous avons eu du plaisir à faire des tournées avec eux en Angleterre et aux USA récemment.

**Rod** : Non, mais par contre, c'était chouette d'apprendre à les connaître récemment.

**VM** : Y aura-t-il des surprises lors du concert à Paris ? Ou n'allez-vous jouer que des chansons des Zombies ?

**Colin** : Je pense que la majorité des chansons appartiendra au répertoire des Zombies. Nous jouons aussi habituellement *Old and wise* d'Alan Parsons Project (NDLR : C'est Colin qui chante cette chanson sur l'album *Eye in the sky*), et parfois, quelques-uns de mes tubes anglais ainsi que des morceaux d'Argent. Et je suis certain que nous jouerons quelques nouvelles chansons qui seront enregistrées pour notre nouvel album.

**VM** : Rod, Argent est souvent décrit comme un groupe de rock progressif. L'une de vos chansons se retrouve sur le coffret *Supernatural fairy tales: The progressive rock era*. Pensez-vous que le terme de rock progressif est celui qui définit le mieux la musique d'Argent ?

**Rod** : Il y a toujours eu des éléments progressifs dans la musique d'Argent, tout comme je pense qu'il y en avait dans celle des Zombies, dans des chansons comme *Hung up on a dream* et *Butcher's tale* d'Odessey and oracle. Mais je pense qu'il y avait aussi toujours une forte tendance pour les morceaux basés sur les chansons.

**VM** : Colin, vous avez chanté avec les Zombies, en solo, avec Alan Parsons Project... En tant que chanteur, si le monde devait ne se souvenir de vous que par une seule chanson, laquelle aimeriez-vous que ce soit ?

**Colin** : J'espère que vous allez m'autoriser à tricher un peu. Je dirai *She's not there* de ma carrière avec The Zombies, et *Old and wise* de ma carrière avec Alan Parsons Project. **Béa&JB**

## Ils ont dit

**« Alors que j'étais à Londres récemment, j'ai fait l'acquisition de 40 albums britanniques. Arrivé à la maison, j'ai commencé à tous les écouter. Odessey and oracle sortait du lot comme une rose dans un champ de mauvaises herbes. »**

**Al Kooper**

**« Les Zombies sont toujours aussi excitants et inspirés qu'ils l'étaient lorsqu'ils sont allés aux Abbey Road and Olympic Studios en 1967 pour enregistrer un album alors qu'ils avaient 22 ans. Ce soir, c'est comme si le temps s'était arrêté il y a 40 ans et que rien n'avait changé. J'ai rarement vécu une expérience musicale aussi riche et d'un délice si soutenu lors d'un concert. » Norbert J. Hetherington parlant le 25 avril 2009 du concert donné par les Zombies pour célébrer les 40 ans d'Odessey and oracle.**

**« Il y a six mois, j'aurais commencé cet article en disant que les Zombies, comme bien d'autres groupes défunts du milieu des années 60, ont souffert affreusement de l'amnésie du public. Depuis le récent succès commercial d'Argent, toutefois, les Zombies sont de nouveau devenus des légendes. Chaque critique que j'ai vue de l'album d'Argent, *All together now*, mentionne à quel point The Zombies était un excellent groupe sous-évalué. » Metal Mike Saunders, Fusion, novembre 1972**





**SATURDAY DANCE CLUB**  
 at  
**BALLITO**  
 FOR "MODS AND ROCKERS"  
 AND  
**SHANE AND THE SHANE GANG**  
 AND  
**THE ZOMBIES**  
 7.30—11 p.m. No admission after 10 p.m. Club members 5/-

**ALL NITE RAVE**  
 MIDNIGHT TO 6 a.m.  
**CLUB NOREIK**  
 HIGH ROAD, TOTTENHAM N.15  
 PRESENTING—  
 SATURDAY, SEPTEMBER 5th  
**THE ZOMBIES**  
 PLUS  
**THE SORROWS**  
 SATURDAY, SEPTEMBER 12th  
**MEMPHIS SLIM**  
 WEDNESDAY CLUB  
 Non-stop Dancing from 7.30 to 11 p.m.  
 Apply Club Noreik for membership  
 Coach parties welcomed

JUST  
 CHRISTINE OSBOURNE  
**ZOMBIELAND**  
 PRESENTING



**Cash Box** INTERNATIONAL SECTION  
 December 19, 1964

The Zombies were once regarded as minor acts. In fact the members of Ballito's talent group to reach the top of the American Hit Parade are highly distinctive young men, having been there for almost 10 successful years. They played at one time in the States, Rome and other cities and at 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

**the ZOMBIES**  
 dollar book of songs



# THE ZOMBIES

## + YETI LANE



**Jeudi 10. juin 2010**

**le Trabendo • À 19H30 •**

**ROCK & FOLK**

**PARC DE LA VILLETTE • 211 AVENUE JEAN-JAURÈS**

www.rock6070.com

**22€** + FRAIS DE LOCATION • **WWW.TRABENDO.FR** • Metro : Porte de Pantin • infoline : 01 42 01 12 12





## Virus : Pas besoin de vaccin

Nous avons très peu d'informations sur les origines du groupe qui nous intéresse ici. Si ce n'est qu'ils sont originaires de Bielefeld au nord-ouest de l'Allemagne. Le groupe publie un premier 45t en 1970 sur le label Papersun - Confusion / Facts of death (Papersun P 13013). Deux titres qui ne se retrouveront pas sur leur premier 33t publié par BASF en 1971. Entre temps, la formation, elle, n'a pas changé. Il s'agit de Bernd Hohmann au chant et à la flûte - Werner Monka, guitare - Jörg-Dieter Krahe, orgue - Reinhold Spiegelfeld, basse et Wolfgang Rieke, batterie.

*Revelation*, enregistré en janvier 1971 à Hambourg, est un album qui semble à la première écoute profondément influencé par les groupes anglais de l'époque qui initient un rock progressif avec des sonorités plus électroniques. On peut par exemple penser à Pink Floyd pour situer une influence possible (enfin surtout celui de *A saucerful of secrets*). Cependant ce serait quelque peu réduire la musique du groupe à une pâle copie ou à un simple décalque que d'affirmer cela. En réalité, il s'avère plus difficile et complexe de situer Virus. D'abord le groupe tourne ses regards vers une musique plus agressive, plus rock que le groupe anglais, et c'est surtout par ses expérimentations sur le son que l'on est fondé à établir un tel rapprochement.

Virus semble plus appartenir à cette nouvelle génération de groupes qui s'efforceront de conjuguer les initiatives expérimentales, qui se font jour en cette période charnière que constitue la fin des 60's et le début des 70's, et l'énergie d'une musique rock tendance hard qui explose à ce même moment. Il y a aussi des indices assez révélateurs d'un psychédélisme que l'on ne peut pas encore taxer de tardif en cette année 71. Bref, Virus fait partie de ces groupes qui s'efforcent de faire une synthèse des musiques qui leur sont contemporaines. En cela d'ailleurs, ils sont aidés par Konrad «Conny» Plank qui assumera les rôles d'ingénieur du son et de producteur. Ses initiatives sonores et ses trouvailles de mixage participent également à la grande réussite de ce disque et à son originalité pour l'époque - puisque, certes, à des oreilles de 2010

cette dernière peut sembler quelque peu éventée. Le titre éponyme qui ouvre l'album débute par quelques mesures d'*Asturias* d'Isaac Albeniz pour s'engager sans coup férir dans une jam où l'orgue s'offre un solo assez court en tonalité jazz pour laisser la place au guitariste qui s'aventure dans des soli simultanés très bluesy. En fait, *Revelation* (le morceau) présente tout un panel d'influences, de références où le psychédélisme côtoie le jazz, le blues frayant avec les passages plus expérimentaux. Curieux kaléidoscope de musiques aux origines différentes malaxées dans des sonorités très 70's avec un usage omniprésent de la réverbération. C'est aussi sur *Revelation* que le groupe interprète quelques mesures du *Paint it black* des Stones vite diluées dans une spirale rythmique fracassante.

Sur les cinq morceaux présentés sur l'album, trois dépassent les 10 minutes. *Endless game* fait la part belle à l'orgue et les chœurs ajoutent à celui-ci cet aspect très progressif symphonique qui fera florès à l'époque. Mais Virus a plus d'une carte dans sa manche et c'est toujours la volonté de surprendre l'auditeur qui prime. La suite s'engage dans une jam où solo d'orgue, démarquages rythmiques incessants, solo de basse (où le souci mélodique demeure présent) étirent ce jeu sans fin sur ses douze minutes. Notons que les dernières trois minutes évoquent (et cette fois-ci la comparaison serait fondée) Pink Floyd avec tapis d'orgue, guitare en pleine élévation et tempo félin. *Burning candle* est surtout révélateur du jeu flamboyant et carrément incendiaire de Werner Monka - heavy blues propulsé par le guitariste qui



accentue la dimension sensuelle du chant par un jeu à la wah wah d'inspiration hendrixienne. *Hungry loser* renoue avec le propos d'*Endless game*. Plus de dix minutes de pérégrination jazzy, le piano marquant son territoire, pour laisser place à une accalmie où le flutiste prépare l'engagement du guitariste dans un long solo marqué du sceau du psychédéisme avec soutien tourbillonnant de l'orgue. Final heavy hautement inflammable. Enfin, c'est avec *Nur noch zwei Lichtjahre* que Virus délivre son côté le plus expérimental. La comparaison avec le Floyd est là pour le moins justifiée. Le Floyd de *Ummagumma* et de *Set the control for the heart of the sun* (le batteur y est très proche de Nick Mason) et Konrad Planck effectue un travail sur le son qui oriente le groupe vers une dimension plus krautrock que le reste de l'album.

Après cet enregistrement, des changements de personnel vont avoir lieu au sein de la formation. Seuls le batteur et l'organiste de la formation originale demeureront sur l'album suivant. Le groupe voit donc l'arrivée de Bernd Rösner, guitare - de Jürgen Schafer, basse et chant - de Verner Vogt au chant, guitare et basse et d'un second batteur, Axel Nieling. Cette nouvelle formation, signée sur le label Pilz - sous marque de Basf - publie, toujours en 1971 l'album *Thoughts*. Enregistré dans les mêmes studios de Hambourg en juillet 71, avec de nouveau «Conny» Plank comme ingénieur du son, l'album apporte la preuve de profonds changements dans l'orientation musicale. Toutes les couleurs jazzy, psychédéliques ou expérimentales sont estompées au profit d'un heavy rock que les Anglais pratiquent déjà depuis quelques temps - on peut penser parfois à des formations comme Uriah Heep ou Toe Fat - pour situer ou apparenter.

Dès *King heroin*, on se retrouve en terrain connu - celui d'un rock hard comme le pratiquent déjà énormément de groupes à l'époque. Si Uriah Heep semble être le nom qui, effectivement, vient à l'esprit spontanément, l'orgue et ses riffs appuyés évoque Jon Lord sans l'ombre d'une hésitation. Pourtant, avec *Mankind, where do you go to ?*, Virus semble vouloir donner des directions différentes à sa musique en imbriquant dans ses compositions des soli de guitare ou de claviers qui respectivement sont marqués du sceau du prog ou du jazz. La face 1 se poursuit ainsi dans une valse hésitation entre différents genres, le tout étant néanmoins proposé avec une telle énergie qu'aucun essoufflement chez les musiciens ne semble entacher leur générosité. La voix du chanteur, seule, ne semble pas s'élever au niveau de ses aînés anglais. Sans être déplaisante, son registre est confiné dans d'étroites limites. Dans *Take your thoughts* (une des réussites majeures de l'album), guitariste et organiste développent des dialogues qui tirent le groupe vers une approche plus progressive de leurs compositions avec breaks

acoustiques plus bluesy. Les nombreux breaks de *Sittin' and smokin'* avec l'orgue dominant évoquent même parfois, le son surtout, le Keith Emerson rocker de ELP (voir encore le pont de *Going on*). De la face 2, ainsi, déboule une telle énergie que rien ne semble pouvoir ralentir le groupe - de cavalcades en chevauchées instrumentales, de mêlées orgiaques en ruptures de rythme ou recompositions mélodiques, Virus fait montre de son extrême habileté à diversifier sa musique et ses sources d'inspiration. Un 45t sera publié avec deux extraits du 33t - *King heroin / Take your thoughts* (Pilz/BASF 05 11101-0)

La formation apparaît aussi pour deux titres instrumentaux à l'intérêt très limité sur la compilation *Heavy Christmas* publié toujours chez Pilz. Album constitué d'inédits de différents groupes signés sur le label dont Dies Irae et Ardo Dombec - et rien que pour ceux-ci, la compilation vaut l'acquisition. Signalons aussi la participation de trois musiciens de la formation des débuts à l'enregistrement, avec Ken Hensley (Uriah Heep) de l'album paru sous le nom de Weed. Longtemps demeurés ignorés, les noms des membres du groupe sont aujourd'hui connus comme étant ; Ken Hensley, chant, guitare, claviers - trois ex-membres de Virus, Bernd Hohmann, chant, flûte - Werner Monka, guitare - Reinhold Spiegelfeld, basse - et un batteur du nom de Peet Becker (ex-German Bonds). Enregistrement dans le droit fil du groupe anglais Uriah Heep avec peut-être un son plus heavy (et parfois même plus blues-boogie) où les élans progressifs se font plus discrets et épars. Album à découvrir si ce n'est déjà fait. Suite à la parution de *Thoughts*, Virus poursuit ses aventures mais plus aucun enregistrement ne paraîtra, les musiciens semblant eux-mêmes s'évanouir dans les limbes des 70's. Cependant, en 2004, le label Garden of Delights a publié sous le titre *Remember* un concert donné à Cologne en avril 1973 composé de nombreux titres inédits. Ainsi s'achève la carrière d'un groupe qui a su jouer de toutes les influences de son temps pour proposer une musique diversifiée, maîtrisée et qui, par la brièveté de son existence, aura su éviter les redites ou les évolutions parfois catastrophiques d'autres formations qui leur étaient contemporaines. **Harvest**

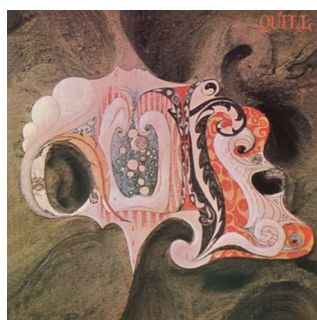




# 1970

## Les albums perdus

### Quelques perles méconnues sorties ou enregistrées en 1970



**Quill**  
**Quill**

De tous les groupes/chanteurs présents au mémorable festival de Woodstock, Quill sera celui qui aura le moins profité de la publicité offerte par celui-ci. Il faut dire que la concurrence était rude : Santana, Joe Cocker, CSNY, Ten Years After, Mountain, Johnny Winter, Canned Heat ont été révélés lors de ces trois jours historiques. Ce n'était donc pas une mince affaire que de sortir son épingle du jeu, même en sortant ses meilleurs atouts pour faire le dix de der. Pourtant, la performance de Quill n'a pas été décevante. Juste qu'ils n'ont pas eu ce petit je-ne-sais-quoi de plus qui a fait décoller leur notoriété. Un élément de réponse peut permettre de résoudre cette énigme.

L'unique album des Quill est sorti un an après leur performance de Bethel. Tout le monde (dirons-nous au moins les quelques 500000 personnes présentes là-bas, ou le petit chouïa qui, encore pas assez shooté, aura eu le privilège de les écouter live) aura eu le temps de les oublier. Si on ajoute à cela une pochette proche du camouflage militaire, cela ne permet pas franchement d'attirer l'œil dans les bacs. Pour finir, aucune prestation woodstockienne du groupe ne sera officielle avant la parution du rockumentaire *Woodstock Diaries* de 1994. Autant dire que rien n'aura permis à ce groupe de rejoindre les feux de la rampe aux côtés des grands noms que j'ai cités au début de cette chronique. Restera donc, de cette aventure, cet album aussi discret que bien enregistré. Pas forcément un sommet du rock'n'roll mais, sans nul doute, un album qui avait le mérite d'exister, contrairement à d'autres de ses contemporains, comptant pour rien. Du rock conventionnel qui, aussi surprenant que cela puisse paraître, a très bien vieilli. Mes morceaux favoris restent *BBY* et *Shrieking Finally*. À noter que – enfin ! – deux titres complets du live de Quill sont disponibles sur le pack 6 CD Woodstock paru l'an dernier. Ce n'est que justice.

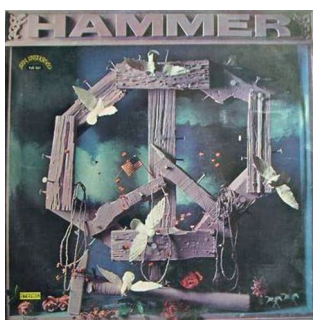
**Yann Gougeon**





**Os Mutantes**  
**A Divina Comédia ou**  
**Ando Meio Desligado**

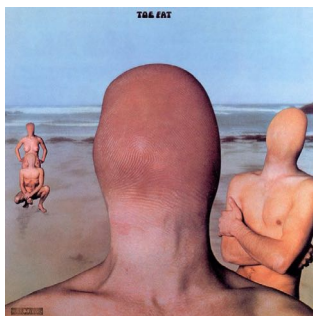
Le troisième album d'Os Mutantes paraît en 1970 et marque un tournant dans le son du groupe. Après deux disques plutôt orientés tropicalia, courant culturel brésilien des années 60 comprenant des artistes comme Caetano Veloso et Gilberto Gil, la formation décide de faire dans le psychédéisme pur et dur et de produire un album plus expérimental que les précédents. Pour ce troisième opus, le son se durcit et se fait plus brut. Les compositions sont moins raffinées que par le passé, mais la musique gagne en intensité. A Divina Comédia ou Ando Meio Desligado est un mélange de psychédéisme et d'image religieuse qui lui donne une dimension mystique. Peu d'influence de la musique brésilienne sur ce disque hormis le titre Chão de estrelas. Ceci s'explique peut-être par le bannissement par la dictature militaire de deux des influences d'Os Mutantes : Veloso et Gil. Les musiciens sont tous excellents avec des guitares saturées et surtout la voix envoûtante et charmante de Rita Lee. Le chant en portugais pourrait en rebuter certains qui préfèrent l'anglais mais si vous aimez l'exotisme et le psychédéisme, ce disque est pour vous. Si certaines chansons sont acoustiques, d'autres, comme la piste instrumentale qui conclut A Divina Comédia ou Ando Meio Desligado, sont très électriques et faites de distorsions. On ne peut pas passer ce disque sans écouter Meu refrigeratõr não funciona où la voix de Rita Lee se fait à la fois puissante et plaintive. **Haroldh1**



**Hammer**  
**Hammer**

Originellement (comprendre aux US), la galette est sortie sur le label San Francisco de Bill Graham. Bill découvre le groupe en 1969 et les invite à jouer au Fillmore. Après avoir signé des concerts prestigieux aux côtés des Grateful Dead ou de Big Brother, ils enregistrent un (unique) album en 1970. En guise de comparaison, disons que Hammer ressemble à un croisement habile de The Frost (pour le hard), des Englishmen de Joe Cocker (pour le rythme et le groove), de Traffic (pour le *jazzy tune*) et du Dead (pour la guitare californienne typique), le tout bien assis sur une base de blues confortable. Intéressant, non ? Intégralement composé par les membres du band, le disque éponyme de Hammer est relativement plaisant, chantant, dansant, et alterne brillamment les titres durs, lents ou plus tendus. Notons la virtuosité du guitariste Jack O'Brien, décédé prématurément, qui signe plusieurs soli brûlants (c'est le mot) tout en tapping et hammers, des techniques de manche relativement peu usitées à cette époque ! Dommage qu'aucun des membres n'ait vraiment fait parler de lui par la suite...

**Greg le Méchant**



**Toe Fat**  
**Toe Fat**

Il n'est pas rare de découvrir 40 ans après sa sortie un disque du tonnerre de Dieu... Si ça ne vous est jamais arrivé, écoutez le premier album de Toe Fat. Sur les braises des Gods – chez qui sont passés entre autres Mick Taylor et Greg Lake – un groupe pop entre psyché et prog, Toe Fat voit le jour en 1969 et joue un blues rock franchement heavy qui conserve quelques touches prog disparates. Hormis leur musique assourdissante, il faut savoir, les concernant, que ce sont les mêmes mecs qui ont enregistré le LP *Orgasm* de Head Machine la même année (un projet parallèle quoi) et que la plupart rejoindront Uriah Heep quelques mois ou années après ; on peut d'ailleurs rapprocher fortement cet album de la musique du Heep début 70's (*Very 'eavy... very 'umble, Salisbury*) surtout pour le côté heavy. Signalons aussi une très hideuse pochette censurée aux USA pour une minuscule paire de nichons ; signée Hipgnosis – une de leurs premières – le collectif de graphistes britannique fera sa réputation en signant des pochettes de groupes aussi célèbres que Pink Floyd, ELP, Wishbone Ash ou Genesis. **Greg le Méchant**



**Troyka  
Troyka**

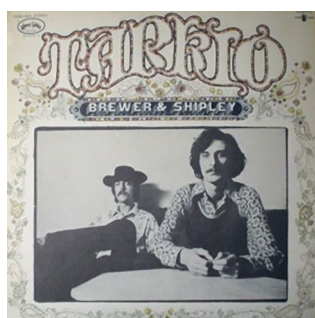
Troyka est le parfait exemple du groupe qu'on ignorera soigneusement si on se fie aux critiques qu'on peut lire ici ou là sur le Net. Critiques dans l'ensemble assez négatives, à tel point qu'on se demande si leurs auteurs ont découvert l'album en l'écoutant mollement en fond sonore dans la cuisine alors qu'ils papotaient avec belle-maman en fourrant la dinde à Noël (je ne parle pas de belle-maman). L'unique album de ce trio canadien, originaire d'Edmonton en Alberta, qui s'est toutefois formé alors que les musiciens vivaient à Montréal, est au contraire une véritable petite merveille de hard rock psychédélique mi-sérieux, mi-délinant. Il ne circule pas beaucoup d'informations sur Troyka. Tout au plus croit-on comprendre que les trois canadiens auraient des origines russes, ce qui expliquerait d'une part le nom du groupe et, d'autre part, l'ajout çà et là de quelques bribes de culture d'Europe de l'Est. L'album a été réédité en CD et en vinyle. L'occasion est donc parfaite pour peindre un portrait plus fidèle et haut en couleurs de ce petit bijou injustement boudé et méconnu. **Béatrice**



**Los Canarios  
Free yourself**

Avez-vous déjà imaginé Roger Chapman en remplacement d'Al Kooper au sein de Blood Sweat And Tears? Eh bien le résultat en aurait été la copie conforme du groupe espagnol, Los Canarios. Formé à la fin des années 60, cette formation aux accents prog célébrait une musique rock rythmée par des orchestrations cuivres à la manière d'un Chicago Transit Authority. Sur leurs cinq albums parus entre 1968 et 1974, c'est sur leur troisième que nous allons nous attarder. *Free yourself*, ou encore *Liberate*, paru en 1970, marque le point culminant de la carrière du groupe, avec le single *Free Yourself* qui connaîtra un succès d'estime. Ouvert par une armée de cuivres, trompette en guise d'introduction, *Free Yourself* montre la couleur du disque dès les premières notes. Cuivres rythmés nous invitant à un rock enjoué marqué par la voix spécifique de Teddy Bautista. Chœurs, pont, batterie et orchestrations, ce morceau nous chavire d'entrée. Si la magie Canarios n'a pas encore opéré sur vous, je ne m'appelle plus yenyen. S'en suivent des morceaux toujours musicalement très riches, marqués par cette voix si accrocheuse. Le clou du disque, une version de *You're my sunshine* qui ferait pâlir les nombreux chanteurs à l'avoir reprise. Canarios, une voix et des cuivres, mais aussi des guitaristes de génie alliant une culture jazz au service du meilleur du rock. *Liberate*, plus qu'un disque, une révolution.

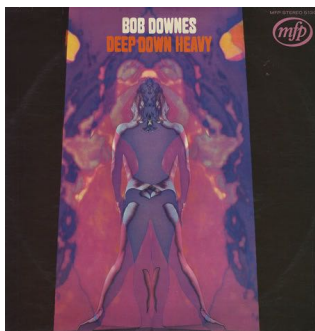
**yenyen**



**Brewer & Shipley  
Tarkio road**

En 1970, deux types nommés Mike Brewer et Tom Shipley enregistrent sur les hauteurs de San Francisco l'album *Tarkio road*, publié sur le label Kama-Sutra. Brewer & Shipley, duo folk/rock connu pour ses harmonies vocales, s'offrent pour ce disque, la présence de Jerry Garcia et d'autres musiciens de son *band*. Album qui fera mouche dès le premier titre, *One Toke Over The Line*, qui restera dans l'histoire de la formation comme étant leur plus grand succès. Même si vous ne connaissez pas la musique de ces deux-là, ce morceau est si percutant, que vous aurez l'impression de le connaître depuis toujours. Disque de deux chanteurs avec leur guitare acoustique, mais pourtant éloigné de l'univers de Crosby, Stills & Nash. Avec les nombreux invités qui, sur l'album, posent leurs guitares, basses, batteries, claviers et autres flûtes, le pari est gagné pour Brewer & Shipley et le disque en devient un classique West Coast. Les chansons s'enchaînent avec un sens de la mélodie incroyable enluminé par les fantastiques harmonies vocales de nos deux compères. Sur un folk aux accents de rock et de blues, le duo nous offre à chaque fois un cocktail accrocheur, les mélodies de *Tarkio road* nous restent en tête, tout comme la guitare de Jerry Garcia. 1970, quelle putain d'année quand même... **yenyen**





**Bob Downes**  
**Deep Down Heavy**

C'est l'histoire d'un disque peu conventionnel que je vais vous narrer là. Celle de *Deep Down Heavy* de Bob Downes. Flûtiste d'avant garde, Downes nous pond ici, sur le label MFP, l'un des albums les plus underground de cette nouvelle décennie. Entre deux soli de sax ou de flûtes, notre virtuose des instruments à vents s'improvise chanteur. Habitué au jazz, il nous offre ici ce qu'on appelait à l'époque un album de pop progressive. Entouré de nombreux guitaristes, d'un bassiste et de deux batteurs, Bob impose ses cuivres au sein de compositions agressives et dérangeantes. *Too Late*, en guise d'ouverture, donne d'emblée la tonalité sombre de l'album, grâce à la voix éraillée de Downes. L'atmosphère parfois lourde, marquée par la batterie sinistre et les flûtes ténébreuses, reprend son envol toujours dans une noirceur propre à ce disque. Le saxophone semble nous transpercer, en osmose avec les guitares dures et saturées. Le son est lourd, pour ne pas dire dégueulasse, tout au long de ces 12 pistes, toujours marqué par cette voix mi-tranchante, mi-beuglante, avec ces flûtes qui reviennent sans cesse nous plonger dans la folie de Downes. L'influence du jazz est là, comme on peut l'entendre sur *Popular Cheam*, mais ce jazz dont il est originaire, il le massacre et le malmène de toute son âme. Voyage malsain et dérangé, l'écoute de ce disque ne peut nous laisser de marbre. Avant-gardiste Downes? Sans aucun doute. Underground? On ne peut plus. **yenyen**



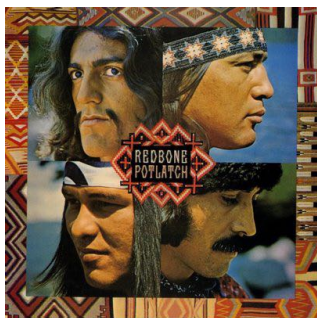
**Alice**  
**Alice**

Carrière fulgurante que celle de ce groupe français nommé Alice. À ne pas confondre avec leur homonyme italien, cette formation de prog a laissé derrière elle cet album paru en 1970 sur le label Byg et enregistré à Londres. Ces cinq virtuoses français nous offrent un disque d'une musicalité hors norme n'ayant rien à envier à leurs contemporains d'outre-Manche. À la fois chanteurs, guitaristes, bassistes, pianistes, batteurs, flûtistes, saxophonistes, nos Français alternent tour à tour les composants d'un panaché musical rare. L'esprit progressif est présent dès les premières notes de cet album qui nous fait voyager au son de ses flûtes et guitares sèches. C'est ici un rock progressif à rapprocher davantage du folk que du psyché ambiant de l'époque. Passant du chant en français aux longues plages instrumentales, Alice nous invite véritablement au voyage grâce à ses instruments et percussions et au chant toujours mélodique. Harmonies et effets vocaux puis, quand la guitare électrique s'en mêle, ça frise une perfection et une finesse rares. Des musiciens accomplis qui, le long de ces douze pistes, nous offrent tout le talent et le savoir-faire d'un rock progressif français peu exploité et si rare. Merci les Frenchies et en avant les violons. **yenyen**



**Andrew Leigh**  
**Magician**

Parmi les perles que l'année 1970 nous a offertes, il y en a une qui est à jamais marquée dans mon cœur depuis que je l'ai découverte. Elle se nomme *Magician* et nous est offerte par Andrew Leigh. Si vous ne le connaissez pas, Andrew Leigh fut l'un des musiciens du Southern Comfort de Ian Matthews, dans lequel il assurait la basse et les harmonies vocales. Quand Leigh sort son album *Magician*, il préserve la virtuosité acquise chez Matthews et laisse libre cours à son talent de compositeur, démontrant que, seul aux commandes, il est capable d'entreprendre de grandes choses. Au Recorded Sound Studios, il réunit autour de lui une dizaine de musiciens pour enregistrer ce qui sera un chef-d'œuvre de folk aux accents psychédéliques. Dès l'ouverture, *Magician* nous offre un voyage musical très riche et ouvertement psyché. Les guitares, acoustiques ou électrique, et le sitar donnent bel et bien la couleur du disque. Les harmonies vocales sont présentes, accompagnées au fil de l'album de flûtes, piano, mellotron, cuivres et autres percussions. Quand l'acid folk laisse la place aux ballades, on en redemande. Andrew Leigh frappe un grand coup avec ses neuf chansons venues d'une autre époque et qui ont traversé les décennies pour nous éblouir pour toujours et à jamais. **yenyen**



**Redbone  
Potlatch**

C'est en 1970 que le groupe Redbone, emmené par les frères Pat et Lolly Vegas, tous deux Amérindiens, nous offre son second album. Après un premier disque éponyme de qualité, ici accompagnés par Tony Bellamy à la guitare et Pete DePoe à la batterie, les Vegas remettent le couvert pour un second opus à la hauteur du précédent. Grâce à son rock à la sauce wah-wah, Redbone a su, au début des années 70, imposer son style à Los Angeles. Ce sont les deux frères qui assurent les parties vocales sur le disque, notamment sur *Maggie*, qui sera le premier morceau du groupe à sortir de l'ombre. Entre deux chansons bien rock, prémices d'un funk gorgé de fuzz, le groupe s'aventure également dans des ballades plus douces. Parfois expérimentale, la seconde face s'imprègne directement des origines des membres en s'ouvrant par des chants traditionnels indiens. *Chant : 13th hour* à la fois mystique et cosmique. Le groupe n'hésite pas à jammer, à grands renforts de solos et de batterie survoltée. L'énergie qui se dégage de cet album est hors du commun et le résultat en est une pile électrique surchargée de vibrations made in USA. Redbone, plus qu'un groupe, plus qu'un style, un melting pot du meilleur de la culture rock américaine. **yenyen**



**Triangle  
Triangle**

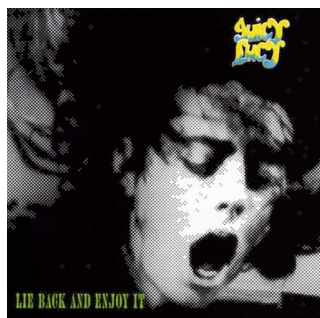
En France aussi, à l'aube des 70's, on savait faire du rock contemporain. Triangle, en la matière, est un des meilleurs représentants de cette vague. Plus connu que certains, le groupe a connu un petit succès grâce à quelques singles comme *Peut-être demain* qui ouvre cet album. À peine le temps de s'asseoir que Triangle est déjà parti dans des soli de guitares du tonnerre. C'est un rock progressif qui s'ouvre sur des percussions et des cuivres, un prog à la française excellemment ficelé. Les sons nous percutent et nous emportent, c'est aussi ça la magie de Triangle. Comme beaucoup de groupes français, celui-ci va au bout de ses influences anglo-saxonnes en poussant la chansonnette en anglais sur trois titres, une langue qui colle certainement mieux à la musicalité d'une telle formation. Les guitares flamboyantes, sur fond de basse solide et de batterie tonitruante, ouvrent un horizon qui était jusque-là bouché dans l'Hexagone. Fûtes, piano et instruments traditionnels sont de la partie, mais Triangle ne manque pas de revenir sans cesse aux instruments électriques pour nous emmener toujours plus loin dans ce prog brillant. *Left with my sorrow*, *Blow your cool*, on en oublie que le groupe est français, *Guerre et paix* ne manque toutefois pas de nous le rappeler, et c'est reparti avec *Cameron's complaint*. Avant que l'on s'en rende compte, le disque est fini. Un pied d'enfer (que j'ai pris). **yenyen**



**Labi Siffre  
Labi Siffre**

Un rayon de soleil. C'est ainsi qu'on pourrait caractériser le premier album du poète et songwriter Labi Siffre. Perle méconnue, on retient davantage quelques titres de Labi vers la fin des 70's dans un style plutôt funk. Mais la genèse est celle d'un jeune homme accompagné de sa guitare sèche, avec laquelle il nous emmène au travers de douces mélodies entre folk et pop. Du haut de ses 25 ans, Siffre évoque un certain Arthur Lee dans l'interprétation de ses chansons. Compositeur accompli, il écrit et interprète seul les douze chansons du disque, en y incluant *Words* des Bee Gees et *Maybe* de Nilsson. Dès les premières notes, il est difficile de résister aux mélodies rythmées par la guitare et la voix du jeune musicien. À lui seul, il arrange l'album et assure aussi le piano. C'est une version de *Words* revisitée et d'une émotion rare que l'artiste nous offre. Quand la musique devient jazzy, Siffre mène la danse comme un maître, *Something On My Mind* est, elle aussi, une réussite marquée par quelques notes de flûtes vives et percutantes. Tour à tour mélancolique et amoureux, Siffre a le don de nous faire partager ses émotions. *I Love You*, *Make My Day* sont des chansons d'amour par excellence. Impossible de ne pas finir l'écoute de ce disque chargé de good vibrations, le jeune Siffre, le poète, nous transporte et nous en sommes transformés. **yenyen**

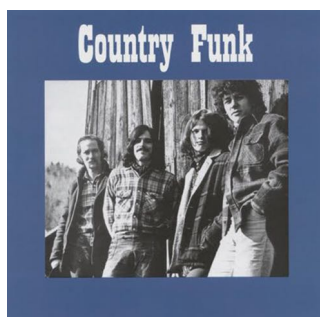




**Juicy Lucy**  
**Lie back and enjoy it**

Commencer un album avec une déflagration dance comme *Thinking of my life* est un véritable appel à la fiesta, au whisky qui coule à flots et aux «pretty rockin' woman» qui se laisseraient bien emballer pour la soirée par votre regard charmeur. Si vous aimez les basses lascives, les guitares torrides qui font rougir le soleil couchant alors vous adorerez l'ambiance moite et sexy de ce LP des Juicy Lucy, combo anglais drivé par Paul Williams, fraîchement débarqué de Zoot Money et Micky Moody qu'on reverra plus tard dans les 70's avec Whitesnake. Sur leur premier effort discographique, ce groupe s'était fait une jolie réputation scénique et avait même réussi à rentrer dans le Top 20 avec une reprise du *Who do you love* de Bo Diddley. Sur ce second album, c'est *Built for comfort* de Howlin' Wolf qui passe à la moulinette, relevé d'une section de sax et d'orgue Hammond gouleyante à souhait. D'un bout à l'autre de cette galette, qui j'en suis sûr ne tardera pas à fondre sur votre platine, du blues rock chaud et sauvage qui ne se prend pas au sérieux et répond à un seul et unique impératif : only for fun. Une dernière chose : prévoyez-en plusieurs copies.

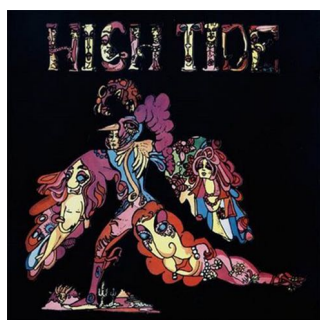
**Philou**



**Country Funk**  
**Country Funk**

Évidemment avec un nom comme ça, c'est mal barré. Et pourtant, ce groupe n'est pas un improbable croisement entre Dolly Parton et Kool & The Gang, mais un quartet américain à géométrie variable qui a pas mal traîné ses boots au Sunset Strip de Los Angeles. Originaire de Boston, la formation n'a pas surfé sur la vague du heavy psyché de la Motorcity en préférant émigrer vers la mer et le soleil de la Californie, bien plus accueillante. Évidemment, leur musique s'en ressent et sur ce disque rayonnant, vous naviguerez paisiblement au rythme des titres calibrés folk rock, country et blue-eyed soul. De belles harmonies vocales qui ne sont pas sans rappeler les inévitables CSN, mais aussi les Beatles, et vous avez là de quoi passer une belle après-midi tout en sirotant une bière mexicaine bien fraîche. Malgré un accueil public et critique positif, les ventes de l'album ne décollèrent pas et le groupe se sépara rapidement. Une carrière passée par pertes et profits, dommage, ce groupe aurait pu concurrencer aisément les Eagles qui n'allaient pas tarder à rafler la mise.

**Philou**



**High Tide**  
**High Tide**

High Tide n'aura pas bien porté son nom (littéralement haute vague). Ce ne fut pas en effet le raz-de-marée sur les bacs à la lettre H en 1970 – ni même après – mais leur second (ou deuxième, c'est selon) album ne doit pas laisser indifférent aujourd'hui. Présenté comme un groupe de folk psychédélique, on ne pourra qu'être surpris, et ce, à deux reprises. Tout d'abord, en découvrant que de folk, il n'y a pas grand chose d'acoustique et de psychédélique, il n'y a pas ce je ne sais quoi de béat qui caractérise ce mouvement. Ensuite parce que même au bout de ces 32 minutes, on ne peut pas ne pas blâmer les grandes instances de l'avoir étiqueté ainsi. En fait de folk psychédélique, attendez-vous à entendre un groupe de heavy progressif dont, certes, le violon évoque la tradition folk et les sons distordus de la guitare celui d'un genre musical alors moribond. En trois plages, High Tide crée un nouveau maillon dans l'univers du rock que, finalement, très peu de groupes, par la suite, sauront perpétuer. High Tide n'aura finalement fait que deux opus et cet album éponyme signera donc la fin discographique de ce groupe. Il faut dire que la pochette est l'une des plus hideuses de l'histoire du rock. Ceci n'ayant probablement pas aidé cela. Un troisième album sortira finalement en 1989 issu de bandes enregistrées par le groupe en 1972. **Yann Gougeon**



**Supersister**  
**Present from Nancy**

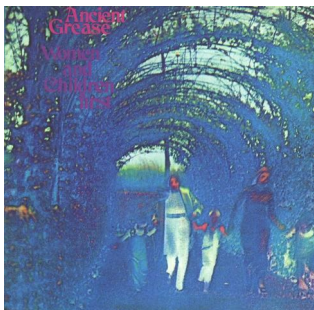
Supersister est estampillé « canterburyen ». Pourtant le groupe n'est pas de la ville de l'archevêque «encouronneur» de monarque rosbif, ni même natif du pays. Ces Hollandais n'en ont pas moins une emprunte musicale similaire aux groupes tels Hatfield & The North ou Matching Mole ou même Soft Machine. La musique de Canterbury, savant mélange de musique progressive, de jazz et de psychédélique, reste cependant un genre musical assez exclusif aux groupes issus de la ville du Kent et Supersister a su, à l'instar des Camel, Volaré ou Forgas Band Phenomena, se faire une place dans cette famille restreinte mais pas pour autant fermée. Tout y est pour réjouir l'oreille du canterburymaniaque que nous sommes de plus en plus nombreux à être parmi la jeune génération musicophile : batterie syncopée, orgue ou basse fuzzée, longue parties instrumentales où l'improvisation (ou ce qui y ressemble) a la part belle. Par contre, pas de surprise à avoir si vous êtes des fragiles de langues non conventionnelles : les textes sont bel et bien dans la langue de Britney Spears. Le chant, d'ailleurs n'a pas le charme et l'accent de Richard Sinclair. Il n'empêche que cet album est à classer dans le haut du panier de Canterbury. Un indispensable pour les amateurs du genre. **Yann Gougeon**



**Aquila**  
**Aquila**

Le Pays de Galles n'aura jamais laissé une emprunte indélébile dans l'histoire du rock et seul le groupe Man aura su traverser les années grâce à leur talent et à leur renouvellement constant. Aquila n'aura pas eu cette chance. L'album que voici – éponyme, dit-on chez les spécialistes – sera leur premier et ultime tentative de percer. La musique est tout ce qu'il y a de représentatif de celle de 1970 : encore un peu 60's mais déjà caractéristique de ce que deviendront les premières années des 70's. On entend en effet des constructions qui commencent à être ambitieuses mais sans être dans le pompeux dont le progressif saura nous « gratifier » aux alentours de 1974. Cependant, le style principal du groupe reste assez fidèle à une certaine scène psychédélique américaine (l'autre progressif). Mâtinée de jazz avec saxes et flûtes, on ne peut s'empêcher de penser à It's A Beautiful Day (notamment la suite qui donne le nom au groupe) mais aussi aux Anglais de If par leurs jeux aux vents. Un genre qui restera éphémère tant les styles hybrides auront tendance, par la suite, à se cloisonner.

**Yann Gougeon**



**Ancient Grease**  
**Women and children first**

Paru sur Mercury et seul album du groupe, *Women & children first* présente une musique fortement ancrée dans le blues avec une des voix les plus réjouissantes depuis Beefheart et Roger Chapman. *Freedom train* diffuse une telle énergie que la suite de l'album promet un joli défi - le niveau du disque sera-t-il égal à son entame ? Sans conteste, oui ! Le quatuor s'entend à envoyer des titres foisonnant de soli de guitares, la slide ravageuse de Graham Williams, soutenue par l'orgue ou le piano, traçant son chemin tout au long du disque. Le groupe est aussi adepte de nuances et irrigue sa musique de notations folk. Mais la note dominante est celle bleue avec ce que le rock anglais aura su ajouter d'inventions «progressives». Il suffira d'écouter *Eagle song*, *Mother grease the cat* (et son riff sabbathien) ou le titre éponyme pour juger de la qualité des compositions et de l'exigence des musiciens à ne pas se fondre dans un moule trop contraignant. Il est temps d'exhumer cet album. Pochettes anglaise et américaine différentes. **Harvest**





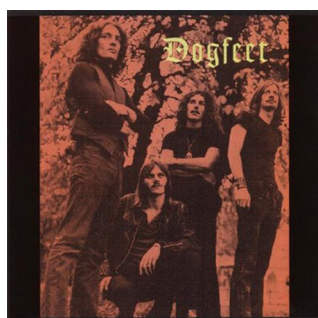
**Brainchild**  
**Healing of the lunatic owl**

Encore un groupe qui n'aura publié qu'un seul album. Oublié et négligé des dictionnaires et encyclopédies, il est pourtant assez représentatif de ce courant musical qui allie l'énergie d'un rock progressif à l'élégance des formes jazzy qui firent l'originalité de formations comme Chicago ou Blood Sweat & Tears. La présence de cuivres apporte des fragrances qui rapprochent aussi Brainchild des Anglais de Colosseum ou Warm Dust. Le guitariste n'est pas en reste qui a retenu les leçons du jazz anglais et de la fusion des styles dont fut responsable Nucleus (par exemple) en ces débuts 70's. Brainchild élabore des pièces assez longues mais jamais démesurées où les instrumentistes peuvent s'exprimer en toute liberté sans jamais perdre de vue la construction collective d'une musique aux complexités assumées mais jamais erratiques. *Hide from the dawn* et *A time a place* pourront être considérées comme les deux œuvres majeures de ce disque. Mais tout y est d'un égal niveau. **Harvest**



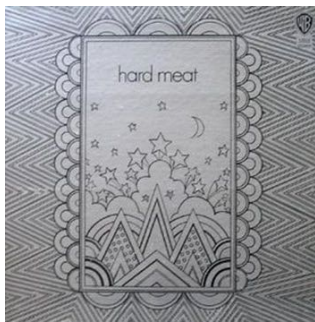
**Ashkan**  
**In from the cold**

Paru sur Decca dans la série Nova, l'unique LP d'Ashkan est un des dignes représentants de la pléthore d'albums rock/blues qui fleurit à la fin des années 60 et début 70 en Angleterre. Le disque est, sur plusieurs points, tout à fait remarquable. D'abord la voix du chanteur, Steve Bailey, chaude et profonde, un brin rocailleuse, à situer entre Paul Rodgers (Free) et Mike Harrison (Spooky Tooth). Le guitariste, Bob Weston (futur Fleetwood Mac), incisif, au jeu sobre et efficace et une rythmique à la fois précise et trempée comme l'acier - Terry Sims à la batterie et Ron Bending à la basse ( remarquable travail sur *Take these chains*). Si l'on veut là encore situer leur musique, c'est du côté de Free et des deux premiers Led Zeppelin qu'il faudra placer le curseur. Le groupe compose tous les titres à l'exception de *Backlash blues* (leur *Dazed and confused* à eux) de Nina Simone dont il propose une lecture rien moins qu'exceptionnelle. Ashkan est aussi à l'aise dans les chansons acoustiques comme pour *Stop (wait and listen)* et ses harmonies folks que dans les longs développements épiques à l'image de *Darkness* qui clôt le disque. Amateurs de heavy blues anglais, ne passez pas à côté de cette pépite. **Harvest**



**Dogfeet**  
**Dogfeet**

Paru sur le label Reflection, cet unique album de Dogfeet devrait susciter l'intérêt de ceux qui aiment les formations à guitares. Dès *For Mary*, il apparaît comme une évidence que le groupe sera apparenté à leurs compatriotes fameux, Wishbone Ash. Mêmes entrelacs des guitares, arpèges tout en finesse et brusques accélérations sont au menu. Les deux guitaristes et chanteurs, Trevor Povey et Alan Pearse, s'entendent à merveille pour élaborer de soyeuses dentelles guitaristiques et construisent de concert (voir *Now I know*) des soli d'inspiration west-coast. Le long *Sad story* s'enlise dans des chœurs réverbérés s'étirant un peu trop mais donne l'occasion d'entendre le bassiste auquel sont suspendus tous les efforts des guitares. Certains titres sont franchement plus nerveux comme *On the road* ou *Reprise* qui ne sont pas loin de faire penser au Fleetwood Mac de *Then play on*. En revanche *Clouds* allie la mélodie pop aux volutes san-franciscaines. Tout l'album s'écoute avec un réel plaisir même si le son ne se départit pas d'une certaine monotonie en certains endroits. La batterie étant par exemple trop mixée en retrait des autres instruments. Petit bémol qui ne doit pas vous dissuader de découvrir ce disque. **Harvest**



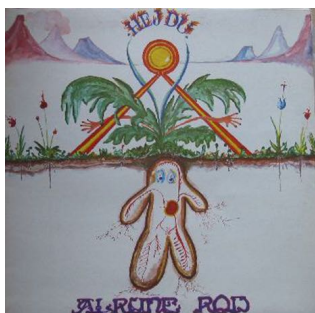
**Hardmeat**  
**Hardmeat**

Hardmeat publia deux albums au cours de l'année 70. Les frères Dolan (Mick aux guitares et Steve à la basse et à la contrebasse) avec le batteur Mick Carless proposent un rock parfois heavy avec des velléités progressives tant les titres peuvent parfois se montrer, dans leur construction rythmique, très complexes. Si les deux albums sont de très bonne facture, le premier présente déjà la particularité de mettre en avant les guitares acoustiques - avec parfois une contrebasse - ce qui, les deux tenus ensemble, contribue à singulariser encore un peu plus la musique du groupe. Ce qui s'impose, au premier abord, c'est la prédominance des guitares, acoustiques et électriques, le choix judicieux de trouver des sonorités peu courantes comme la contrebasse, aussi jouée à l'archet. Le batteur, sans faiblesse, soutient le tout d'une frappe magistrale, précise et toujours inspirée. L'héritage pop anglais est aussi présent avec *Time shows no face* et sa mémorable mélodie. La face 2 est un concentré d'énergie brute (le long et roboratif *Run shaker life*) avec en final une reprise réussie du *Most likely you go your way I'll go mine* de Dylan. Indispensable ! **Harvest**



**Web**  
**I Spider**

Après deux disques parus entre 68 et 70 et un changement de personnel qui verra l'arrivée de Dave Lawson (futur Greenslade) au sein du groupe, Web publie ce qui peut être considéré comme un des jalons essentiels de l'histoire du rock progressif anglais. Lawson n'est sans doute pas étranger au changement d'orientation musicale puisque lui incombe la responsabilité de toutes les compositions, les claviers et le chant. *Concerto for bedsprings* qui ouvre l'album donne le ton. Complexité harmonique, enchevêtrement des thèmes, sollicitation de cuivres - étonnamment, on n'est pas éloigné, dans la partie finale de ce concerto, du premier Magma. Le titre éponyme est un chef-d'œuvre de mélancolie douce et d'équilibre entre l'expressivité du thème et le vibrapone de Lennie Wright. Il faut d'ailleurs signaler la «poly-instrumentalité» des musiciens qui contribue à la richesse sonore des compositions. Le mellotron au début de *I love you* ne manque pas d'évoquer le King Crimson mais très vite une transformation s'opère en direction d'un rock fusionnant avec un jazz typiquement anglais. *Always I wait* conclut l'album de fort belle manière sur un ton désenchanté pour les paroles mais un élan expressif incomparable pour la musique. **Harvest**



**Alrune Rod**  
**Hej du**

S'il fallait encore une preuve que le Danemark a été une des scènes musicales les plus passionnantes qui soient en ce début de seventies, alors Alrune Rod en est une belle et son *Hej du* un jalon remarquable. Flanqué de trois morceaux seulement, ce disque est un réservoir explosif où de furieuses chevauchées électriques côtoient sans honte d'innombrables errances lysergiques. Alliant racines blues, rage heavy, constructions prog et délires psyché, Alrune Rod barbouille la cire d'éclaboussures spatiales et de giclées brûlantes. La guitare y rampe en longues torsades acides et l'orgue hante l'espace en accords lugubres. Mieux qu'un simple disque proto-prog de plus, et puisqu'un maximum de dix lignes doit suffire à présenter pareille chose, alors disons que *Hej du* est la hotte du Père Noël pour les oreilles orbitales s'extasiant sur le *Saucerful of Secrets* de qui vous savez, tout en dégoulinant d'extase lorsqu'Amon Düül II rencontre l'homme des neiges au Temple d'Ash Ra. Le disque idéal pour recycler son cérumen en Stabulo Boss. **Cidrolin**



# ARMAGGEDON

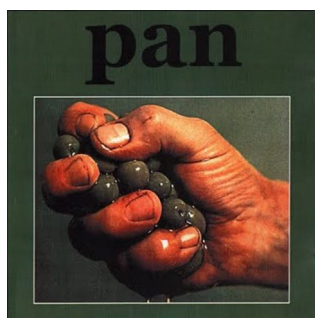
**Armageddon  
Armageddon**

Ils étaient quatre, ils étaient chevelus et originaires de Berlin, et ils sortirent leur unique album éponyme sur le label Kuckuck. Armageddon (avec deux « g » et un seul « d », contrairement à leur homonyme anglais bien plus connu) nous livre sur celui-ci un heavy progressif tatoué au fer rouge de guitares purulentes ou aquatiques. Pulsation d'une basse élastomère branchée dans une gadoue onctueuse, riffs taillés dans le granit ou grooves amphibiens, et puis surtout guitares, guitares, guitares... Servies en steaks saignants ou en sauces déliées, elles sont les nervures portant toute la sève de cet album réussi sur tous les plans et résistant foutrement bien à la patine des ans. Avec une reprise de Spooky Tooth (*Better by you, better than me*) et celle de *Rice pudding* du Jeff Beck Group, parfaitement intégrées au son de l'album. **Cidrolin**



**Burnin Red Ivanhoe  
Burnin Red Ivanhoe**

Sur son album éponyme (le deuxième), Burnin Red Ivanhoe, fleuron en chef des groupes venus des terres ancestrales des vikings, dispense un rock progressif de toute beauté, nourri aux germes de l'audace. Sans jamais sombrer dans les travers pompiers souvent inhérents au genre, mais au contraire en prenant toujours soin de conserver cette pulsation fondamentale qui donne envie aux orteils de frapper le tambourin, le groupe nous offre une musique fluide, déliée, s'écoulant dans les oreilles comme une flasque d'hydromel dans le gosier d'un troll. Guitares mousselines, sax mélodieux jusque dans ses couacs les plus free, harmonica champêtre ou effervescent, trombone en barrissements joufflus, ce disque est aussi un festival de sons assez inhabituels dans une telle musique. Pouvant même quelquefois aller jusqu'à adopter une démarche quasi soul (*Rotating irons*), s'ébrouant de plaisir en posant une sandale dans les espaces sans limites d'un free jazz resté sobre (*Secret oyster service*), cet album n'oublie jamais d'être ouvert et se pose assurément comme l'un des plus passionnants enregistrements non seulement du groupe lui-même, mais aussi de tout le psyché-prog seventies à la mode danoise et même bien au-delà. **Cidrolin**



**Pan  
Pan**

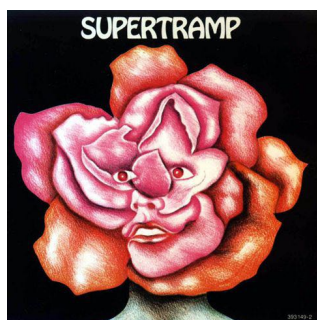
Parmi les groupes danois des années 60-70, Pan a la particularité d'avoir pour leader un français : Robert Lelièvre. Exilé au Danemark en 1962 après avoir déserté de ses obligations militaires au bout de deux mois (qui plus est avec son uniforme) l'homme se trouvait dans l'impossibilité de revenir en France où il risquait quatre années d'emprisonnement. Écrivain, compositeur, chanteur et guitariste, il monta ce groupe avec quatre amis, dont le guitariste Thomas Puggaard-Müller, à mon sens le vrai héros de cet album. Abreuvant nos enceintes d'un proto-prog mariant les racines blues à un folk enjoué aux fragrances quelquefois jazz, le disque propose une série de compositions solides où la richesse instrumentale du groupe (piano, orgue, vibraphone, guitare acoustique et violoncelle en plus des instruments traditionnels du rock) est bien utilisée et maîtrisée. Deux des morceaux sont chantés en français (pas sûr que l'idée ait été bonne malheureusement) et chacune des interventions de la six cordes est un délice, de par un jeu fluide et couillu, un son piquant mais velouté. Trop vite dissolu pour avoir le temps de publier un autre disque, Pan, s'il n'est pas le meilleur des groupes danois de l'époque, n'en reste pas moins très attachant et beaucoup trop méconnu. **Cidrolin**



**The Pretty Things  
Parachute**

« Le parachute n'est pas la réponse à tout, parce que peut-être que ce salopard ne va pas s'ouvrir. » – Phil May

1970, année charnière à plus d'un titre : les sixties s'achèvent dans le désarroi et la confusion, les questions auxquelles les hippies pensaient avoir répondu sont toujours aussi prégnantes. Pour les Pretty Things plus que pour les autres, la fin du rêve a quelque chose d'amer : le terrible échec de *S.F. Sorrow* reste dur à avaler, au point que Dick Taylor préfère quitter le navire. Qu'à cela ne tienne : le tandem Phil May (chant) / Wally Waller (basse), entouré des fidèles Skip Alan (batterie) et John Povey (claviers) et renforcé de l'ex-Edgar Broughton Band, Vic Unitt (guitare), remet le couvert. La confusion des temps inspire à Phil May un thème : la vie à la ville et à la campagne, avantages et inconvénients. Ce parfait sujet de dissertation pour élève de lycée devient, une fois passé entre les mains de May et Waller, prétexte à toute une série de saynètes qui témoignent du mûrissement de l'écriture des deux hommes. Toute la face A de l'album raconte ainsi l'histoire d'une jeune fille « F-R-double-E » qui erre dans les clairières de béton où pousse l'herbe de métal et choisit de s'enfuir à la campagne, abandonnant sous la pluie son bien-aimé éploré qui n'aura qu'une lettre pour se consoler... Flèches de pierre et vallées de béton, cirques de minuit et clowns armés de faucilles forment un tableau bigarré et angoissant. Musicalement, les Pretty Things sont affûtés comme jamais, offrant tour à tour une pop beatlesienne des plus goûteuses (*She Was Tall, She Was High*) et un rock dur et gras qui louche vers le tout jeune hard rock (*Sickle Clowns*). Wally Waller s'affirme comme un second chanteur de qualité tandis que les harmonies vocales du groupe atteignent un degré que beaucoup pourraient leur envier, alors comme aujourd'hui, que ce soit le quatuor de Grass (avec la participation du producteur Norman Smith) ou bien l'écrasante coda éponyme, où la voix de John Povey est doublée huit fois pour un effet des plus angéliques. Au final, malgré l'avis de Phil May selon lequel le rock est un produit de la ville, l'opposition se résout au profit de la campagne, qui voit rouiller les cités de fer et fondre les tours de glace. Mais à quoi bon (*What's the Use*), demandent les Things avec une cruelle clairvoyance ? Malgré des critiques dithyrambiques, *Parachute* passe tout aussi inaperçu que son prédécesseur, et la frustration accumulée au fil des échecs finit par faire éclater le groupe. **Winsterhand**



**Supertramp  
Supertramp**

Autant être clair d'entrée. Les amateurs de la pop jazzy lourdingue des derniers opus de la bande de clodos millionnaires n'y retrouveront pas leurs petits. Pour ce coup d'essai, le groupe n'est encore qu'un quatuor composé de Rick Davies aux claviers, Roger Hodgson à la guitare acoustique, basse et chant, Richard Palmer, aux guitares et au chant tandis que derrière les fûts se cache Robert Millar qui sort de temps à autre son harmonica. Cet album est vraiment à part dans la discographie du groupe et son ambiance folk mélancolique teintée de touches de rock progressif a de quoi désorienter l'auditeur. Et pourtant, cet album, s'il est bien moins présent dans les mémoires que la trilogie *Crime of the Century*, *Even in the quietest moments* et *Breakfast in America*, n'en recèle pas moins de véritables perles. Même si la direction musicale n'est pas très évidente, le groupe saute d'un genre à l'autre, en témoigne *It's a long road*, morceau énergique plus proche de Chicago ou des groupes de West Coast psyché que du prog anglais alors que *Home again* ou *Shadow song* apportent une ambiance folk éthérée tandis que la longue pièce *Try Again* lorgne allégrement du côté du progressif, mêlant habilement Wishbone Ash pour les guitares et King Crimson pour le côté expérimental. Mais le chef-d'œuvre de l'album, *Words unspoken*, matrice de tout ce qui fera le succès du groupe à l'avenir, porte l'album au niveau de l'indispensable. Rick Davies est très peu présent au chant sur ce premier album tandis que Roger Hodgson partage plus volontiers le lead avec le guitariste Richard Palmer dont la voix prend parfois des intonations à la Roger Chapman, en témoigne l'excellent titre *Maybe i'm a beggar*. Premier essai magistral mais oublié d'un groupe au succès planétaire : le crime du siècle ? Réhabilitons cet album, vite... **Philou**



# LES NOCES DE SATAN

## Welcome to my nightmare

Les portes de l'immense parc municipal s'ouvrent enfin. Les quelques milliers de spectateurs s'y entasseront comme du bétail pour profiter du super show largement sponsorisé par Mac Beurk, Coca Honta et Virgin-Mégastone entre autres, la liste serait si longue à énumérer. Trois jours de festival non-stop dont les places étaient toutes vendues six mois auparavant. Impossible d'acheter son billet au marché noir, une puce électronique vous est directement implantée dès la commande du ticket. L'affiche nous promettait les plus grands représentants du heavy métal. Le temps sera au rendez-vous, aucune crainte à avoir. Cela fait longtemps que les organisateurs maîtrisent la météo, ils font la pluie et le beau temps, alors aucun risque qu'ils ne gâchent la fête. La seule pluie sera celle des décibels crachés par des immenses murs d'enceinte qui entourent le parc. Personne ne sortira vivant d'ici. C'est du moins ce qu'assure le slogan publicitaire. Si c'est trop fort pour vous, c'est que vous êtes trop vieux. Je ne savais pas qu'autant de monde cherchait à être exécuté de la sorte. Sagement, le public fait la queue et un à un, entre dans l'arène. Pas d'hystérie collective, juste la conviction d'assister là au plus grand show du monde. Un petit rassemblement d'illuminés prônant le retour du little Bouddha est sagement conduit de l'autre côté du parc sous les yeux noirs des chiens de la brigade des narcotiques filtrant à l'occasion toutes substances illicites susceptibles de troubler l'ordre public. Seule la bière du régime est tolérée. D'ailleurs, elle porte la marque de la bête sur l'étiquette. À croire que tout le monde est déjà ivre, mais personne n'y a fait gaffe. Il suffit pourtant de retourner le logo à l'envers.

Un festival d'enfer... On vient ici pour se prosterner devant Satan, sous les yeux de ses disciples. Une armada de groupes et de chanteurs tout de cuir vêtus, portant des croix, maquillés en démon ou sacrifiant des animaux sur scène. Des décors de cimetière, des musiciens qui sortent de leur tombe, des fumigènes, il ne manque rien. Une cloche sonnant le glas ouvrira le bal sous des tonnerres de coups de canon. Le purgatoire promis pour 180 euros, cela valait la peine de poireauter dix heures devant la porte sous une telle chaleur non ? Un avant-goût des flammes de l'enfer sûrement. Un aller-retour dans les profondeurs de l'abîme destiné à trois générations de mortels qui cotisent pour les Illuminati.

Je n'avais pas mon billet pour le rituel, mais je voulais voir ce cirque pour en être certain. Comment autant de personnes sont sous l'emprise du mal, que cherchent-elles ? Ce soir, c'est l'heure du premier acte, on adorera Satan et son règne pour des milliers d'années. Tous mes voisins y sont, des potes, des collègues de bureau, il ne manque que moi, mais je résiste, pas de pacte avec le démon. Je préfère ma liberté à son emprise, ma naïveté à la lobotomisation. Si le diable me cherche, qu'il vienne me chercher. Sur mon merkabah, je suis libre. Je n'irai pas à la messe noire, je ne serai pas de la fête, je ne reprendrai pas en chœur les louanges à Lucifer. Ma carte de presse me donnerait pourtant accès au festival. Comment refuser un tel honneur alors qu'ils sont des milliers à se saigner pour leur maître ? On dirait des morts-vivants, des êtres sans âme, des martyrs ou tout simplement des moutons cherchant à servir dans les rangs d'un régime sombre aux pensées obscures. Mais où est la sortie ? Je ne trouve plus mon chemin, les gens s'agitent, le ciel s'obscurcit, c'est l'heure du jugement dernier. On tape sur mon épaule.

« Lester, Lester !

Mais réveille-toi donc ! Tu dors au bureau maintenant ? Tu as oublié le festival ? »

C'était Harvest, ouf, j'avais rêvé.

« Le festival ?

- Oui, le Hellfest 2010, tiens, voilà ton accréditation. Amuse-toi bien, veinard.

- Merci Harvest... »

**Lester**





# L'île déserte

## Île déserte ↔ Idéale desserte (communiqué publi-rédactionnel)

Forte de toujours vouloir satisfaire son aimable lectorat en lui prodiguant les produits dont il ne sait pas encore avoir besoin, la Maison Cidrolin, en partenariat exclusif avec le magazine Vapeur Mauve, vous propose ici même une sélection exceptionnelle de galettes en cire à emporter avec vous en cas de départ forcé (ou non) sur une île déserte.

En adéquation parfaite avec les normes ciblées par votre magazine (pas de musique classique, pas de jazz, pas d'électro, pas de date excédant 1979), toutes nos galettes ont été rigoureusement sélectionnées parmi un très large panel et testées dans nos laboratoires pendant de très longues années.

Répondant à tous les critères d'exigence et de diversité musicale nécessaires à la bonne santé des conduits auditifs de son bienveillant lectorat, la Maison Cidrolin vous garantit en outre la remarquable résistance à l'épreuve du temps des œuvres ici sélectionnées, et vous invite d'ailleurs sans plus tarder à les découvrir plus en détails\*.

Toujours soucieuse de votre bien-être, la Maison Cidrolin vous révèle également les côtés pratiques de chaque galette, et vous explique comment les appliquer sans modération une fois perdu dans votre exil.

\*La Maison Cidrolin n'est pas responsable des effets engendrés par l'audition de ces galettes et ne saurait par conséquent être tenue pour coupable en cas de traumatismes irréversibles en résultant (et toc).

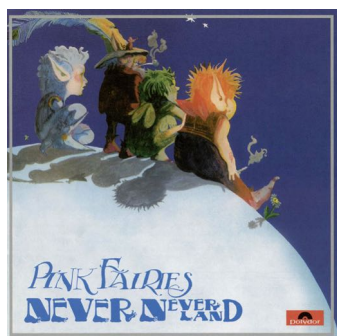




**Faust  
So far  
1972**

Comme pour mieux nous le faire rentrer dans le crâne, le second album de Faust démarre par un martèlement de batterie obsessionnel, régulier, simpliste, limite bruitiste. Assis derrière son instrument, Werner Diermaier cogne sur ses fûts avec la régularité d'un métronome et la finesse d'un bûcheron à la fois balaise et courroucé. Dessus se greffe une basse tout aussi robotique que le métronome ci-dessus présenté, avant que ne viennent s'y répandre des paroles volontairement absurdes, répétitives et entonnées avec autant d'entrain qu'une palourde en promenade. Bienvenue dans *So far*, objet sonore tout de noir vêtu et magistralement orchestré par Faust, le groupe culte par excellence si tant est que l'on définisse un groupe culte par « un groupe que trop peu de gens aiment beaucoup trop ». Tout à la fois abrasif et moelleux, rêche et soyeux, ce disque plus qu'aucun autre dans la période dorée du groupe (celle des studios Wümmen), s'avère être une parfaite synthèse de ce que nos lascars savaient (et savent encore) offrir. Tantôt dans le sens du poil, tantôt dans l'autre, voire même le plus souvent dans les deux sens en même temps, Faust joue ici avec nos récepteurs émotionnels comme le ferait un bourdon sur un pistil de marguerite (la fleur, pas la vache). Et vas-y que je te zonzonne sereinement autour des trompes d'Eustache comme pour mieux séduire les tympanes y afférant, tout en prenant bien soin de les piquer régulièrement là où ça chatouille le plus, histoire de secouer un peu le cortex de l'auditeur jusqu'en des territoires bien moins balisés que ceux où s'épanchent habituellement les œuvres de bon nombre de groupes d'alors. Sans conventions, sans concessions et sans compromissions, d'excavations soniques en mélodies finaudes via quelques pelletées de collages sonores funambules, Faust n'en finit plus de chambouler la donne, de s'amuser des sons et de se saborder lui-même dès que commence à poindre une infime once de confort auditif, comme pour mieux se protéger (et nous aussi par le même coup) d'un engourdissement anesthésiant et dangereux pour leur musique. Cette profusion de contre-pieds et de filons à peine explorés est telle qu'une discographie complète pourrait être bâtie avec les idées contenues en un seul titre... Défricheur et agitateur, Faust a ouvert un chantier où l'avant-garde se débusque à grands coups de pelleuse, jetant partout autour de lui d'innombrables et inépuisables monticules de terreau fertile où venir planter ses oreilles pour qu'elles rejoignent le cerveau. Imparable, indispensable et génial.

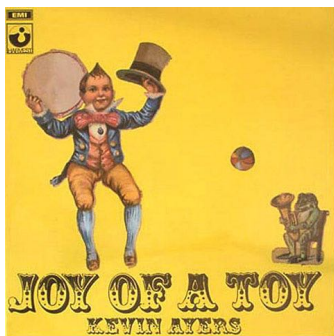
**Côté pratique en cas d'île déserte** : s'assurer que l'île le reste (déserte). Pour ce faire, passer le disque à fond dès l'apparition des premiers chromes d'un car climatisé.



**Pink Fairies  
Never never land  
1971**

Les Pink Fairies ouvrent leur *Never never land* sur *Do it*, composition en forme de bus propulsé au nitrométhane dans lequel le passager auditeur se retrouve bourlingué à toute berzingue direction les étoiles. Sans escale et sans autre moyen pour se sustenter qu'une tripotée de canettes métalliques suffisamment agitées pour que leur mousse dégueule leur amertume jusqu'aux commissures de lèvres avides et joviales. Impeccable, efficace et fédérateur, cet uppercut vous flanque d'emblée la hure au beau milieu de constellations vertigineuses et voltaïques où vous n'aurez plus pour seules balises que les morceaux à venir. D'une sauvagerie cosmique flanquée d'un gros bouillon électrique, la charge embarquée sur ce disque n'en oublie pourtant pas d'être gravitationnelle, à grands renforts de mélodies lacrymales métamorphosant à volonté le vieux bus défoncé en flageolet sidéral, en orbite autour de la classe insolente dégoulinant de ces Fées Roses. Comme assénant sur les vestales une caresse velue à grands coups de guitares en queues de comète, chaque morceau de ce disque est une torpille accroche-cœur à même de vous transformer l'épiderme en planche à clous, toute pilosité dressée vers les hauteurs vertigineuses de tourbillons stellaires et sacrilèges. Les yeux à paillettes et les tympanes giratoires, la face ravagée et l'humeur rebelle. Cradingue mais racé, cosmique mais vénéneux, le space-punk déluré et addictif des Pink Fairies devient à jamais incarné sur une galette incandescente comme une éruption solaire. Ou brûlante comme une giflette sur les bajoues. Au choix.

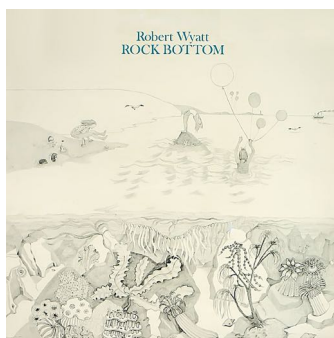
**Côté pratique en cas d'île déserte** : s'offrir l'apesanteur en dégommant sa rage. Pour ce faire, passer le disque à fond en sirotant sa bière de ménage, la bedaine glougloutante et le rot planqué derrière la lurette. Le tout de nuit, allongé sur le sable à mater la voûte céleste.



**Kevin Ayers**  
**Joy of a toy**  
**1969**

Comme surgis d'une troupe de spadassins célestes, de vaillants chœurs masculins entonnent une mélopée de rengaine enfantine. Flûtes et flûtiaux à la volée, binious, tambours, grelots et tambourins, voilà que déboule la fanfare des jouets, comme pour mieux nous inviter à la suivre à travers le dédale ubuesque que représente ce disque. Avec sa voix grave et nonchalante tantôt habitée de cette très légère résonance d'insouciance adolescente, ou tantôt couverte d'un voile doux et caressant comme le chant susurré d'un dandy séducteur, Kevin Ayers est aussi une fontaine de talent pur écoulant des hectolitres de mélodies immédiatement charmeuses dans un bassin de compositions fraîches et limpides dont la modernité n'est jamais prise en défaut, même quarante ans plus tard. Tout juste évadé des Soft Machine dont il a pourtant été le co-fondateur, notre baladin chevelu s'en va cahin-caha à bord de son bolide à pédales, zigzaguant dans une brocante lunaire au milieu de brics et de brocs tout aussi grinçants et cabossés que porteurs d'éternité ludique ou charnelle. Vous ballotant dans le cocon d'une tendresse mélancolique au charme suranné, vous chahutant dans l'exubérance festive d'un psychédélisme pétillant et conquérant, Kevin Ayers a su synthétiser en un album toute la douceur acidulée d'un gros bonbon jaune citron, avec la grâce naturelle et ondulante du ballet languide des algues sous-marines. Son *Joy of a toy* est la visite guidée d'un monde pétri d'iconoclaste. Il est l'ouvrage déglingué bringuebalant son barda bariolé cousu d'arrangements éclatants comme du joli fil doré. Il est un périple aux mille couleurs dans un monde onirique où le baroque côtoie l'absurde en toute complicité. Il est le carrousel magique dont la ronde éternelle illumine son élégance chatoyante de petits lampions phosphorescents.

**Côté pratique en cas d'île déserte** : décompresser en retrouvant son âme d'enfant. Pour ce faire, ingérer de généreuses tartines à la compote d'herbe locale, puis passer le disque à fond en jouant au ballon, un sucre d'orge gluant stratifié sur la langue.

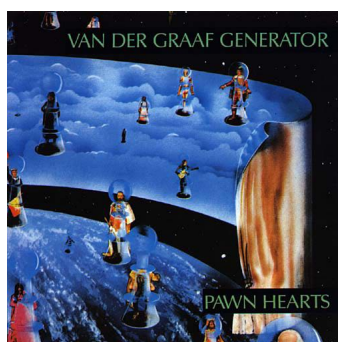


**Robert Wyatt**  
**Rock bottom**  
**1974**

Je ne vais pas ici narrer une nouvelle fois l'histoire de la tragédie qui ôta à jamais l'usage de ses jambes à Robert Wyatt. Tout cela a déjà été dit, écrit, et le sera encore par un nombre sans cesse croissant de personnes. On sait la douleur et la souffrance engendrée chez le bonhomme, et l'on sait aussi que de cet accident est né une œuvre magistrale, une œuvre sans frontières et sans œillères, à la fois timide et libérée. De la souffrance peut naître la beauté et *Rock bottom* en est le plus beau témoignage musical. D'infinis chapelets de notes dont le tourment concède à l'extase s'y écoulent en vapeurs volages de cascades lacrymales, sur lesquelles Robert Wyatt vient déposer sa voix. Une voix fragile comme une senteur de rose, où la douleur écorchée le dispute à la poésie transparente des sons. Les sons des nappes soyeuses et molletonnées des claviers, porteuses dans leur légèreté irréelle de toute la candeur oisive d'un instant chaviré. Les sons de piano ronds et gouleyants, tout à la fois tristes et lumineux, comme si la lune laiteuse pleuvait en goutte-à-goutte sur la pulpe de nos émotions. Les sons des trompettes meurtries et amoureuses, éclatantes et triomphantes comme le souffle de vie apportant aux oiseaux la partition de leurs chants enjoués et rieurs. Esquisse miraculeuse et volatile d'un instant fugace, *Rock bottom* est un astre suspendu sur un crochet d'agonie voluptueuse. Un disque comme un funambule magicien en équilibre sur le fil ténu séparant la douleur de l'extase. Comme si un être acculé par trop de souffrances brisait les chaînes de la conscience pour mieux se dévoiler aux longues mains douces et graciles de la félicité.

**Côté pratique en cas d'île déserte** : exorciser son mal-être. Pour ce faire, passer le disque à fond et laisser agir ses volutes comme un onguent déposé sur les écorchures brûlantes de la solitude.





**Van der Graaf  
Generator  
Pawn hearts  
1971**

Torturé, écorché, aliéné, outrancier : voilà quelques exemples d'adjectifs qui viennent immédiatement à l'esprit lorsque l'on évoque le Van Der Graaf Generator et tout particulièrement l'insubmersible *Pawn hearts*, tant cet album pousse au paroxysme toute la folie noire et larvée qui caractérise la musique du groupe. Comme le capitaine dément d'un vaisseau amiral violemment secoué par la houle, Peter Hammill chante le mal-être et l'inconfort avec une force et une foi peu communes. Littéralement habité, il éructe ou susurre ses textes comme si de chaque mot sa vie dépendait, luttant sans faillir contre les tempêtes qui l'assaillent. Faisant écho à la moindre de ses injonctions, son équipage traverse les typhons et cyclones en peignant des paysages sonores anxiogènes et fondus au noir. Les orgues résonnent en roulis infernaux, les saxos crachent de longs soufflés de fièvre animale. De glissades sépulcrales en orgies macabres, torpillé sur l'autel de l'urgence malade, le bâtiment *Pawn hearts* traverse les écueils et subit de grands vents déchaînés sous les rires pernicioeux du marasme. Dérivant sans contrôle au milieu de brumes liquides rendues opaques par la chevelure fuligineuse de sirènes démoniaques, le bateau épuisé, laminé, finit par venir se fracasser sur les remparts impénétrables de la solitude. Alors quand la tempête s'apaise et que ne subsiste plus qu'un amoncellement de débris au milieu des flots rendus calmes, de puissants chœurs en octaves superposées, portés par une musique à l'emphase triomphante et majestueuse, viennent illustrer la lente ascension d'un vaisseau fantôme appareillant vers d'autres sphères, comme l'offrande artistique d'une poignée d'hommes servie aux forces invisibles d'un univers abstrait.

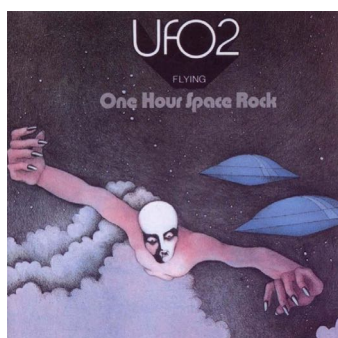
**Côté pratique en cas d'île déserte** : s'offrir un spectacle multi sensoriel en trois dimensions. Pour ce faire, passer le disque à fond en regardant la mer déchirée sous un ouragan. La tronche fouettée par les vents iodés, le regard médusé et l'âme tétanisée par la violence des éléments, devenir soi-même gardien de phare (mais sans phare).



**Groundhogs  
Thank Christ for the  
bomb  
1970**

Nourri sur les braises incandescentes du blues dont il s'émancipe comme un rejeton rebelle mais respectueux de ses racines, le rock racé et percutant des Groundhogs trouve sur cet album une hargne salutaire propre à servir son propos thématique sur l'aliénation des hommes et des sociétés. Affûté aux flammèches assassines des guitares sanguines de Tony McPhee, il garde toujours en lui ce petit poil d'arrogance vitale qui fait toute la différence et l'a préservé du temps qui passe. Sans jamais faiblir, le groupe répand sur cet album une musique arrachée à la vie, alternant dans une facilité déconcertante les compositions aux riffs imparables avec des montées en puissance irrésistibles vers des landes rougies au feu de la guerre. Le morceau éponyme et son final en forme de décollage vertical, où la guitare fait pleuvoir des bombes avant de se répandre en déflagrations paroxystiques est un véritable modèle du genre. Le genre de chose à la charge émotionnelle telle qu'elle vous laisse pantois, cloué au sol, cerclé de paysages apocalyptiques où ne subsistent plus que la dévastation et la désolation. Sans jamais s'encombrer d'arrangements superflus, *Thank Christ for the bomb* est un album lustré à l'huile de coude, sobre, efficace, direct, traversé de bout en bout par les langues vipérines et tranchantes d'une guitare précise ne parlant jamais pour ne rien dire. Porté par un jeu de batterie foisonnant, une basse racloir plongée dans la gadoue du grand cloaque universel, ce disque est une galette soufflée au napalm, parfaitement desservie par une production aride comme un gosier ensablé. Il est un rôle brûlant chargé de relents lourds de sens, une histoire de la vie et ses échos brisés, fracturés, mutilés sur le mur infranchissable de la folie des hommes.

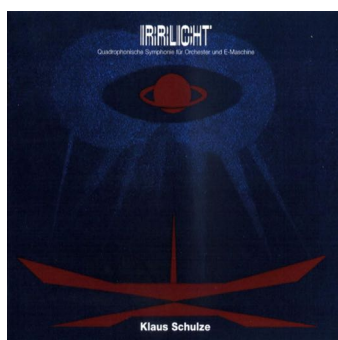
**Côté pratique en cas d'île déserte** : préserver sa colère contre les ravages du conditionnement, mais avec élégance. Pour ce faire, passer le disque à fond en plongeant ses crocs émaciés dans la viande crue d'un requin fraîchement pêché (à défaut d'un des requins qui nous gouvernent), tout en tapant du pied gauche pour marquer le rythme.



**UFO**  
**Flying**  
**1971**

Quoique marqué au pedigree du heavy rock flamboyant - notamment grâce à la voix impeccable de Phil Mogg - ce deuxième album de UFO se veut surtout convoler en noces expérimentales avec les espaces infinis du capuchon sidéral. Car avant de devenir un combo métallique aux accointances plombées, le groupe jonglait avec des bouts d'étoiles dans la marmite céleste, les rotules ionisées et le médiateur taillé dans la pierre de lune. Sur ce *Flying* planant si haut qu'aucun bas du front n'a même jamais pu en imaginer l'existence, le groupe prend un plaisir manifeste à nous perdre dans les méandres filandreux d'une guitare grillée aux énergies extraterrestres. Tout le long de sentiers vertigineux où les rocailles sont des météorites et les herbes en bordure comme autant de cheveux d'ange, Mick Bolton, guitariste prodigieux labellisé aux AOC de Cassiopée, s'en va dévergondier les chimères galactiques en longues guirlandes 3-D Technicolor. Gonflée par une basse terraquée aux gommes fumantes, la wah-wah décroche l'espace-temps de son horloge céleste et s'en va tutoyer les étoiles sur de grands arcs électriques. Véritable dédale pour guitare marmelade, ce disque est la débroussailleuse stellaire pour tympanes cosmonautes. Un tapis volant ascensionnel lâchant dans son sillage des gouttes cramées de pluie cosmique où UFO satellise à jamais le déploiement de ses ailes gigantesques, et en profite au passage pour nous atomiser le cerveau jusqu'à sa mue irréversible en un Soyouz neuronal.

**Côté pratique en cas d'île déserte** : trouver un copain alien avec qui converser. Pour ce faire, passer le disque à fond et concentrer son ouïe sur les zébrures tout en delay de la six cordes. Une fois les oreilles métamorphosées en parabole, dire bip bip et attendre une réponse.

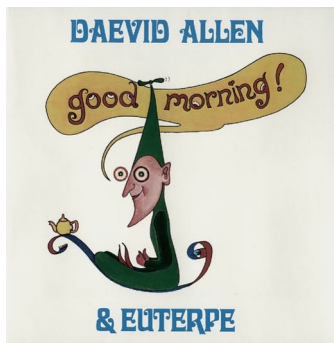


**Klaus Schulze**  
**Irrlicht**  
**1972**

Pour réaliser son premier disque, Klaus Schulze s'est servi des enregistrements d'un orchestre berlinois dont il a trituré les bandes. En réduisant leur vitesse de défilement, en les coupant, les collant, en les passant à travers des filtres et des chambres d'écho, il en a fait sa propre tambouille et y a ajouté ça et là de longues nappes d'orgue un brin saumâtres. Tout ceci pour résumer bien sûr, car la réalité du procédé est certainement bien plus complexe que ça. Mais toujours est-il qu'il en résulte un disque unique et fondateur, à la croisée des musiques électroniques, des musiques sérielles et du krautrock. Par contre autant le savoir tout de suite, *Irrlicht* est un album difficile d'accès. Pour mieux le cerner et s'y laisser prendre, on choisira de préférence de l'écouter à fort volume et allongé dans le noir. Musique de brumes et de brouillards épandant leurs volutes suggestives, *Irrlicht* fait naître en l'esprit des images de mondes lointains où se terrent l'agonie et la désolation. Musique cinglée de vents glacials, où les orgues nous évoquent de longues cohortes de pèlerins encapuchonnés, s'acheminant en un défilé surréaliste et blafard vers un dessein funeste dont eux seuls ont la connaissance. Ils sont le temps qui passe et dévore inexorablement les derniers soubresauts de lumière. Infini chapelet de marcheurs despotes soulevant de leurs pieds véreux les derniers remugles d'une terre grise et poussiéreuse. Machines électroniques aux bruitages équivoques, lourdeur engluée de bandes atrophiées, *Irrlicht* se vautre alors dans une pénombre agonisante. Un immense vaisseau de pierre emplit le ciel de sa lourdeur écrasante. Quelques éclats couleur de rouille viennent larder son ombre gigantesque en flashes épileptiques pour mieux coiffer les sols de son aura mortifère. Suspendues dans l'éther, de colossales sphères de calcédoine orchestrent en une danse immobile le tout dernier concert du monde. Musique brûlante comme le gel, à vous glacer d'effroi, *Irrlicht* termine sa course en une longue dérive flottante où ne résonne plus que le glas désaccordé d'un chaos achevé. Il vous laisse libre mais terrassé dans un berceau nimbé de vide. Un vide rempli d'immensité. Un vide rempli d'éternité.

**Côté pratique en cas d'île déserte** : surmonter ses peurs et ses angoisses. Pour ce faire, trouver un bunker percé d'une simple meurtrière. Attendre que la pleine lune vienne hanter l'endroit, puis s'y enfermer avec quelques vieux crânes. Passer le disque à fond et suer à grosses gouttes, reclus dans un coin sombre. Répéter l'opération jusqu'à ne plus entendre claquer ses dents.





**Daevid Allen & Euterpe**  
**Good morning**  
**1976**

Il était une fois, en 1976, une sorte de grand échalas un brin dégingandé, tenant dans sa besace la recette inédite pour une galette magique. Ce barde barbichu aux yeux flanqués d'une enfance éternelle, était en fait un homme, australien de naissance, mais en vérité infatigable voyageur ayant pour un temps posé son baluchon en pays catalan. Musicien fromager et poète lunaire, il rencontra là-bas une troupe primesautière de lurons acoustiques, s'ébaubissant guillerettement sous l'aile protectrice d'Euterpe, déesse de la musique chez nos amis les Grecs.

Monsieur Daevid Allen (puisque c'est son nom) présenta sa recette de galette magique à ses nouveaux copains et là, ô ! joie ! elle leur apparût comme la révélation et tous ensemble, ils se mirent à la concrétiser. Galette musicale et poétique parfumée à l'humour, ils y intronisèrent même pour l'éternité le chant matinal d'un vieux coq enroué, et décidèrent du coup de baptiser *Good Morning* cette galette magique.

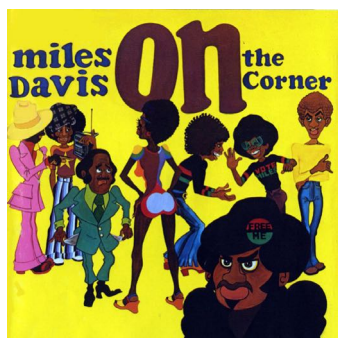
Quelques trente-quatre années plus tard, et alors que pour la pénultième fois dans ma vie l'aiguille se pose sur cette même galette, je suis à nouveau happé dans un pays fragile et bucolique aux effluves tout à la fois légères et profondes. C'est l'heure du thé sous les oliviers et je m'en vais vagabonder dans un printemps éternel. Sous son chapeau pointu aux senteurs de lune, l'homme à la barbichette vient cueillir mon âme de sa voix chaude et enveloppante de gnome bonhomme et affable, et l'entraîne dans son habitation excentrique mais d'un confort impeccable et inégalé. Il a l'humeur polissonne et l'esprit léger et frais de celui qui sait et détient les clés de l'harmonie. Son chant est un manteau d'étoiles bleues drapées d'optimisme et la musique qui le porte parvient à nous faire croire que tout est encore possible, y compris l'impossible.

*Good Morning* est un album magique en ce sens qu'il parvient à rendre palpable ce qui n'existe qu'en rêve. On y caresse du bout des doigts l'écorce fragile d'un monde utopique où les valeurs véritables de respect, d'harmonie et de liberté seraient reines. On le reçoit comme le baume ouaté soignant le vague à l'âme. Il s'offre à nous sous le couvert de chansons graciles aux mélodies rieuses comme un sourire franc et rassurant. Subrepticement chargé en dérision psychédélique, le folk lumineux et cabotin dispensé sur *Good Morning* est aussi parsemé de collages improbables et incongrus en même temps que parfaitement à leur place. Il enferme en ses notes tous les espoirs promis d'une époque à présent révolue, tous les rêves à jamais envolés avant de s'être épanouis, comme un morceau de temps magique mis entre parenthèse pour toute l'éternité.

Alors de surprises en pirouettes, de friandises en galipettes, le vieux disque craque ses émotions au charme constamment renouvelé, et Monsieur Allen, l'air détaché et sans jamais se prendre au sérieux, se pose comme un marchand de rêve sur le soupir du monde.

**Côté pratique en cas d'île déserte** : évacuer son spleen et redevenir heureux. Pour ce faire, attendre l'aurore et inviter un coq psychanalyste. Puis passer le disque à fond et lui raconter sa vie tout en mangeant des olives vertes, un verre de rosée matinale à la main.





**Miles Davis**  
**On the corner**  
**1972**

Miles Davis dans une sélection qui ne devrait pas comporter de jazz, j'en vois déjà qui se gaussent discrètement, gonflant leurs joues comme un hamster ou encore mieux : comme un trompettiste ! Seulement voilà : *On the corner* est un album qui dépasse de loin les frontières du jazz (si tant qu'il en eût), et d'ailleurs Miles Davis est un artiste que l'on ne peut décemment pas résumer à une étiquette, lui qui n'a eu de cesse d'imaginer et de créer de nouveaux horizons musicaux tout au long de son existence.

Cette évidence est encore plus manifeste lorsque l'on plonge ses oreilles dans les albums prodigieux qu'il a publiés au cours de sa période dite électrique, et *On the corner* échappe peut-être encore plus qu'aucun autre à toute tentative de classification. Car même si la musique qu'il renferme lorgne fortement du côté du funk, elle n'en reste pas moins marginale à ce genre, tant elle en déforme les codes pour ne pas se laisser cloisonner.

Purement instrumental, sans exubérance, sans excès et sans s'inscrire immédiatement comme futur étalon pour platform boots sous boules à facettes, ce funk-là est un funk qui rampe et qui grouille. Il est la mangrove en col pelle à tarte, la danse enchevêtrée et sifflante d'un monticule de lombrics gras et velus coiffés d'une coupe afro. Il est une musique sale et suante dont l'atmosphère renvoie à des images résolument urbaines. On y endosse le poids d'un soleil d'acier sur les vieux immeubles en briques rouge crasse des ghettos noirs américains. On y perçoit le roulement sourd et physique du métro aérien entièrement habillé de graffitis codés aux courbes arrondies et colorées. On y observe les terrains vagues couverts d'herbes jaunies derrière de vieilles palissades en bois à moitié délabrées. Mais on y ressent aussi tout l'air du temps de l'époque. Le psychédéisme jazzifiant et orientalisant s'y invite.

Patchwork aux ambiances hallucinées d'un funk polymorphe, cramé aux chaleurs d'un jazz désincarné et métamorphosé sur le rituel chamanique des fumets psilocybes. Jérémiades de sitar, tablas sous psychotropes, basse cacochyme en grosses bulles poisseuses, percussions prédominantes et libres d'errer par delà les rythmes, impact des sons eux-mêmes sur le ressenti de la musique.

Substantiel et perfide, *On the corner* débite sans discontinuer un groove infectieux et touffu servi sous l'égide de la torpeur, joué par une poignée de virtuoses authentiques au seul service de la musique. Une musique d'excellence aux sonorités vintage, et qui par l'entremise du génie d'un homme réussit la prouesse d'incarner à la perfection toute la magie fantasmée des années soixante-dix, tout en restant au jour d'aujourd'hui d'une modernité effarante pour ne pas dire encore et toujours aux avant-postes de l'avant-garde.

**Côté pratique en cas d'île déserte** : s'offrir une virée en ville sans quitter sa feuille de palme. Pour ce faire, prévoir dans l'après-midi de couler un ruban de bitume entre deux bananiers. Puis une fois le crépuscule venu, passer le disque à fond et entamer une conversation à bâtons rompus avec deux noix de coco sous un réverbère, le cigare au bec et un cocktail à base d'alcool de manioc dans une main. Avec l'autre main, claquer des doigts tout en secouant la tête.

**Cidrolin**





**Certaines maisons de disques rééditent des trésors des années 60 et 70 sans but lucratif. Une initiative qui mérite d'être encouragée. Dans ce numéro, nous faisons un peu de place à ProgQuébec. Si vous connaissez d'autres maisons de disques à caractère non lucratif, faites-nous le savoir.**

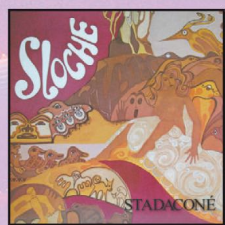
**Dédié à la conservation  
du riche patrimoine  
progressif québécois**



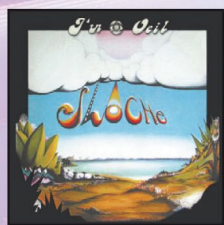
**ProgQuébec**

www.progquebec.com  
MusiqueProgresSonMusic Inc.

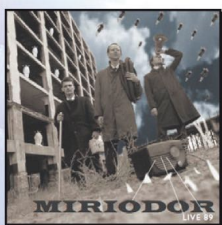
**Dedicated to  
preserving Quebec's rich  
progressive heritage**



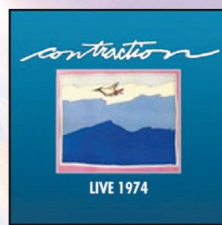
**SLOCHE**  
STADACONÉ (MPM36)



**SLOCHE**  
J'UN OÏL (MPM35)



**MIRIODOR**  
LIVE 1989 (MPM34)



**CONTRACTION**  
LIVE 1974 (MPM33)



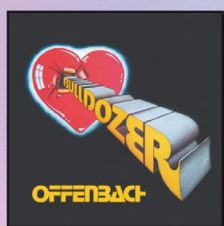
**YVAN OUELLET**  
LE CHANT DES CHOSES (MPM32)



**EXCUBUS**  
MÉMOIRES INCUBUSIENNES (MPM31)



**VILLE EMARD BLUES BAND**  
LIVE AU FESTIVAL DES MUSIQUES  
PROGRESSIVES DE MONTREAL 2007 (MPM30)



**OFFENBACH**  
BULLDOZER (MPM29)



**OFFENBACH**  
ST-CHRONO DE NÉANT (MPM28)



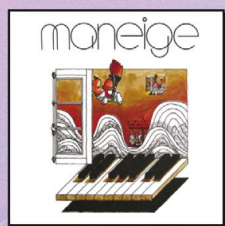
**JACQUES BLAIS**  
THÈMES (MPM27)



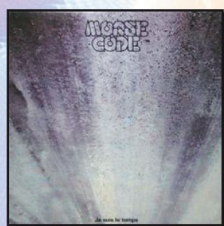
**JÉRÔME LANGLOIS**  
LIVE AU FMPM 2006 + THÈMES (MPM26)



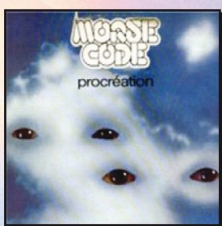
**MANEIGE**  
LES PORCHES (MPM25)



**MANEIGE**  
MANEIGE (MPM24)



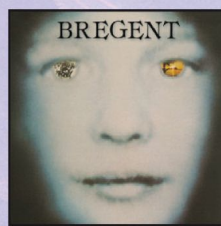
**MORSE CODE**  
JE SUIS LE TEMPS (MPM23)



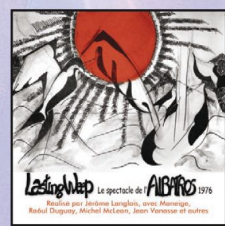
**MORSE CODE**  
PROCRÉATION (MPM22)



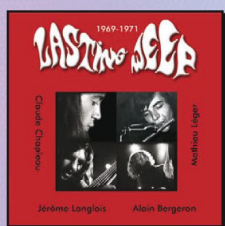
**MORSE CODE**  
LA MARCHÉ DES HOMMES (MPM21)



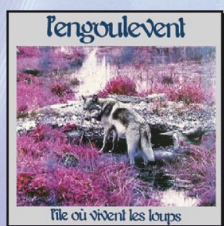
**BRESENT**  
BRESENT (MPM20)



**LASTING WEEP**  
LE SPECTACLE DE L'ALBATROS (MPM19)



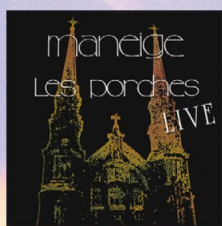
**LASTING WEEP**  
1969-1971 (MPM18)



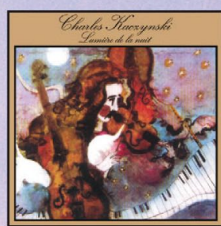
**L'ENGOULEMENT**  
L'ÎLE OÙ VIVENT LES LOUPS (MPM17)



**JACQUES TOM RIVEST**  
JACQUES TOM RIVEST (MPM16)



**MANEIGE**  
LES PORCHES LIVE (MPM15)



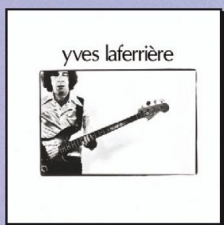
**CHARLES KACZYNSKI**  
LUMIÈRE DE LA NUIT (MPM14)



**CONVENTUM**  
BUREAU CENTRAL DES UTOPIES (MPM13)



**CONVENTUM**  
À L'AFFÛT D'UN COMLOT (MPM12)



**YVES LAFERRIÈRE**  
YVES LAFERRIÈRE (MPM11)



**MANEIGE**  
LIBRE SERVICE - SELF SERVICE (MPM10)



**MANEIGE**  
NI VENT... NI NOUVELLE (MPM09)



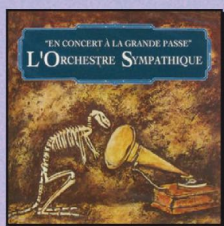
**JÉRÔME LANGLOIS**  
MOLIGNAK (MPM08)



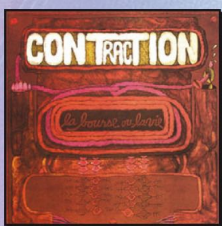
**MANEIGE**  
LIVE À L'ÉVÊCHÉ (MPM07)



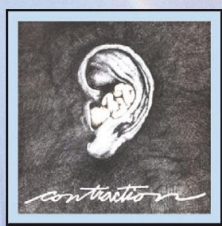
**POLLEN**  
POLLEN (MPM06)



**L'ORCHESTRE SYMPATHIQUE**  
EN CONCERT À LA GRANDE PASSE (MPM05)



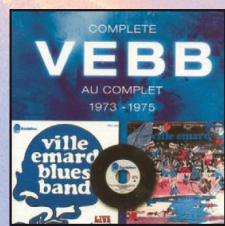
**CONTRACTION**  
LA BOURSE OU LA VIE (MPM04)



**CONTRACTION**  
CONTRACTION (MPM03)



**TOUBABOU**  
ATTENTE - LE BLÉ ET LE MIL (MPM02)



**VILLE EMARD BLUES BAND**  
AU COMPLET 1973 - 1975 (MPM01)



# ZOO

## entrevue



## La renaissance de Zoo, 40 ans plus tard

**Vous avez aimé Zoo en 1969, vous allez adorer Zoo Tribute Original. C'est en effet sous ce nom que le groupe mythique s'est reformé récemment autour de deux de ses membres fondateurs : Michel Hervé, basse et Joël Daydé, chant. Comme au bon vieux temps de la pop music, ce n'est pas une formation réduite qui nous est proposée mais presque un big band avec dix musiciens talentueux. Cet événement valait bien un coup de projecteur sur ce groupe qui mêle harmonieusement rock et jazz, un précurseur qui reste ancré dans nos souvenirs. Michel Hervé a pour cela répondu à mes questions sur ce nouveau ZOO qui a vu le jour fin 2009.**

**Guy :** Michel, pourquoi reformer 40 ans plus tard ce groupe qui à l'époque avait déjà un fort potentiel ? Et comment s'est passée la reformation ?

**Michel Hervé :** Par trop d'envies de rejouer les thèmes créés par Zoo et aussi la curiosité d'entendre ces morceaux de choix rejoués par une super équipe, tous passionnés et connaisseurs du premier groupe. Chacun dans Zoo Tribute Original est un élément de valeur, talentueux. Pour la reformation, cela s'est fait le plus simplement du monde, après un appel télé-phonique à chacun, ce fut l'accord immédiat. Reformation donc dans l'enthousiasme.

**Guy :** Quelle impression cela fait de reformer ce groupe, de tout recommencer ?

**Michel :** Un pur bonheur, une envie irrésistible de rejouer Zoo devant un public d'inconditionnels, de passionnés mais aussi un public jeune issu de divers horizons, très étonné mais ravi. Les premiers concerts à Guidel puis à Paris ont été de belles prestations avec un très bon accueil, tant par le public que par les médias. De plus le concert de Guidel a été enregistré en prévision de la sortie du premier CD, « Épisode 1 » de ce nouveau groupe.

**Guy :** Le groupe semble avoir plein de projets!

**Michel :** Comme je te le disais, tout d'abord la sortie d'un CD 13 titres enregistré live. Sa sortie coïncidera avec une tournée prévue à la rentrée sur laquelle tra-







vaillera notre nouveau manager. Des titres sont déjà en écoute sur MySpace. Et deux concerts sont programmés, le 29 mai à Champigny et le 20 juin au Moulin de Santeny.

**Guy** : En 40 ans, la musique a changé, alors quoi de neuf ?

**Michel** : En fait, Zoo reste intact dans sa sonorité et dans son envie de jouer. Nous avons de nouvelles orchestrations qui rajeunissent quelque peu, mais le répertoire n'a pas pris une ride.

Peut-être que la musique de Zoo est intemporelle. Nous reprenons d'anciennes compositions des albums du premier groupe mais aussi des morceaux de ZOU, le groupe formé ensuite par mon frère André, malheureusement disparu, et moi. Nous avons aussi composé ensemble des inédits que nous reprenons.

L'orientation musicale reste la même, blues, rythm' & blues, jazzy avec encore plus de possibilités offertes par l'apport du violon en plus des cuivres. Pour le chant, toujours en anglais sauf quelques titres repris à Zou en français.

**Guy** : En reformant Zoo, tu as sûrement des ambitions ?

**Michel** : Oui, outre le plaisir de rejouer cette musique qui nous a tant apporté, notre ambition après 40 ans de sommeil est de reconquérir la confiance des amoureux de notre musique pop mais aussi de trouver un nouveau public. Et c'est en live que le plaisir prend toute sa valeur, sur les scènes françaises mais aussi, pourquoi pas, à l'étranger.

Alors, pour ce que j'ai pu en entendre, Zoo Tribute Original a retrouvé toute sa puissance et la fraîcheur de sa jeunesse. Il me reste à attendre impatiemment de voir le groupe sur scène, là où il sait donner le meilleur de lui-même.

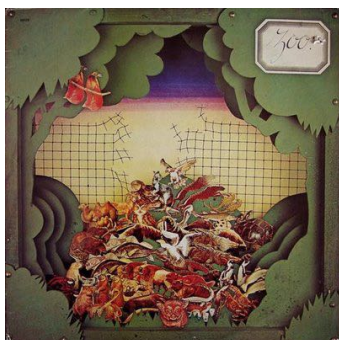
**Guy**





**Zoo  
Same  
(1970)**

On revient toujours à ses premiers amours... Et en matière de musique, il s'agit bien souvent de jazz ou de blues, voire même les deux ! Le big ensemble à la française prend la forme de cet orchestre mutant qu'est Zoo, monté par une farandole d'inconnus devenus des pointures. Un premier album aux forts relents d'outre-manche, qui réconcilie l'Hexagone avec la création : on appelait ça de la pop à l'époque, mais aujourd'hui, ce premier album est une pierre blanche qui marque le tournant d'une musique banale et formatée vers une émancipation, une libération, une alternative en somme. Les Daydé, Hervé, Fanen ou Bonnacarrere s'en donnent à cœur joie, le groove nous emporte, la fièvre nous gagne au rythme des percussions et des guitares. Si toutefois il vous arrivait de résister à la tentation obsessionnelle qu'impulse ce disque, consultez immédiatement, ou arrêtez plus simplement la radio dans le bus de bon matin ! **Greg le Méchant**



**Zoo  
I shall be free  
(1970)**

Ce deuxième LP du groupe prometteur Zoo semblait pourtant bien compromis. Après la parution du premier disque, des tensions sont apparues et les piliers Joël Daydé (chant) et Pierre Fanen (guitare) quittent le groupe. Zoo fait paraître une annonce dans le Melody Maker afin de trouver un nouveau chanteur et ce sera donc l'anglais Ian Bellamy qui sera retenu. Il apporte un son nouveau avec un chant qui est dans la lignée du meilleur Eric Burdon. Le disque démarre sur une intro de piano, puis un riff de cuivres qui annonce la voix chaude de Ian Bellamy. On peut parfois comparer Zoo à Chicago ou Blood Sweat & Tears bien que les Français aient été des précurseurs du genre. En effet, le premier LP était enregistré avant que les deux groupes américains n'apparaissent, mais le label discographique a été long à le commercialiser, faisant ainsi paraître Zoo pour un imitateur. Les morceaux bluesy succèdent aux compositions jazzy, rythm' & blues. Le violon y prend parfois une part importante, donnant une couleur nouvelle au groupe. Une autre surprise dans la réalisation de ce disque, la pochette est due à une collaboration entre Etienne Robial, qui signera plus tard les décors de Canal+, et de François Bréant, plus connu comme musicien (claviers) que comme réalisateur de covers. **Guy**



**Zoo  
Hard times, good  
times (1972)**

Enregistré en janvier 1972 au Château D'Hérouville, *Hard times, good times* est le troisième et dernier album de Zoo. La musique se fait un peu moins progressive, moins marquée par les sonorités psychédéliques du début pour se recentrer sur une soul music où les cuivres sont omniprésents tel le bien nommé *Down in Memphis* avec sa ligne de basse très Stax. Néanmoins *What am I to be*, qui ouvre le disque, est une bien belle réussite pop aux arrangements subtils avec des chœurs «gospelisants» ! De fait les différents titres constituent à chaque fois des propositions musicales différentes qui font varier les climats et évitent ainsi une certaine forme de monotonie. La face 1 se poursuit avec *Captain* aux sonorités plus rock et se termine de fort belle manière avec le très jazzy *Faces* composé par Boris Bergman et Emmanuel Booz. La face 2 est moins homogène et la qualité des compositions varie. L'instrumental *Fourstrings* composé par Michel Ripoche, aux réminiscences d'un folklore du terroir, semble bien décalé aujourd'hui. Retour à la pop avec *Second-class games* et le titre éponyme paru en 45t. Ce qui est manifeste dans ce troisième opus demeure la richesse des sonorités, la grande diversité instrumentale ainsi que l'utilisation parcimonieuse de la guitare, très présente cependant sur *Queen of the green eyes*. Signalons pour finir la belle pochette conçue en partie par Nicole Claveloux (les parties dessinées) qui poursuivra ses activités comme illustratrice de livres pour enfants - entre autres - et même d'œuvres licencieuses, plus récemment. Ne reste plus qu'à espérer une réédition de ces trois albums qui appartiennent, quoiqu'on en pense ou dise, au patrimoine musical du rock français. **Harvest**

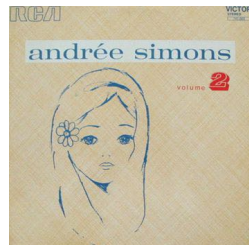




## 16 perles de chanson française de 1970



**Marc Ogeret**  
La mer



**Andrée Simons**  
Volume 2



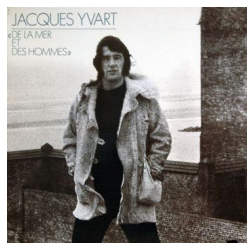
**Imbert et Moreau**  
Imbert et Moreau



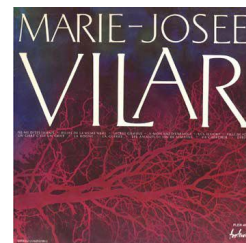
**Jacqueline Pons**  
Le Jardin d'amour



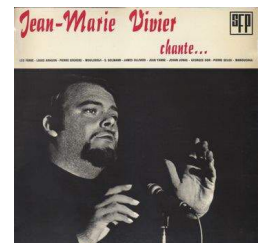
**Cora Vaucaire**  
Comme au théâtre



**Jacques Yvart**  
De la mer et des...



**Marie-Josée Vilar**  
Ne me dites jamais



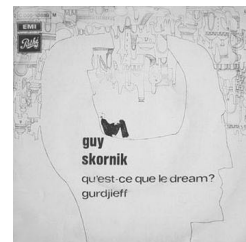
**Jean-Marie Vivier**  
Chante...



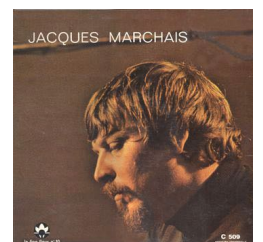
**Jacqueline Dorian**  
Jacqueline Dorian



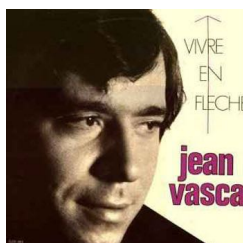
**Béa Tristan**  
Au prochain printemps



**Guy Skornik**  
Qu'est-ce que le dream?



**Jacques Marchais**  
Jacques Marchais



**Jean Vasca**  
Vivre en flèche



**Luce Klein**  
Luce Klein



**Gérard Ducos**  
Vagabond



**Serge Kerval**  
Face aux jeunes





## Ne te méfie pas de Bernard Boudeau

Me croiriez-vous si je vous dis  
Qu'il fut un temps dans le pays  
Où Bernard chantait des chansons  
Sur les rencontres de sa région ?  
Maintenant, maintenant,  
Bernard Boudeau écrit des romans...

**C'est une histoire pas banale et même émouvante que je vais vous raconter là. Il y a un an de cela, ma passion des disques m'a amené à acheter l'album d'un dénommé Bernard Boudeau. Sans aucune information sur lui ou sa musique, je l'ai acheté. Sur ce disque, nous retrouvons un jeune chanteur qui nous compte avec malice ses « Gens de rencontre ». C'est avec plaisir que, récemment, j'ai retrouvé la trace de Bernard, devenu aujourd'hui écrivain. De passage dans ma région, j'ai pris contact avec lui et obtenu une interview de cet homme ô combien sympathique et amoureux des mots.**

**Yenyen :** Alors par hasard, je suis tombé sur ton disque, *Gens de rencontre*, en brocante. Attiré par la pochette, je l'ai acquis et écouté. Entre mélodies joyeuses et chansons engagées, tu nous contes ici de merveilleuses histoires de rencontres.

**Bernard Boudeau :** C'était l'idée, faire des chansons pour raconter des gens rencontrés de ci de là...

**Yenyen :** Comment l'idée d'enregistrer ce disque t'est venue ?

**Bernard :** La décision d'enregistrer était un peu la suite logique de mes activités artistiques. Je me produisais assez régulièrement en première partie de spectacles régionaux. Le tube du disque était la chanson *Dire Queue* dont je faisais chanter le refrain. Les gens me demandaient si j'avais enregistré un disque, le disque était un bon moyen de laisser une trace de mon passage. J'ai commencé par un 45 tours que j'ai assez bien vendu (500 exemplaires), je suis donc parti pour un 33 tours (plus cher à produire, plus difficile à vendre et moins bon techniquement).

**Yenyen :** Enregistré en 1975 si je ne m'abuse, tu y interprètes seul tes morceaux au banjo et à l'harmonica. Tu nous en dis plus sur l'enregistrement et les conditions de travail ?

**Bernard :** Enregistrer un disque à compte d'auteur coûtait cher. Mes moyens étaient limités. Je répétais dans la salle à manger, de façon à limiter au maximum le temps de location du studio. Et puis il y avait une question de choix « artistique », le désir d'un certain nombre de chanteurs de l'époque de limiter au maximum les artifices et de rester au plus près de la chanson brute. Le texte primait sur tout le reste... Mes modèles de l'époque se nommaient Woody Guthrie et Pete Seeger.

**Yenyen :** La pochette, entre psychédélisme et bande dessinée, nous attire tout de suite. Est-ce toi qui l'a réalisée ou conçue ?

**Bernard :** La pochette du disque a été pensée, imaginée et réalisée par un copain qui avait un sacré bon coup de crayon. Jean-Claude Lasagne. Toute



la pochette est son idée, il l'a réalisée en faisant un dessin pour quelques chansons de l'album. Le paysan au béret est là pour *Qu'ils aillent se faire foutre*. Je ne sais pas du tout ce qu'il est devenu. J'espère qu'il a continué à faire des dessins.

**Yenyen** : On remarque que le titre de l'album est *Gens de rencontre, Vol.1 : La Creuse*. Avais-tu prévu à la base d'en publier d'autres ?

**Bernard** : Oui, il y en avait d'autres, j'avais même enregistré le deuxième qui, pour des raisons budgétaires, n'a jamais vu le jour. Je ne sais plus si la bande magnétique est arrivée à la maison de disque...

**Yenyen** : Quand j'ai fait des recherches sur Internet, je n'ai trouvé aucune information sur le disque, à combien d'exemplaires a-t-il été pressé ? Comment l'as-tu distribué ?

**Bernard** : C'est un miracle que tu l'aies trouvé dans une brocante et que tu l'aies acheté. Il a dû être tiré à 350 exemplaires et moins de trois cents ont dû être vendus. De plus, comme j'habitais le Massif Central (en Creuse), je ne sais pas par quel chemin il est arrivé jusqu'à toi.

**Yenyen** : Le fait que, 35 ans après sa parution, des gens découvrent ta musique, ça t'amuse ou te laisse plutôt indifférent ?

**Bernard** : Ni amusant ni indifférent, c'est très, très émouvant. Je ne sais pas si tu peux imaginer l'émotion de voir remonter à la surface une page de mon passé avec les histoires, les sensations, les sentiments qui l'accompagnent. C'est fantastique... Comme si le disque, les textes, la musique avaient une vie propre et qu'ils me faisaient coucou à travers Anne et toi. C'est magique.

**Yenyen** : La première fois que je me suis renseigné sur toi, je n'ai trouvé aucune info. Bernard Boudeau était inexistant il y a encore peu de temps. Qu'es-tu devenu pendant toutes ces années ?

**Bernard** : Je n'existais plus de façon médiatique pour la musique ou la chanson, j'existais autrement : en tant qu'auditeur pour la musique. Je crois que je ne peux pas vivre sans, j'en ai besoin, tout le temps. Pour la création, je suis venu à la photo. J'adore

photographier des villes, les paysages urbains me fascinent. J'aime découvrir de nouvelles villes, traîner en faisant des photos. Sinon, sur un plan professionnel, je suis devenu infirmier, puis j'ai fait un master en psycho (ça m'a beaucoup plu). Je me suis retrouvé, mi par hasard, mi par choix, à animer des formations dans des entreprises. Un boulot sympa avec plein de liens avec le café-théâtre. Tous les jours, on a un public et on déroule une sorte de spectacle... De plus, j'ai toujours écrit, des trucs sérieux, des articles scientifiques, quelques fois aussi des textes rigolos... et maintenant des romans policiers.

**Yenyen** : Tu reviens ainsi aujourd'hui avec un premier roman, *Méfie-toi d'Assia*, publié chez In Octavo. L'envie d'écrire est donc quelque chose qui ne t'a jamais quitté ?



**Bernard** : Je crois que je n'ai jamais arrêté de raconter des histoires, des chansons, des contenus de formations, des exercices pédagogiques avant de me mettre au roman policier. J'ai découvert avec ce type d'écriture le bonheur de plonger totalement dans une histoire, de m'y immerger, de rentrer complètement dans un univers, et d'aller partager la vie des personnages qui l'habitent. C'est un grand bonheur. L'idée du livre, du roman, était là depuis longtemps, on avait même songé avec une amie (Nelly) écrire un roman à deux.

**Yenyen** : J'ai eu d'excellents échos sur ton livre, si tu devais donner l'envie à nos lecteurs de s'y pencher en quelques mots, lesquels seraient-ils ?

**Bernard** : *Méfie-toi d'Assia* est un roman policier, l'histoire d'une femme qui doit affronter des méchants issus d'un passé qu'elle pensait oublié, enfoui... Il illustre la capacité à rebondir, à ne pas se laisser aller... À tomber dix fois mais se relever onze. Si le livre était une musique, il serait un rock du sud des USA, par exemple *Jailhouse Rock* version ZZ Top. Une sonorité sauvage, âpre, un rythme fort, puissant, qui prend l'auditeur par surprise et qui l'entraîne dans un tourbillon violent et sensuel. Un lien étrange avec *Jailhouse Rock* (Le rock du pénitencier), *Méfie-toi d'Assia* vient d'arriver en finale du prix intramuros de Cognac. Ce prix a été créé en 2005 dans le cadre du Salon «POLAR & CO» de



# Méfie-toi d'Assia !

**Bernard Boudeau**

in octavo  
Editions



Cognac. Le jury est composé de détenus d'établissements pénitenciers du Poitou-Charentes (Bédénac, Niort, Rochefort, Saintes, Angoulême et St Martin de Ré).

**Yenyen** : Pouvons-nous espérer d'autres romans par la suite?

**Bernard** : *Méfie toi d'Assia* est mon premier roman publié, In Octavo devrait sortir le deuxième roman à la rentrée (Octobre / Novembre). Il s'agira d'un autre roman policier. En réalité, *Méfie toi d'Assia* est le premier polar édité et le quatrième écrit.

**Yenyen** : Avant de nous quitter, tu nous parles de tes influences, celles qui t'ont poussé à chanter et celles qui te poussent à écrire?

**Bernard** : Les toutes premières références musicales, Pete Seeger, Woody Guthrie, la route de Jack Kerouac, la route 66, le rêve des grands espaces, le rêve américain, celui qui n'existe pas... Et comme les gens de cette époque, Graeme Allwright, Hugues Aufray, Bob Dylan, les feux de camp... Ce qui domine dans tout ça, c'est le partage, faire ensemble, chanter ensemble. Le bonheur dans la chanson, c'est de faire passer un bon moment à des gens, le bonheur dans l'écriture de roman, c'est la même chose. Ce qui est peut-être plus fort dans les romans, c'est la possibilité de construire un univers, un monde avec des personnages qu'on retrouve, qui évoluent et que l'on aime. Les influences dans l'écriture, probablement les romanciers américains là encore. Et puis le polar va tellement bien au jazz qu'on le croirait marié avec. Un bon polar a l'odeur de la vase des marais de Louisiane, comme un bon morceau de jazz.

Entrevue réalisée par **Yenyen**

**Bernard Boudeau – Méfie Toi d'Assia**

Aux éditions In Octavo

<http://www.inoctavo-editions.com/>

**Facebook :**

<http://www.facebook.com/group.php?gid=159277240381&ref=ts>

**Album en écoute sur yenyen-records**

<http://yenyen-records.blogspot.com/>





# Michel Santangeli

## Entrevue

### Un batteur très prisé

Je dois avoir une affection particulière pour les batteurs, la précédente victime de mes entretiens était Gérard Jelsch, premier batteur de Ange. Aujourd'hui, c'est Michel Santangeli que j'ai le plaisir de passer sur le grill, lui faisant subir le feu de mes questions. Il semble ne pas avoir trop souffert, c'est avec plaisir et plein d'humour que Michel m'a répondu. Personnage attachant que Michel Santangeli. Il fait partie des rencontres que l'on aimerait compter dans ses amis. Malgré un palmarès étonnant sinon impressionnant, il prend cela avec beaucoup de détachement, semble trouver naturellement simple d'avoir traversé depuis bientôt 50 ans le monde de la rock music. Il faut dire que c'est presque encore un gamin lorsqu'il devient musicien professionnel. Après un passage comme bassiste en première partie des Shadows derrière Frankie Jordan, puis les Pingouins avec Dominique Blanc Francard, c'est à 16 ans qu'il remplace le batteur des Chaussettes Noires. Il passe à la concurrence chez les Chats Sauvages avec Mike Shannon, tout cela depuis 1961. Sa jeune carrière aurait pu prendre fin avec la disparition du rock'n'roll, mais non, Michel Santangeli sait évoluer, se bonifie pour devenir un batteur très réputé et recherché au point que son parcours est auréolé de brillantes collaborations. Jugez-en !

**Guy** : Michel, comment devient-on un batteur que l'on s'arrache ?

**Michel Santangeli** : Un peu par hasard, comme guitariste, je passe dans l'émission TV d'Albert Reisner, *Âge tendre et tête de bois*. Je gagne le concours et Frankie Jordan m'embauche, mais comme bassiste. Après, je me retrouve à prendre la batterie chez les Pingouins puis les Chaussettes Noires, les Chats... et je suis resté à taper derrière mes fûts. C'est vers 1970 que tout s'accélère lorsque Dan ar Braz fait appel à moi pour former le groupe d'Alan Stivell et l'accompagner à l'Olympia, concerts qui seront gravés en vinyle et feront un carton à l'international avec 1,5 millions d'albums vendus. Je passe quatre ans avec Alan Stivell jusqu'au clash. En effet, nous voulons nous exprimer en parallèle à travers notre musique et nous formons, les musiciens de Stivell, le groupe YS et enregistrons le LP *Madame la Frontière*. Il ne le supporte pas et nous vire.

**Guy** : C'est là que tu passes d'accompagnateur à une musique plus personnelle, un esprit groupe avec YS.

**Michel** : Avec Ys, oui. Sauf que le groupe ne dure pas longtemps malgré un excellent accueil du disque. Il est miné par la volonté de René Werneer de vouloir en devenir le leader et nous nous séparons. Sans lui, nous formons Keris afin d'honorer le contrat qui nous lie à Philips, mais « l'âme des poètes » n'y est plus malgré une musique intéressante. C'est alors que je rencontre Jacques Higelin qui me propose de jouer avec lui. Et une longue collaboration qui durera 13 ans va faire que je l'accompagne tant sur scène qu'en studio. Pas toujours facile le mec Higelin, malgré notre amitié profonde, nous avons parfois des prises de tête sévères. En même temps, je joue aussi avec Pierre Vassiliu, je participe au LP *Le cadeau* ainsi qu'à un live (1982) que je ne connais pas, je ne l'ai jamais eu dans ma discothèque. Quels souvenirs fantastiques que les concerts avec Pierre et les grandes beuveries qui suivent, un personnage d'exception que ce grand bonhomme au moins par le talent et la gentillesse. Autre grand moment que ma participation au Grand Magic Circus de Jérôme Savary pour le *Super Dupont* de Gotlib avec Alice Sapritch, une super aventure et un délire permanent assuré.



**Guy** : Nous arrivons à un grand moment dans la rock music française, ton album *Santageli* paru en 1983 avec une superbe pochette due à Solé.

**Michel** : Tu parles ! J'ai eu l'outrecuidance de faire écouter mes maquettes à

des producteurs et ils ont pris le risque de me signer chez EMI. C'était un peu par hasard. Avec l'équipe de Higelin, dont Eric Serra à la basse qui a rameuté Amaury Blanchard à la batterie, comme je ne pouvais pas chanter et enregistrer en même temps les perçus...

Et puis, plein d'interventions telles le Golden Gate Quartet pour les chœurs sur un titre (*T'as mis d'l'ail...*) un négro spirituel sur lequel le Golden, par amitié et avec énormément de gentillesse et d'humour, amène une couleur. Jacques Higelin participe au seul titre sérieux (et triste) du disque. Pierre Vassiliu et sa sœur Anne apportent leur concours pour les chœurs.

Ce disque, malgré un bon accueil par les professionnels du métier ne bénéficiera d'aucune promotion de la part du label et ne se vendra pas. Pourtant la promo démarrait bien avec plusieurs passages dans des émissions radio, dont Jean-Louis Foulquier qui m'invitait parfois pour jouer en direct ainsi que Pierre Vassiliu qui me faisait participer aux émissions où il était invité. Ce disque restera un bon souvenir avec une autre rencontre, celle de Solé sur lequel m'a branché Gotlib. Solé a compris ma personnalité et réalisé une pochette qui me ressemble.

**Guy** : Une autre grande collaboration te laisse un excellent souvenir, celle avec David Bowie.

**Michel** : Tu as raison, un moment d'exception dans une vie de musicien. J'ai participé à l'enregistrement de *The idiot* d'Iggy Pop produit par David Bowie. Avec David, une complicité s'est immédiatement instaurée. Nous avons réalisé ensemble les bases musicales, exécutées uniquement tous les deux (piano-batterie). Iggy

était assis par terre pour écrire ses textes. David Bowie avait une façon étonnante de travailler. Par exemple pour *China Girl*, il m'a fait écouter 20 secondes d'une maquette pourrie sur un vieux magnéto cassette puis m'a dit : « on y va ».

Face à face, lui derrière son piano électrique saturé, il me demandait simplement de le regarder et de jouer ensemble. Après la première prise, les deux stars ont posé leurs voix sur la musique que nous venions d'enregistrer et Bowie m'a dit que ce que nous venions de faire était parfait. J'étais abasourdi mais il savait précisément ce qu'il voulait. Durant les séances les rapports ont été très chaleureux, très simples et pourtant en 1976, il était au sommet de sa gloire !

**Guy** : As-tu d'autres grands moments qui t'aient laissé des souvenirs inoubliables ?

**Michel** : Plein, en studio ou en tournées. Comme la naissance d'une grande amitié qui me lie à Dan ar Braz, nous avons plaisir à nous retrouver autour d'un lapin chasseur, ma spécialité et moult bouteilles de vin. C'est un personnage adorable, humble et bourré de talents qui est aussi un pur rocker comme en témoigne certains de ses disques sur lesquels j'ai joué.

Gabriel Yacoub est resté gravé dans mon cœur, même si nous nous sommes perdus de vue. D'ailleurs, c'est un peu la raison pour laquelle mon fils porte le même prénom. Sur scène, des moments de grandes émotions, avec Higelin à Bercy devant 17000 spectateurs, ça donne des frissons.

Une tournée au Danemark avec Dan ar Braz durant laquelle il me faisait chanter en anglais du rock'n'roll, moi qui n'en comprends pas le moindre mot, je chantais en yaourt devant un public anglophone et mes pitreries faisaient que ça passait très bien.







**Guy** : Tu as touché aussi bien au folk qu'au rock, tu sembles un musicien très éclectique.

**Michel** : Le folk n'a jamais été ma tasse de thé, c'est par un concours de circonstances que j'ai joué avec Stivell durant quelques années. J'ai le rock ancré dans l'âme. Mais mes goûts musicaux vont de Stevie Wonder à Toto ou Diana Krall et, chez nous, Aznavour ou Maurane, la plus talentueuse à mon goût. J'écoute aussi Brahms, Chopin, Litz, Mendelssohn... Tu vois, je suis là éclectique.

**Guy** : La Bretagne semble une pépinière d'artistes et de musiciens. Pourquoi à ton avis ?

**Michel** : Je pense que toutes les régions possèdent des gens talentueux, il n'y a qu'à voir les requins parisiens, ils sont pour la plupart « montés à la capitale » depuis leur province. En ce qui me concerne, je suis né à Paris et me suis rapproché de l'Amérique, mais comme j'ai peur de l'eau et que je ne sais pas nager, je me suis arrêté dans la banlieue brestoise.

**Guy** : Pour terminer, quelle est ton actualité ?

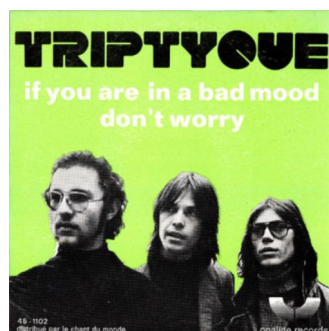
**Michel** : Tennis de table pour la forme physique et je compose, réalise des musiques sur ordinateur, ce qui m'occupe pas mal. Sinon, je dis le plus de bêtises possibles pour me faire rigoler (je suis mon meilleur public) et j'essaie de communiquer ma joie de vivre à mon entourage ainsi que mon amour et ma tendresse. Tout un programme.

Je vous le disais, Michel Santangeli est un personnage attachant et qui présente énormément d'intérêt à découvrir. Outre son talent de musicien, c'est un humoriste qui sait faire partager sa passion de la vie avec tant de simplicité. J'espère encore trouver d'autres artistes aussi intéressants à interviewer. **Guy**



# 45 TOURS ROCK FRANÇAIS

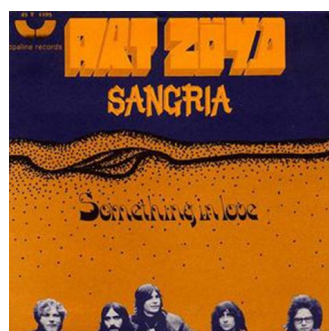
## Trois 45 tours français



**Triptyque**  
**If you are in a bad mood / Don't worry**  
**(Opaline records 45 1102 - 1970)**

**Alain Renaud (guitare, voix) ; Didier Batard (basse, voix) ; Clément Bailly (batterie)**

Après qu'Alain Renaud ait participé aux débuts du groupe Triangle, il quitte le groupe et forme Triptyque dont la seule trace discographique est ce 45t publié en 1970. Les deux compositions sont dues à Alain Renaud. *If you are in a bad moon* commence à la guitare acoustique sur une gamme bluesy. Après quelques mesures, la basse, la batterie et la guitare électrique s'engagent dans un heavy rock qui évoque le Cream de *Disraeli Gears*. *Don't worry* est une ballade acoustique, les contreponts électriques enrobent la mélodie de touches psychédéliques et le solo d'Alain Renaud fait décoller le morceau en vue d'un final trop hâtif où résonnent encore des voix éthérées. Dommage que les contraintes du 45t écourtent les titres. On se prend à penser que ces musiciens-là avaient des choses supplémentaires à nous proposer. La brièveté de ce disque ne leur rend pas justice. Clément Bailly rejoindra Magma pour une courte période en 1977 et accompagnera un grand nombre de chanteurs de variété tout en continuant à jouer avec des musiciens de jazz ou issus de la scène musicale gravitant autour de Magma. Didier Batard aura une carrière assez longue de musicien de studio et de scène. Enregistrant avec Gérard Manset, Nougaro et de nombreux autres (la liste là aussi serait longue). Les amateurs de musiques de traverses le connaissent aussi pour ses participations à quelques enregistrements de Heldon et pour l'album solo de Patrick Gauthier, *Bébé Godzilla* (sur lequel jouent aussi Clément Bailly et Alain Renaud). Alain Renaud publiera par la suite plusieurs albums dans le courant des années 70 dont deux sur le label (Disjuncta) créé par Richard Pinhas, où il démontrera tous ses talents multiformes de guitariste (*Renaud* et *Out of time*), et un autre sur Carrère en 1978 (*Back and in again*) au ton différent, avec des sonorités nouvelles et surprenantes aux couleurs jazz rock, sous le nom de Alain Renaud and Clones. Sans oublier l'album paru en 1974 avec Alain Bellaïche, *Metropolitain*, sur le label Asylum.



**Art Zöyd**  
**Sangria / Something in love**  
**(Opaline records 45 1105 - 1970)**

**Rocco Fernandez (guitare); Patrick Zoltek (guitare); Serge Armelin (sax) ; Jean-Paul Dulion (basse) ; Claude Asencio (batterie)**

*Sangria* débute par un riff hautement énergique qui pourrait laisser penser qu'Art Zöyd donne dans le hard rock qui, à l'époque, prend son envol dans le monde de la pop. Pourtant si le rythme se déroule sur un rythme effréné, il n'en reste pas moins que l'ambition du groupe est de formuler une autre proposition musicale qui les rapproche plus des groupes progressifs et de l'underground comme Edgar Broughton. Il y a des incises de sax et, en préfiguration du Kobaïen cher à Christian Vander, Art Zöyd s'exprime dans un langage inconnu des hommes. 2'30 de jubilatoire exubérance. *Something in love* fait la part belle à la guitare et aux voix (chant en anglais cette fois). Guitare qui d'ailleurs se lance dans un assez long solo au son saturé et qui envahit l'espace sonore tout au long du morceau. Bel exemple de heavy rock aux échos acides. Après ce seul 45t d'Art Zöyd et des changements de personnel, le groupe, dont aucun des membres d'origine ne subsiste, prend le nom d'Art Zoyd 3 (le 3 signalant la troisième mouture du groupe) et enregistre un premier album à Toulouse en 1976, publié sur le label Tartempion. Entre temps le projet, la musique, ont été totalement réorientés pour



produire ce qui n'entre dans aucun genre répertorié. De disque en disque, le groupe (dont la caractéristique est que sa constitution change souvent) élabore une œuvre aux mille facettes toujours surprenante et originale. Art Zoyd (le 3 a disparu depuis longtemps) existe toujours et est impliqué dans de multiples projets artistiques comme le cinéma, réalisant des bandes sons (partitions créées pour la circonstance) pour des films muets et jouées sur scène pendant la projection.



**Schizo**  
**Schizo (and the little girl**  
**Paraphrenia praecox**  
**(SFP 44.005 - 1972)**

**Richard Pinhas (guitare, chant) ; Pierre Roussel (basse) ;**  
**Coco Roussel (batterie) ; Patrick Gauthier (claviers) ;**  
**Georges Grünblatt (synthétiseur) ; Olivier Pamela (chant)**

Après avoir fait partie de Blues Convention à la fin des années 60, avant que le groupe n'enregistre un single et suite à un projet avorté avec Klaus Blasquiz, parti rejoindre Magma, Richard Pinhas fonde un groupe au nom évocateur de Schizo. Ce nom n'est pas choisi tout à fait au hasard. En effet, entre temps, Richard Pinhas a rencontré Gilles Deleuze à la faculté de Nanterre où celui-ci enseigne. Et c'est à Vincennes que Pinhas va être, pendant quelques temps, l'assistant du philosophe dans un contexte quasi libertaire compte tenu du fonctionnement de cette nouvelle faculté créée sur les cendres de Mai 68. Schizo, le nom du groupe, est sans conteste une référence à un des concepts centraux (la schizo-analyse) de l'ouvrage, paru en 1972 de Deleuze/Guattari, *L'anti-Oedipe*. Les titres du 45t renvoyant aux préoccupations du philosophe et du psychanalyste. *Schizo (and the little girl)* entre dans le cadre d'un rock heavy avec guitare wah wah en surchauffe et basse placée bien en avant. La musique semble revenir sur elle-même, créant ainsi un effet d'insistance, grâce à un riff efficace (enfoui dans le mixage cependant) et une rythmique forgée aux feux de l'enfer. Un rock offensif assez éloigné des doucereuses mélodies pop de la scène française de l'époque. *Paraphrenia praecox* (ancienne appellation aujourd'hui inusitée de la schizophrénie) ne présente pas une grande différence d'avec le précédent si ce n'est le synthétiseur qui fait une réelle incursion (et qui anticipe de beaucoup l'usage qu'en fera Heldon juste après) et le son de la guitare qui est modulé plusieurs fois différemment par le jeu de pédales dont use le guitariste. Là encore furieuse énergie mise au service d'une musique pas tout à fait consensuelle.

Il y a dans ce 45t un réel ancrage dans la musique rock, anglo-saxonne, aux accents heavy. La voix du chanteur en particulier. Mais on peut pressentir déjà une volonté de s'affranchir de ce lourd héritage. C'est en même temps un des rares témoignages qui permet d'entendre Richard Pinhas dans un exercice qui le fait demeurer très proche du rock anglais underground. Il va très vite lever l'ancre et se tourner vers d'autres musiques. Signalons que ce 45t a connu aussi une édition espagnole et que les éditions originales sont devenues très rares. Heureusement, le label barcelonais Wah-Wah Records vient de rééditer le premier album d'Heldon (en vinyle) avec en sus le 45t (en vinyle) accompagné du single suivant paru sur le label Disjuncta quand le groupe n'existait déjà plus. Ces titres sont aussi disponibles sur CD japonais (*Single collection 1972-1980*) qui regroupe tous les 45t de Schizo, Heldon, Pinhas. Hormis Olivier Pamela, les musiciens du groupe seront tous associés aux enregistrements à venir de Heldon et de Richard Pinhas dans la décennie qui suivra la parution de ce 45t. Signalons quand même l'excellent album publié par Georges Grünblatt en 1980 sur Polydor, *K-Priss*, enregistré en 1977 en compagnie de Pinhas, Didier Batard, Patrick Gauthier, entre autres. Bien évidemment ces trois 45t sont devenus des objets de collection que les amateurs cherchent à se procurer, parfois à des prix fort déraisonnables. Si le Heldon est disponible dans des rééditions récentes, les deux sortis sur le label Opaline sont rendus quasi inaccessibles du fait de leur petit tirage et de l'absence de réédition. Reste à trouver un éditeur qui aura la bonté et le bon goût de compiler, comme on le fait en Angleterre ou aux États-Unis, tous ces 45t pour rendre justice à ces musiciens et ces musiques qui ont fait les beaux jours d'un certain rock français.



## 1960-1969 côté glauque : James Ellroy

C'était en décembre, quelques jours avant Noël. Il était 9 heures du matin et il neigeait abondamment. Dans les rues : les passants qui essayent de ne pas se vautrer dans la neige. C'était un samedi matin. La nuit venait d'être longue et éprouvante émotionnellement. Je devais prendre le train pour rentrer chez moi. Je cheminais vers la gare avec de drôles d'idées en tête : un mélange subtil de tristesse et de désirs. Je ne sais pas si je devais pleurer ou rire là devant tout le monde. Vidé. Mais dans mon sac, sans le savoir, j'avais quelque chose qui allait me réconforter et me réchauffer par cette froide matinée. C'était un livre de James Ellroy. C'est ce vieux James qui allait m'accompagner pendant plus de deux heures de voyage en train. Ellroy était mon ami ce jour-là. Je n'allais pas tout lui déballer, je voulais juste lire ce qu'il avait envie de me dire. Des fois, c'est comme cela que les étincelles magiques ont lieu.

### 60's or not 60's ?

James Ellroy : le chien fou de la littérature américaine actuelle. Le « maître » du Los Angeles glauque des années 40, des femmes fatales, des détectives corrompus et alcooliques, des meurtres sordides et des faits divers les plus horribles de l'histoire. J'imagine vos têtes. Qu'est-ce que cela vient faire dans ce magazine ? Quel est le foutu rapport entre Ellroy et... nous ? Eh bien sachez qu'Ellroy, hors des romans noirs terriblement beaux et morbides, c'est également un homme. Un homme hanté et rongé par le meurtre de sa mère le 22 avril 1958 et une vie des plus désordonnées (abus d'alcool, de came, de nuits dans les parcs, de vol et d'autres vicelardises). Oui mais bon, encore une fois quel rapport ?

Nous avons tous nos idées reçues sur les 60's. D'abord, il y a ceux qui les ont vécues et les autres. Ellroy est dans la première catégorie. Comme certains d'entre vous évidemment. Mais voilà, Ellroy a un regard plutôt cynique sur ces 60's adulées et regrettées. Il suffit de lire ses nouvelles autobiographiques de *Destination Morgue* (2004, Rivages) pour s'en rendre compte. Ellroy rase tout. Il n'écoutait pas de rock, il ne traînait avec les hippies que pour avoir de la drogue, il n'allait pas au Roxy, il n'avait pas les cheveux longs, il était à la rue et totalement sur Saturne. Les 60's, il préfère les oublier. Ellroy, c'est les

coulisses du théâtre du Summer Of Love. On apprend beaucoup de choses, beaucoup trop. On s'en doutait bien sûr, mais on ne voulait pas savoir. Alors qu'en août 1969, on s'éclate à Woodstock, il y a toujours autant de pourriture. Il y a le Vietnam, évidemment. Il y a les meurtres, les magouilles, les paumés. Les Aqualung. Les 60's d'Ellroy, c'est Altamont fois 20. La violence, il n'y renonce pas malheureusement. Il sait qu'il doit user de ses poings s'il veut survivre dans le L.A. de l'ombre.

### Flinguer pour mieux donner la vie

Déconnecté de tout Ellroy? Pas plus qu'aujourd'hui. Malheureusement extrêmement réaliste. Dans la vie, en général, on ne veut retenir que les bonnes choses d'une époque, d'une période. Ellroy c'est tout le contraire. C'est une psychanalyse sauvage. Une psychanalyse de lui-même et de toute une époque. C'était vraiment mieux avant? Est-ce qu'on a retenu les bonnes choses? Est-ce que cet article sert à quelque chose? Non, il ne vous a d'ailleurs rien appris de plus. Est-ce que toute cette crasse a nourri les 60's artistiquement? Possible. En tout cas, il suffit de voir ce qu'une ville aussi austère et dans la dèche que Detroit a produit : MC5, Stooges, SRC... Le Velvet Underground ne serait pas également la face sombre de ces années, loin du soleil de San Francisco? C'était vraiment si bien?

À ceux qui veulent approfondir la chose, je vous conseille *Destination Morgue* de Ellroy pour les confessions et sa magnifique trilogie *Underworld USA* pour la fiction autour des 60's. Une plongée hallucinante dans les recoins obscurs de l'Amérique d'alors avec des personnages aussi picaresques que Hoover, Kennedy et j'en passe. Pas trop de rock'n'roll malheureusement, mais bien une vision sans concession de ce que furent ces quelques dizaines d'années. Ce serait faux de dire qu'Ellroy n'a rien d'une rock star. Il a en tout cas brûlé la chandelle par les deux bouts. Le rock n'était pas dans ses oreilles, mais dans sa vie finalement. Et, James, encore merci pour ce voyage en train. J'espère que tu ne vas jamais lire cet article. D'ailleurs, tu dois t'en moquer incroyablement de ce que l'on peut dire sur toi. Tu vas rire, voire me traiter de petit con. Mais c'est comme cela qu'on t'aime. Et quant à une autre personne, cet article t'est dédié.

**Richard Joray**





## 69, page érotique

Indiscutablement, le monde du rock a toujours été associé à celui du sexe. Ultime provocation, l'érotisme est présent dans les riffs, les mots et le corps de nos rockers, depuis Elvis Presley et ce jusqu'à Rammstein. Nous nous attarderons cependant sur les deux décennies qui nous sont chères, les années 60 et 70,

Dans les années 60, à l'aube de la révolution sexuelle, les jupes se font plus courtes et les mots se font plus crus. Avec l'arrivée des Beatles, qui éveilleront dans le cœur des midinettes des pulsions hautement érotiques, le coup d'éclat arrive en 1965 avec un single qui fera date dans l'histoire du rock. *Satisfaction* des Rolling Stones. Dans ce titre, les cailloux parlent ouvertement de sexe de manière assez crue, scandale et sensation, le titre devient un hit et une barrière s'effondre, définitivement.

À la fin des années 60, le sexe n'est absolument plus un tabou dans la société, dans les mœurs et chez les jeunes. Le monde du rock jouira donc de cette liberté dans ses chansons et dans son univers de moins en moins chaste. Les concerts, les festivals, où toutes les légendes se côtoient, sont parfois le rendez-vous d'orgies gigantesques. Dans les coulisses, dans le public, jusque sur scène. L'arrivée de la pilule et les drogues omniprésentes facilitent cette sexualité débordante.

Ainsi, le sexe devient un élément omniprésent dans cet univers qui, pour sûr, sera composé pour l'éternité de sexe, de drogue et de rock'n'roll. Les excès de tous ces plaisirs laisseront donc des marques dans l'histoire de cette musique. Jim Morrison, charismatique leader des Doors, exhibera ses parties génitales, ce qui lui vaudra un séjour au frais. Geste qui des années plus tard deviendra la marque de fabrique d'Iggy Pop, pionnier du punk, monstre de sexualité déjantée et provocante.

Dans le même registre, Lux Interior des Cramps marquera les esprits par son attitude aussi déjantée et dénudée sur scène. Le mouvement punk ira toujours plus loin dans la provocation et l'exhibition avec les Sex Pistols, dont le nom parle de lui-même, et les Plasmatics et leur chanteuse Wendy Williams, femme fatale du rock qui n'avait vraiment pas froid aux yeux.

À l'aube des années 70, le sexe, qui fait maintenant partie à part entière de cet univers, s'ouvre sur d'autres aspects. Nous voyons donc désormais des hommes ouvertement faire l'amour avec d'autres hommes et des femmes avec d'autres femmes. Janis Joplin, Lou Reed ou encore Mick Jagger afficheront librement leur bisexualité. Mode ou élément de la personnalité, en ce début des années 70, c'est ce qui fait mouche avec la naissance du glam rock et de l'ambiguïté sexuelle. Les

hommes se maquillent donc et portent des costumes de femmes. David Bowie sera le héros de toute une génération en quête d'identité sexuelle. Alliant rock et théâtralité, se proclamant homosexuel et mimant la fellation sur la guitare de Mick Ronson, une nouvelle fenêtre s'ouvre dans le rock entraînant dans son sillage toute une série de groupes qui marqueront cette nouvelle ère de fantaisie sexuelle comme Sparks, Queen ou les cultissimes New York Dolls.

Visuellement, le sexe entre également dans ce monde. Nous verrons donc au fil du temps les pochettes de plus en plus dénudées, de plus en plus osées, de plus en plus choquantes. En 1968, le couple Ono/Lennon fait scandale en posant nu sur la couverture de l'album *Two virgins*, pochette censurée qui sera couverte de papier kraft pour ne laisser apparaître que leur visage. Les femmes nues sur les pochettes d'albums deviendront la marque de fabrique de Roxy Music, avec son *Country life* désormais culte.

Jimi Hendrix posera au milieu de dizaines de femmes nues pour son *Electric ladyland* et le Blind Faith de Clapton fera sensation en exhibant une adolescente nue tenant en ses mains un jouet hautement phallique. Plus tard avec l'arrivée du hard rock, la provocation ira encore plus loin avec Scorpions et son *Virgin killer*, illustrant une fille encore plus jeune entièrement nue avec le sexe caché par un éclat de verre,

L'arrivée des clips vidéos et la banalisation de la pornographie obligeront les groupes dans les années 80 à aller toujours plus loin. Les formations de hard exhiberont tous des femmes nues pour illustrer leurs albums, les clips deviendront de plus en plus érotiques jusqu'à devenir aujourd'hui pornographiques. Il n'est plus rare d'entendre parler de sexualité dans les chansons, la révolution sexuelle et provocante est bien loin, mais une chose est sûre, c'est que le rock des années 60 à 70 a marqué à jamais l'histoire de par son innovation et sa provocation toujours plus sexe, toujours plus rock.

## Yenyen





**FOLK  
ROCK  
IS A  
DRAG**



**hagstrom guitars**

TOMMY  
the who

# TOMMY & THE WALL

PINK  
FLOYD  
THE  
WALL

## Portraits croisés des deux opéras-rock qui ont marqué l'histoire

Il est des débats éternels dans le monde du rock. Il est dur à s'arracher les cheveux de s'entendre sur le premier concept album, par exemple (pour ma part je pense aux *Quatre saisons* du « prêtre roux », au moins c'est dur de surenchérir plus loin!) Ou alors, comme je l'ai demandé plusieurs fois à droite ou à gauche, quel opéra-rock a eu le plus d'impact? De là l'idée de m'intéresser à comparer les deux monuments du genre. Lequel fut plus grand que l'autre, je ne saurais dire, mais on m'accordera que, si l'on choisit la facilité d'en prendre deux plutôt qu'un, ce sera sans nul doute *Tommy* de The Who (1969), et *The wall* de Pink Floyd (1979).

### Des albums

Dix ans séparent ces deux galettes. En 1969, on est en plein songe hippie. En 1979, celui-ci est bien mort, les crises économiques atterrent les gens, les punks ont envahi les rues et la scène rock. Premier point commun pourtant de ces deux disques: la musique, le concept, le synopsis émergent (à peu de choses près) d'un seul et même auteur-compositeur: Pete

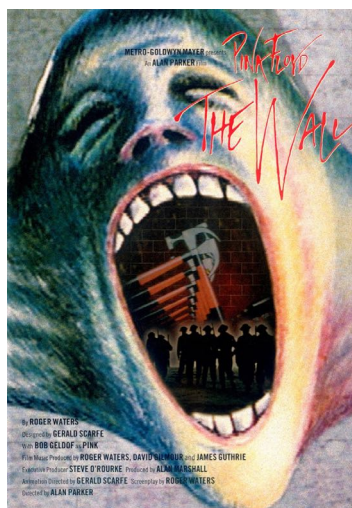
Townshend pour *Tommy*, Roger Waters pour *The wall*.

Pete Townshend, à l'époque, est un auteur prolifique qui déborde simplement d'imagination, laquelle est irriguée par les écrits de son mentor, le gourou Meher Baba. Les Who sont des monstres de scène, définitivement consacrés au festival de

Monterey, qui se targuaient de ne craindre personne à l'exception de Jimi Hendrix. Albums et singles se vendent bien, mais la régulière destruction de matériel fait que le groupe est financièrement toujours sur la corde raide. Avec cet album, ils seront tranquilles par la suite. L'enregistrement a lieu de septembre 1968 à mars 1969, sous la houlette de Kit Lambert, manager et producteur du groupe. Il sera long et assez dur : le bassiste John Entwistle (qui tient également des cors sur l'album), avait déclaré plus tard ne jamais avoir complètement écouté cet album, tellement l'enregistrement de celui-ci l'aurait gavé !

Il faut noter que Townshend a toujours été le principal compositeur du groupe, qui ressortira renforcé de cet opus qui les consacrera en studio, universellement. Townshend, par la suite, voudra refaire un album de type opéra rock hyper-sophistiqué dans un univers de science-fiction, *Lifehouse*, qui fera long feu et sera remplacé en majeure partie par *Who's next*, une autre bombe de studio acclamée par la critique et le public, et les derniers restes seront partagés entre l'album *Who are you?* (1978) et les compilations *Odds & sods* (1974), *Hooligans* (1981)

Roger Waters, en 1979, n'a plus de raison de rire de la phrase « By the way, which one is Pink? » (*Have a cigar, sur Wish you were here*). Il a définitivement pris le contrôle de ce groupe fustigé par les punks. Ils étaient autrefois tous impliqués dans l'élaboration de la musique, ce ne sera plus jamais le cas. Cela ne l'était déjà plus pour le dernier album, le froid, violent, mais néanmoins génial et très sous-estimé *Animals* (1977). Les quatre membres avaient pris des vacances solo en 1978 : le superbe *Wet dream* de Wright, le funky *David Gilmour*, de lui-même, et comme producteur, *Green* de Steve Hillage pour Nick Mason.





Mais que fait Waters? Il rumine sans doute cet incident de la dernière tournée, *In the flesh*, remplie de cochon gonflables, et de spectateurs agités lors de la dernière date de celle-ci. De quoi s'agit-il? À Montréal, des fans surexcités du premier rang énervent maître Rog', qui en guise de simple mais efficace réponse finit par balancer un « mollard en pleine gueule » (dixit le bassiste himself) à l'un de ceux-ci. Au sortir de la scène, il se plaignait au manager Steve O'Rourke qu'il aimerait bien foutre un mur entre le public et le groupe. Steve lui répondit le plus simplement du monde qu'il n'avait qu'à le faire.

Ainsi, lorsque les Floyd se retrouvent, Roger, conscient d'être passé seul maître à bord du navire, n'y va pas par quatre chemins: il propose deux projets qu'il a montés durant les vacances des autres: une sombre histoire de pour et de contre l'auto-stop (*the Pros and cons of hitch-hiking* qu'il pondra finalement en solo en 1984), et une histoire non moins tordue d'une rock star anéantie qui se construit un mur autour d'elle. Les trois autres préférèrent celle-ci.

L'enregistrement sera long, laborieux et tendu, surtout quand l'un des membres, Rick Wright, déprimé par des problèmes de couple, le nez blanchi de poudre, s'attire les foudres de Waters. Durant une absence de ce « saboteur », Waters ordonne à O'Rourke de le virer. Ce qui fut fait sans autre forme de procès, avec impossibilité de redevenir membre du groupe. Mais, allez, on l'accepte quand même comme musicien additionnel... De longs mois (de janvier à novembre 1979) de tensions exacerbées, avec le producteur-ingénieur du son Bob Ezrin aux commandes (ce qui n'est pas rien), de compromis en coups du gueule, naîtra un album phénoménal, un chef d'œuvre de production, mais tellement différent de ce que le Floyd avait l'habitude d'offrir ! Finies, les longues jams, finies, les destructurations de son, les titres longs... Exactement comme un mur, *The wall* est massif, bien bâti, solidement attaché au sol.

Après avoir sonné le glas de leur amitié avec cet album, Roger Waters continuera sur la même lancée, en allant même plus loin dans sa prise de contrôle:

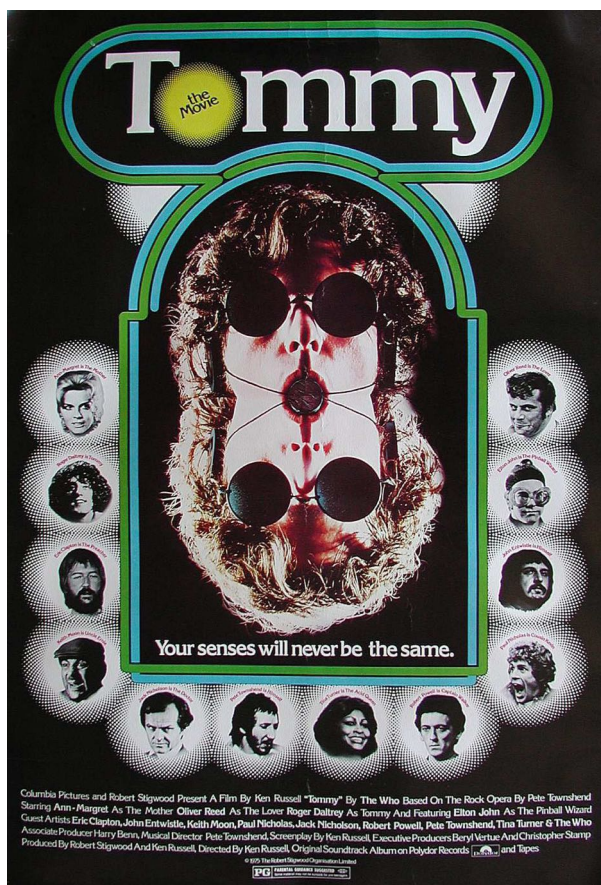
*The final cut* (1983) est crédité « par Roger Waters, interprété par Pink Floyd ». La marche suivante n'est pas difficile à deviner : on devient le groupe (*The wall*), on surpasse le groupe (*The final cut*)... et on quitte le groupe (en 1984).

En chiffres, les deux albums font de très bonnes ventes:

**Tommy** : US #4 ; UK #2 (*Nashville skyline* de Dylan sera indétrônable)

**The Wall** : UK #3 ; US, France, Allemagne, Suède, Norvège, Nouvelle-Zélande #1.

Dernier truc à coter : les pochettes originales sont assez ressemblantes, en tout cas dans le même esprit!



## Les synopsis

Ce sont des opéras-rock parce qu'ils racontent une histoire. Mais quelle histoire? Premier point commun (et commun à presque tous les opéras-rock!), l'histoire est tordue ! Jugez plutôt : en 1969, Tommy, un gamin témoin d'adultère et du meurtre de son père devient sourd-muet-aveugle (?). Torturé, voire violé, par des membres de sa famille, devenu un jeune homme, il connaît une soudaine célébrité grâce à un don pour le flipper (??), et après maints efforts vains de sa mère pour le guérir (dont des drogues infligées par une pute), il est finalement guéri en pétant un miroir. (???). Le

reste coule de source : il devient une sorte de messie et il invite les gens à le suivre en vivant ce qu'il a vécu, ce qui est trop pour les gens qui finissent pas contents (????).

En 1979, contexte évidemment différent, après une enfance difficile due à la perte du père à la guerre, et à une mère ultra possessive, un professeur sadique... un dénommé Pink, une rock star auto-carbonisée, détruite par les drogues et un mariage raté, construit un mur autour de lui pour se protéger des autres, et évolue dans un monde fermé glissant peu à peu dans le totalitarisme, et faisant de ses concerts de véritables rassemblements fachos. Jusqu'à ce qu'ait lieu un « procès » dans lequel interviennent la mère, la femme, le professeur... où le verdict est : le mur



doit tomber. Ok, parallèle avec un autre mur, bien physique celui-là, qui trône honteusement depuis presque 10 ans, et qui tombera dix ans plus tard. Mais surtout, psychanalyse, autobiographie de M. Waters, Roger.

Déjà, notons une grande similitude : la famille n'est pas à l'honneur. Et pour commencer, la mort du père à la guerre. À ceci près que Captain Walker, père de Tommy, n'est pas vraiment mort (!) et revient soudainement pour se faire tuer (pour de vrai cette fois), par l'amant de sa femme, l'absence du père et le spectre de la guerre est un début commun. Sur *Tommy*, cette guerre est la Première Guerre Mondiale sur l'album, mais pour le film, on optera pour la deuxième. Sur *The Wall*, c'est la deuxième, Fletcher Waters ayant été tué au front à Anzio pendant la campagne d'Italie.

Et pour cause : de tous nos grands artistes que nous aimons, combien sont nés entre 40 et 45? La guerre a sa part d'influence dans le rock des années 60 et 70. Le rôle de la mère, fautive, par son adultère et sa possessivité étouffante, mais présente, toujours présente. Pas de frère, pas de sœur, pour les héros des deux aventures rock. Juste pour Tommy un oncle et un cousin, l'un pédophile (là encore, sujet relatif à l'enfance de l'auteur, semble-t-il) et l'autre juste délicieusement sadique. La fin, également, reste mystérieuse, bien que celle de *Tommy* ait vaguement l'air plus heureuse, pas de *happy ending*, juste un certain flou. Les films ne nous en apprendront pas plus.

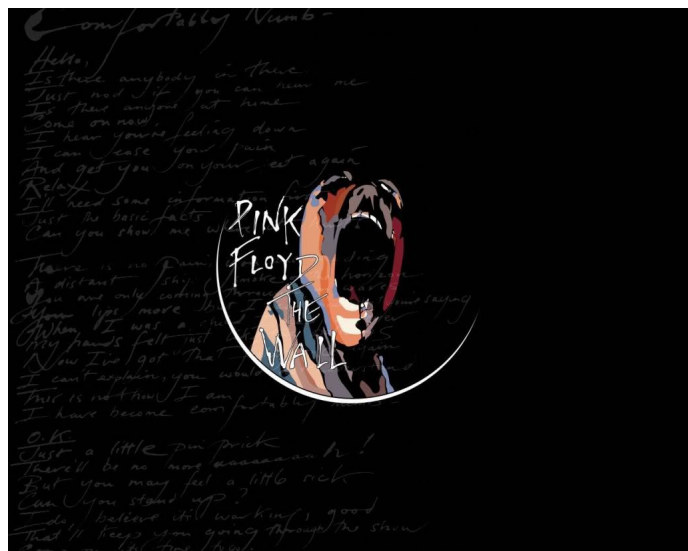
## Sur scène

Mais avant d'aborder les films tirés de ces albums, il faut s'intéresser à l'essence d'un groupe de rock : la scène ! À l'époque où les débats sur le piratage n'existaient pas, et le matraquage médiatique à outrance non plus, le seul moyen vraiment efficace pour un groupe de promouvoir les albums, c'est la tournée. Oui mais, avec un opéra-rock, ça marche

comment? Pour la bande à Pete comme pour celle à Rog', c'est compliqué ! Les uns choisiront tout d'abord de ne pas reproduire l'opéra-rock sur scène. On cherche à promouvoir un album, on joue quelques titres (et, au début, même pas les plus connus!), on change l'ordre... Bon, on vient de se faire chier à monter ça en studio, faut être maso pour vouloir le refaire sur scène ! Pourtant, en 1970, l'expérience sera tentée... Citons l'île de Wight, où des adversaires de taille sont là : Zimmerman, de retour sur scène, Hendrix, le vieux frère ennemi, sans compter des Jethro Tull en pleine forme, ou les musiciens géniaux de Emerson, Lake and Palmer...

Le deuxième enregistrement officiel de Tommy en live sera pour le *Live at Leeds*, qui, depuis les années 70, se tire la bourre en tête des classements des meilleurs albums live avec *Made in Japan*. La version complète de celui-ci reprend l'intégralité de *Tommy*. Il a été aussi adapté dans une version symphonique, puis joué également lors de la réunion du groupe en 1989.

Pour Waters, impossible de penser *The wall* autrement que dans son intégralité. Des concerts *The wall* ? Nenni ! Des spectacles *The wall*. Là encore, complications, pour jouer cet opus ficelé et calibré au quart de poil dans son intégralité, quoique le groupe soit rôdé à ce jeu depuis *Dark side of the moon*. Mais là, c'est quand même autre chose ! Tous les problèmes sont résolus à coups de grands moyens, à commencer par le groupe doublure : quatre autres musiciens remplacent le groupe sur certains passages dont le génial Snowy White à la guitare, et Andy Bown à la basse (qui est depuis 1976 un membre officiel de Status Quo : clavier, guitare et backing vocals, encore aujourd'hui). En plus, d'autres musiciens additionnels, comme les choristes. On y va avec des blocs de polystyrène pour construire, puis détruire un mur, on utilise une maquette d'un Spitfire pour piquer au dessus du public, on fout des marionnettes géantes représentant les personnages





secondaires (qui serviront de modèles pour les passages animés du film)... Des centaines de techniciens, ingénieurs de tous poils, sont là. Mais au fait, tout cela, ça a un coût? Ah, oui, ne fut-ce que transporter cet immense bordel. Alors on ne jouera que dans 4 endroits différents, et on jouera 5 à 8 fois à chaque endroit : Los Angeles, Long Island, Londres (Earls Court), Dortmund, et encore Earls Court. Tout ça coûte quand même cher, si bien que le seul des quatre à gagner des sous là-dessus fut celui qui, viré, fut accepté comme musicien additionnel: Richard Wright ! La tournée ayant été déficitaire, les trois membres officiels durent combler les trous, avec leurs propres pounds, de leurs propres popoches ! Lors des spectacles, Rog' s'en donne à cœur joie dans le rôle titre. Les autres sont des pantins au même titre que le groupe additionnel.

## Au ciné

Qu'importe si les synopsis sont tordus, on ne peut pas ne pas être tenté de porter tout cela au grand écran ! D'ailleurs, Waters y pense dès le début. Le film a lieu dans la continuité du reste, verra le jour en 1982. *Tommy* le film, lui, point en 1975. De fait, il a pu être élaboré comme un projet à part. Ainsi, *The wall* d'Alan Parker suit grosso-modo l'album, à quelques exceptions (les titres *When the tigers broke free*, *What shall we do now ?* n'ont pas été retenus sur l'album mais figurent sur le film). Pour *Tommy* de Ken Russell, on refait la bande ! L'album est donc changé, une bande-originale basée sur l'album voit le jour (à posséder car une curiosité !). 1921 devient 1951, pour la raison vue plus haut (changement de guerre !), le tout est bourré de synthés, de musiciens additionnels, et surtout d'invités de prestige : bon, Elton John... mais aussi Clapton, Tina Turner, Arthur Brown, et tout ce beau monde va jouer à l'écran ce qu'ils interprètent sur l'album ! Ainsi Daltrey se retrouve dans la rôle-titre, Keith Moon joue des rôles à son image, Pete Townshend et John Entwistle apparaissent plusieurs fois en train de jouer. Contrairement à *The wall* : Waters entendait l'interpréter (et le réaliser !) mais les producteurs ne l'entendirent pas de cette oreille. Pink est interprété par un musi-

cien, certes, mais totalement étranger au projet initial: Bob Geldof, des Boomtown Rats. Seul musicien à l'affiche. Côté acteurs pros, on peut aussi citer, pour *Tommy*, Jack Nicholson dans le rôle du « spécialiste », pour *The wall*, Bob Hoskins dans celui du manager. *The wall*, blockbuster sombre et surréaliste, fait bien sa date, 1982. Il est gonflé d'étonnants passages d'animation d'un collaborateur de longue date sur le projet et avec Pink Floyd en général: le dessinateur Gerald Scarfe. *Tommy*, en 1975, est baroco-psyché-fleuri-planant, et semble être un cliché déjà démodé d'une époque mourante... Le chant du cygne des années hippies? Peut-on dire que ce film a vieilli alors qu'il devait déjà être taxé de kitsch à l'époque? Une chose est sûre: les deux se regardent encore aujourd'hui avec plaisir.

## Pour conclure

Différences, points communs, la question évidente est, bien sûr : le premier a-t-il influencé le second? On y retrouve, dans des conditions différentes, et étalés sur un temps bien différent, la même configuration, le même schéma : composition par un seul membre du groupe, enregistrement laborieux, difficultés à monter sur scène, mais album joué sur scène tout de même, grand succès de l'album mais aussi des singles dont certains sont des tubes universels (*Pinball wizard*, *Another brick in the wall Part 2*, pour ne citer qu'eux). Puis finalement portés à l'écran. Six ans pour *Tommy*, deux fois moins pour *The wall*. Townshend, créateur prolifique, regardait sans doute déjà ailleurs lors de la sortie de l'album. Waters voulait une œuvre complète, et il la voulait maintenant. Il l'a eue, et *The wall*, qu'il rejouera en live avec une pléiade d'invités sur les ruines du Mur en 1990, est définitivement rentré dans l'histoire, peut-être plus que *Tommy*. Mais à quel prix ? La principale différence est peut être là : *Tommy* a porté aux nues, et sûrement par là renforcé un groupe qui, doublement endeillé, tourne encore aujourd'hui. *The wall* a ouvert les premières d'une série de plaies qui, aujourd'hui, sont toujours à vif.

## Jéjé





**Disquaire  
en 2010**

# OUI, C'EST POSSIBLE

## Le Rêve du Rev

C'est dans ma Picardie natale que j'ai rencontré TheRev. Ce bonhomme qui aujourd'hui rejoint l'équipe Vapeur Mauve et qui m'envoie depuis plusieurs mois par email, ses « chansons du jour ». Petite spécialité du Rev par laquelle il achemine à ses contacts des critiques au poil de certaines chansons. C'est toujours un plaisir de lire ses quelques lignes sur ces morceaux qu'il apprécie et dont il parle avec beaucoup de savoir-faire. Du savoir-faire il en a, il écrit également pour le Mange-Disque et est également un musicien reconnu de la scène picarde qui sort en mai prochain un nouvel album avec le Peter Night Soul Deliverance. En plus de ça, le Rev a un projet, celui de devenir disquaire en 2010. Et c'est sur tout ça que porte mon entrevue avec ce type rencontré au concert de Mick Taylor, devenu mon pote.

**Yenyen** : Salut Philippe, pour ceux qui ne te connaissent pas encore, tu es TheRev, notre nouveau collaborateur à Vapeur Mauve. En plus d'être rédacteur pour divers magazines musicaux, tu as une longue carrière de bassiste derrière toi.

**Philippe** : Hou là, carrière, je ne sais pas, mais effectivement, je joue de la basse depuis plus de 30 ans et j'écoute de la musique depuis plus longtemps encore ! Ma première passion avant de faire de la musique, c'est d'en écouter, d'acheter des disques, de lire des revues et des bouquins. Je me suis mis à écrire sur le rock et la musique à travers mes « chansons du jour » après la fin du groupe (King Size), sûrement pour combler un vide créatif : sur la fin, c'était moi qui composais tous les morceaux (les 3 derniers albums), et je ne pouvais pas laisser tomber l'écriture comme ça.

**Yenyen** : Ainsi on a pu te voir au sein du groupe Margerin. Un rapport avec le dessinateur ?

**Philippe** : Un rapport indirect ! En fait, Margerin, c'est le vrai nom du leader, Laurent Margerin. Par la suite, nous avons rencontré Frank Margerin, le dessinateur, qui est un type adorable, et qui a réalisé pour nous la pochette du single *Toutes les filles* ; maintenant, on rigole de cette homonymie, et on se surnomme les « cousins ». J'ai rejoint Margerin avant la fin de King Size, d'abord par affinités humaines,

et ensuite, l'idée de m'essayer à un genre que je ne connaissais pas (à l'époque, de la chanson rock, et en français) m'intéressait bien, musicalement. Et puis, et puis, rien à faire, je n'ai pas pu m'empêcher de tirer le groupe vers un truc plus rock ! En plus, le premier album (produit par Phil Délire et sorti chez Rock Paradise) bénéficie de la présence de Stéphane Vergriete à la batterie : il fut le dernier batteur de King Size, sur les trois derniers albums. Du coup, au niveau de la section rythmique, j'étais en terrain de connaissance, et ça bétonnait l'affaire !

**Yenyen** : Pendant près de 23 ans, nous avons pu t'écouter au sein du groupe King Size. Tu nous racontes l'histoire du groupe ?

**Philippe** : Ben, alors, tu veux l'histoire de ma vie, donc, c'est ça ? King Size, ça a démarré au lycée carrément, back in...76 ! J'y ai rencontré Christophe (The Ace) qui deviendra donc le guitariste, et puis aussi Annie (Secret Agent), la femme de ma vie, et aussi celle qui deviendra la manageuse historique du groupe. Voilà, histoire classique ; après avoir rêvé pendant des années, bavé sur des pochettes de disques et des vitrines de magasins, on s'est acheté des instruments, enfermé dans une cave, et on en est ressorti vers 1984 (Big brother !) pour monter timidement sur des scènes aléatoires. De fil en aiguille, nous en sommes arrivés à la conquête d'un premier Graal : enregistrer un album ; c'était en



1989. Ensuite il y aura 9 autres albums et près de 1000 concerts. 23 années où l'on aura usé plusieurs guitaristes rythmiques et batteurs !

**Yenyen** : Je t'ai rencontré lors d'un concert de Mick Taylor, je sais donc que tu es fan des Stones. En plus des cailloux, tu nous parles de tes influences ?

**Philippe** : Moi, je suis un enfant des sixties qui a grandi dans les seventies, donc ça donne une idée de mes influences, déjà. Évidemment, les incontournables Beatles et Stones, et puis aussi les Doors, Hendrix, King Crimson, Zappa, Neil Young... Bon, c'est du classique, et ça fait classieux, mais si je suis honnête, je te dirais qu'à 12, 13 ans, j'étais très hard rock, et mon premier groupe fétiche c'était... Status Quo, ouais, j'assume. Et puis derrière, Deep Purple, Led Zep, Slade, Cactus, Blue Oyster Cult, MC5 et les Stooges, tout ça dans le même panier, oui ! C'est toujours curieux de définir ses « influences » ; si l'on parle de ce qui a guidé le groupe, c'était au tout début un compromis entre Zappa, Crimson, le blues, la musique africaine, et les Beatles. Et très vite, un recentrage, vers des basiques plus rock'n'roll, Stones en tête, et avec un modèle de référence, le J.Geils Band. Mais s'il s'agit de définir ce qui m'a constitué, alors là, c'est une autre affaire ! En vrac, comme un inventaire surréaliste : La maison de Toutou, Tintin, Spirou, Strange, Joe Dassin, Claude François, Jules Verne, Beethoven, Le Tour de France, Astérix, Lucky Luke, les Beatles, les Stones, Creedence, Ten Years After, The Who, le Ciné-Club, Frankenstein, Godard, Woodstock, Wight, Neil Young, Best, Extra, Rock & Folk, Actuel, Charlie Hebdo (1<sup>re</sup> formule), Flamin' Groovies, Dr Feelgood, Steinbeck, Léo Ferré, Baudelaire, Céline, Bob Marley, Otis Redding, Positif, Les Cahiers du Cinéma, Nietzsche, Werner Herzog, Wim Wenders, Atlantic, Stax, Big Bill Broonzy, Philippe Garnier, la NRF, Dostoïevski, Léon Bloy, Kierkegaard, Gainsbourg, le tabac, l'alcool, l'odeur des filles, écrire à la plume, Dylan, Fender Jazz bass, SVT Ampeg, Chester Himes, David Goodis, The Saints, Neil Young, Plimsouls, Fleshtones, Laurent Chalumeau, Jean-Patrick Manchette, Little Bob Story, Jean-Bernard Pouy, Pixies, Hüsker Dü, James



Ellroy, De Palma, Lester Bangs, Greil Marcus, Sly & the Family Stone, Prince, Les Inrocks, Nineteen, Peter Guralnick, Clint Eastwood, Neil Young, Nick Toshes, Maurice Ravel, Jean Echenoz, Philippe Djian, Sparklehorse, Neil Young, Jim Harrison, John & Dan Fante, Vincente Minelli, Frank Sinatra, Charlotte Delbo, Primo Levi, rouler à vélo les soirs d'été, courir les matins d'hiver, taper sur un clavier, et laisser filer...

**Yenyen** : Lors de notre première rencontre, nous avons évoqué ensemble ton projet d'ouvrir une boutique de disques vinyles, quelles étaient tes motivations ?

**Philippe** : Comme je te le disais, à la base, avant d'être musicien, j'étais mélomane, fan, collectionneur ! Et ça, c'est toujours resté, ce qui est somme toute, je l'ai découvert au fil du temps, pas si fréquent chez les musiciens, qui, en général, n'écoutent pas énormément de musique. Bon, vers la fin du groupe, j'ai commencé à penser à cette idée d'ouvrir un magasin, une boutique, une sorte de caverne/tanière où j'entasserais mes trésors... Le vieux rêve du Rev', quoi ! Petit à petit, ça a fait son chemin, et c'est devenu un vrai projet, qui va se concrétiser en Corrèze, à Tulle, où l'Agent Secret et moi avons décidé de nous installer cet été. Nous avons rencontré des gens qui nous ont fait jouer là-bas en 1993, et depuis nous nous sommes liés d'amitié. L'idée, c'est de faire quelque chose de ma collectionnite, faire de cette véritable maladie quelque chose de positif en la partageant. Et puis comme je dis en blaguant ces temps-ci, après avoir fait des disques pendant plus de 20 ans, je vais enfin commencer à en vendre !

**Yenyen** : Aujourd'hui en 2010, en pleine crise de l'industrie du disque, à l'air du téléchargement, ouvrir ce genre de boutique peut relever du suicide pour certains, quel est ton avis ?

**Philippe** : Pour moi, la crise du disque, c'est surtout celle du support CD. L'industrie du disque fait tout pour dématérialiser la musique, en encourageant au

maximum le téléchargement légal. Il se peut que ce soit l'avenir, c'est possible, je n'ai pas envie d'adopter la posture du vieux con. En attendant, nous vivons une époque transitoire où des gens n'acceptent pas cette dématérialisation. Une nouvelle génération qui a découvert le rock grâce à l'effervescence créée par des groupes comme les Libertines, White Stripes et Strokes, la génération du MP3, de l'iPod, des jeux vidéos, se tourne vers le vinyle, qui représente un objet mythique, magique, face à la désacralisation totale du support CD, qui sert aussi bien à archiver des données, écouter de la musique ou regarder un film. Le vinyle, lui, représente le sacré, et sert paradoxalement à se différencier, ne pas accepter le monde tel qu'on veut nous le vendre. Une autre tranche générationnelle, celle des 30/40 ans, a connu le vinyle en étant gamin, puis ils ont acheté du CD dès l'adolescence.

Au fil du temps, ceux-là (et je parle à chaque fois de gens qui continuent à acheter de la musique passés leurs premiers émois adolescents. Je parle de gens pour qui la musique n'est pas seulement la bande son de leur adolescence, mais une véritable passion; en soit, donc, déjà une minorité), ceux-là, donc, se rendent compte que le vinyle a plus de charme (la pochette, le son plus chaud, le fait de prendre son temps pour retourner les faces...) et redécouvrent l'objet. Une troisième tranche générationnelle, celles des 40/60 ans n'a été que peu de temps séduite par le CD, a toujours conservé ses vinyles et sa platine, et continue à acheter du vinyle, d'occasion ou neuf. Je n'ai pas fait d'études de marché, c'est juste en observant les gens autour de moi que je dis ça.

**Yenyen** : T'es-tu penché sur la viabilité d'un tel projet sur le plan financier, sur la situation d'autres disquaires ?

**Philippe** : Oui, bien sûr, je ne suis pas qu'un rêveur ! Je vais commencer par de l'occasion, parce que l'investissement est moindre, moins lourd, et je ferais du neuf selon la demande. Parallèlement, je vais développer aussi la vente sur Internet. Et je connais plusieurs disquaires en Picardie et en Limousin/ Dordogne, chez qui je mène ma petite enquête. Il en ressort que globalement, le vinyle, qui n'a jamais complètement disparu, revient depuis 3 ou

4 ans. Chez ces disquaires, le rapport CD/vinyles a tendance à s'inverser doucement... même chose sur les brocantes. Pas étonnant, car je pense vraiment que le format CD est plus en danger que le vinyle. Je ne dis pas que le CD va complètement disparaître : il restera les beaux projets, les digipacks, les rééditions soignées, tout ce qui concerne un public exigeant et passionné.

Mais le vinyle a beaucoup plus de chance de résister au téléchargement : d'abord parce que l'objet est irremplaçable, ensuite parce que technologiquement, le CD arrive à peine à égaler le son du vinyle aujourd'hui. Je ne dis pas qu'à l'avenir, le numérique n'aura pas la même qualité que le vinyle, voire une qualité supérieure, mais ce n'est pas le cas pour



l'instant. Même les remasterisations du catalogue Beatles toute récentes vraiment très bien faites, sont un poil moins bonnes que les vinyles originaux. Et je ne parle pas de la soi-disante inaltérabilité des CD : un CD rayé ou endommagé est illisible, perdu ! Un vinyle rayé, endommagé, gratte un peu, grésille, mais on peut toujours l'écouter. Idem pour les bandes magnétiques. Le problème se pose d'ailleurs aussi au cinéma où le tout numérique a arbitrairement remplacé les bandes 35 mm, pour des raisons purement économiques ; ça coûte moins cher. Mais la qualité est moins bonne, tant au niveau de la définition de l'image que du son, nombre de cinéastes s'en plaignent. Donc, oui, je pense que

c'est viable, mes amis disquaires me disent tous la même chose : la proportion des ventes de vinyles dans leurs magasins remonte par rapport aux ventes CD. Sur les brocantes, c'est la même chose, et on a de plus en plus de mal à trouver des classiques, style Led Zep, Doors, Stones etc., qui étaient relativement courants il y a 5 ans. Et, fait significatif, on retrouve des platines vinyles neuves en vente dans les grandes surfaces. Avec une clé USB intégrée pour graver ses vinyles en MP3.

**Yenyen** : As-tu sondé l'intérêt du public pour les vinyles aujourd'hui ? Si oui, as-tu le sentiment que la demande est plus forte en 2010, comme un réel regain d'intérêt pour les galettes noires ?

**Philippe** : Comme je le disais précédemment, j'ai surtout regardé autour de moi. Les amis, connaissances, particuliers ou professionnels, tous



confirment ce regain d'intérêt pour le vinyle. On le voit aussi sur le Net, où les vendeurs et les acheteurs se multiplient. Et c'est un regain d'intérêt qui dépasse le territoire rock : on le voit, par exemple, lors de décès d'artistes, que ce soit Michael Jackson ou Jean Ferrat (!), à chaque fois, il y a une demande sur les vinyles de ces chanteurs. C'est donc, encore une fois, que l'objet représente quelque chose de particulier, et pas seulement pour moi, toi, ou des fondus de notre genre.

**Yenyen** : Et si ce regain d'intérêt n'était qu'une mode passagère ? Envisagerais-tu de changer l'orientation de ton commerce ?

**Philippe** : Bien sûr, il y a une part de mode dans le phénomène, ou bien une part d'air du temps, de nostalgie, on ne peut pas le nier. Mais au-delà de la mode, il y a une réalité, les collectionneurs seront toujours là, et les amateurs, ou les passionnés, aussi. Et de toute façon, je ne suis pas un intégriste du vinyle, je ne vais pas devenir non plus le Jean-Pierre Coffe de la musique ! J'apprécie les CD bien faits, avec un bel emballage, digipack, carton, etc. Et en nouveautés, quand je ne trouve pas quelque chose en vinyle, j'achète du CD. C'est quelque chose qui ne me gêne pas trop pour tout ce qui est enregistré depuis 1990, à savoir l'ère définitive du CD. Moi, en tant que musicien, j'ai vécu cette transition. À l'époque du premier album, en 1989, on pensait encore vinyle, avec les deux faces. Pendant le mixage, on réfléchissait à l'ordre des morceaux, à ce qui ouvrirait la face A, ce qui la terminerait. Ensuite pendant l'élaboration de la pochette, on raisonnait en termes de dimension d'un LP. À partir de l'album suivant, et définitivement ensuite, on ne raisonnait plus qu'en termes de support CD, que ce soit pour le nombre de morceaux, leur agencement, ou la conception de la pochette. Donc pour être très précis, à mon sens, on ne perd pas grand-chose à acheter en CD ce qui a été conçu à partir de 1992. Et encore moins à partir de la fin des années 90, où le tout numérique s'imposait progressivement dans les studios, via Protools ou autres logiciels de musique assistée par ordinateur (c'est comme ça qu'on dit !). Puisqu'auparavant, on enregistrait de manière analogique, c'est-à-dire sur des bandes magnétiques, pour ensuite retranscrire cela sur un support numérique (c'est ce qu'on a fait quasiment jusqu'à notre sixième album en 1999). Bon, fin de la parenthèse technique. C'est dire que je compte bien réserver un petit rayon pour les CD dans mon magasin, mais ils seront minoritaires, ça c'est sûr... J'attends de voir la demande !

Pour répondre encore mieux si possible à ta question, je dirais qu'après tout c'est mon métier d'expliquer aux gens en quoi le vinyle, bien souvent,

est supérieur au CD, et surtout, procure plus de joies, d'émotions. Par exemple, si j'ai le choix, je me vois mal proposer à un ado nouvellement fan des Stones, un exemplaire CD de Sticky Fingers. Je prends cet album en référence, d'abord parce qu'il est très important dans ma vie, et que pendant longtemps, j'ai fait le test comparatif entre mon vieil exemplaire d'époque tout grésillant, et la première édition CD catastrophique (depuis, ça s'est arrangé, à la troisième remasterisation... qu'on aura fait payer aux fans et aux clients !) Je vais d'abord lui expliquer que cet album a été conçu avec une face A et une face B, et qu'elles sont très différentes, deux entités à part entière. Je vais ensuite lui montrer la pochette vinyle, avec la braguette qui s'ouvre. Je pense que tenir cet objet entre les mains aujourd'hui (je parle de la pochette, pas de ce qu'il y a derrière la braguette !), c'est pouvoir ressentir ce que les gens, et la jeunesse en particulier, de 1971 éprouvaient à l'époque. Je veux dire, même la superbe dernière remasterisation CD avec la braguette incrustée dans le boîtier ne procure pas cela : ce n'est pas la bonne taille, et la maison de disques n'a même pas été foutue de simplement mettre une plage de silence de 30 secondes entre ce qui était le dernier morceau de la face A et le premier de la face B ! À ce prix-là, ils auraient pu faire cet effort, non ? Je sais d'ailleurs qu'on peut, paraît-il, fabriquer des CD à deux faces maintenant. Pourquoi ne pas le faire pour ces rééditions, alors ? Ce serait une grande perte, culturellement parlant, de ne plus pouvoir ressentir cela. C'est comme si, du jour au lendemain, on supprimait définitivement les livres pour les remplacer par des Ebooks. On en parle, je sais, mais il n'est pas question d'une mesure aussi radicale que je sache. Mais on est en France, un pays où l'écrit, la littérature, ont toujours eu beaucoup d'importance, beaucoup plus que la musique. Ceci dit, le CD a du bon lorsqu'on ne trouve plus que certains originaux vinyles à des prix exorbitants... et que les rééditions sont soigneusement faites, tant au niveau du son que de la pochette, et des bonus éventuels.

**Yenyen** : Qu'est-ce qui, selon toi, peut motiver l'acheteur de fréquenter des magasins de disques plutôt que d'aller sur eBay ?

**Philippe** : Je pense que fréquenter un magasin, c'est d'abord chercher un contact, que ce soit avec le commerçant, ou avec les objets qu'il vend. Pouvoir toucher les disques, les écouter, en discuter avec quelqu'un, c'est irremplaçable ! Se rendre dans un magasin comme celui que je projette d'ouvrir, c'est aller dans un endroit un peu mystérieux, dans lequel on va fouiller, trouver des choses auxquelles on ne pensait pas, recevoir des conseils, éventuellement avoir des affinités avec le disquaire. Acheter sur le Net, c'est quand même très frustrant : tu choisis sur

un écran ce dont tu rêves depuis des semaines, des mois ou des années, tu cliques, tu mets ton numéro de Carte Bleue, et quelques jours après, si tu as de la chance, tu peux apercevoir le facteur mettre un paquet dans ta boîte, profites-en, ce sera le seul contact humain de cette transaction ! Moi, je pense que le commerce, c'est une des bases de notre civilisation. Commercer avec quelqu'un, c'est une belle expression, non ? Le jour où, il y a quelques milliers d'années, un type a décidé de faire du troc avec son voisin plutôt que de le tuer pour lui piquer sa bouffe, l'humanité a fait un bond en avant. Cette histoire de commerce sur le Net (et encore une fois, je ne refuse pas cela entièrement, je sais que c'est concevable justement pour des gens qui sont très isolés), c'est encore du «foutage» de gueule, on ne peut pas « commercer » sur le Net, on peut juste finaliser une transaction. L'acte d'acheter est complètement désincarné, et ça arrange bien la grande industrie et la grande distribution, encore une fois. Le premier pas de cette désincarnation, ça a été les grandes surfaces, et la finalité, oui, c'est la vente en ligne, comme la dématérialisation de la musique, d'ailleurs.

**Yenyen** : As-tu l'intention d'offrir des services que les disquaires d'antan ne proposaient pas avant l'ère virtuelle ? De proposer, par exemple, à tes clients, de rechercher des disques sur le Net à leur place moyennant une commission ?

**Philippe** : Oui, oui, comme je le disais, je ne suis pas un ayatollah, un intégriste du vinyle et du petit commerce traditionnel ! Si un client n'a pas la pratique et l'expérience des sites vendeurs de vinyles (eBay et PriceMinister en tête bien sûr), je peux évidemment faire des recherches à sa place, puisque j'ai acquis une certaine connaissance et des sites (les bons et mauvais vendeurs) et du « produit » (les vinyles et leurs cotations). C'est-à-dire que jusqu'à il y a peu, je ne me rendais pas compte de la connaissance que j'avais accumulée, tant au niveau informatique que musical.

**Yenyen** : Où en est ton projet à l'heure actuelle ?

**Philippe** : J'ai trouvé un local à Tulle, Corrèze. Je précise qu'il s'agit de la basse Corrèze. Je dis ça parce que la Chiraquie, c'est en haute Corrèze, rien à voir.

Et je compte donc ouvrir fin août, début septembre. Les plans d'aménagement sont faits, l'enseigne à l'étude et le stock en cours de constitution.

**Yenyen** : Et que pourrons-nous trouver dans ton magasin ? Seulement des vinyles ?

**Philippe** : Alors, d'après les plans d'ameublement il y aura à peu près 5000 33 tours (ou LP) référencés, 2000 45 tours (ou single), un petit rayon de CD donc (500), un autre de DVD (500 aussi), des revues musicales, des bouquins (de la littérature rock à la littérature policière et la littérature que j'aime tout court), des fanzines, et aussi des appareils (platines vinyles, enceintes, électrophones). Je voudrais aussi faire tourner régulièrement des expos photos (celles



de Secret Agent, par exemple), accueillir des groupes en show case à l'occasion de leur venue à Tulle (dans la salle de concert de la ville, ou dans un des bars locaux). Et puis, je compte installer mon juke-box que je suis en train de faire réparer, un Rockola 424, modèle Princess Royal, datant de 1964, une beauté ! Hormis l'aspect purement esthétique et ludique de la chose (je mettrai à disposition des pièces de 1 franc pour le faire fonctionner), j'entends bien redonner aux gens le goût et l'amour du 45 tours ! Et puis enfin, j'accrocherai ma vieille Jazz Bass au mur, mais pas définitivement, bien sûr.

**Yenyen** : Pour en revenir à la musique, tu sors en mai un nouvel album avec Peter

Night Soul Deliverance, quelles sont les orientations musicales du groupe ? Comment est-il né ?

**Philippe** : Le groupe est né sous l'impulsion de Pierre Chevallier, qui a d'ailleurs fait partie de King Size entre 1988 et 1990, à l'époque du premier album. Il a ensuite fondé les Jekylls, qui ont enregistré deux albums et une paire de 45 tours. Après le split de ce groupe, il a continué à composer, et le jour où il m'en a parlé, je lui ai proposé mes services. C'était vers 2002, je crois. Nous avons démarré avec un ancien batteur de King Size, aussi, Pedro. Puis continué avec Manu Gyr, avec lequel nous avons enregistré un premier mini album (*Seven*) il y a deux ans, et maintenant ce tout nouvel album *A long cold summer*. L'enregistrement a été une grande joie pour moi, car cela m'a permis de retourner au Black Box studio,



prés d'Angers où King Size a quasiment fait tous ses albums. Un studio magique, rempli de matériel vintage (table de mix de 1971, micros Neumann, amplis Marshall sixties) et du dernier cri aussi en matière de système Protools : l'alliance parfaite de la tradition et du modernisme ! Nous avons travaillé avec Peter Deimel qui avait produit les 5 derniers albums de King Size. Et puis, j'ai pu revoir Iain Burgess, avant sa disparition prématurée (l'album lui est dédié) : j'ai eu le grand bonheur d'enregistrer deux morceaux avec une Precision des années 60 qu'il m'avait prêtée exprès, je crois. Musicalement Peter Night c'est un mélange de sixties anglaises et de seventies pop, un croisement entre les Small Faces, Paul Weller, The Who, les Beatles et Jimi Hendrix... Un power trio, mais très mélodique. Je suis très fier et heureux de mettre ma carrière musicale entre parenthèse avec cet album.

**Yenyen** : Ce disque, qui est déjà disponible en pré-vente sur High Jab Records, est-il le fruit d'une autoproduction ? Comment est-il distribué ?

**Philippe** : C'est une coproduction. Nous, le groupe, avons payé le studio, Net, le label, s'occupe de la conception de la pochette et de la fabrication du disque, et puis de la promo bien sûr. Nous étions distribués par Musicast pour le premier album, j'espère qu'il en sera de même pour le second. On essaye de beaucoup vendre nous-mêmes aussi, et par le biais de dépôts-vente chez les disquaires. High Jab est un label associatif créé par trois baroudeurs qui se battent pour la survie d'une certaine idée du rock... Et c'est pourquoi il y aura, en plus du CD (très beau digipack !), un tirage vinyle, alléluia !

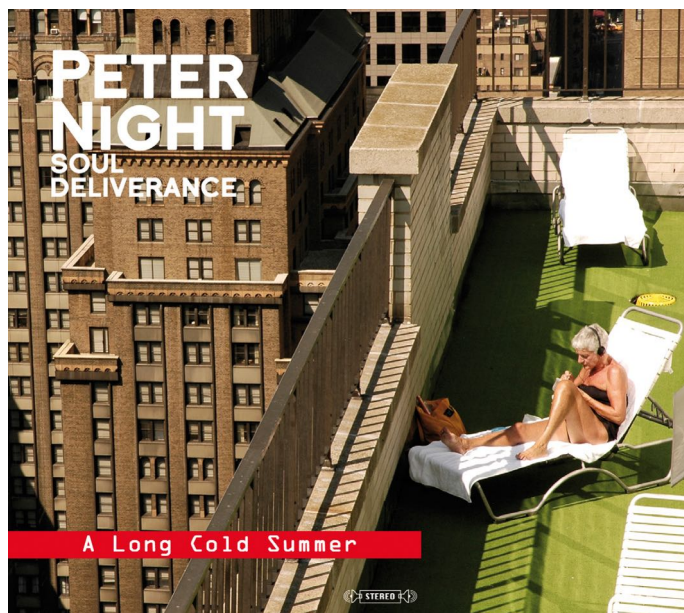
**Yenyen** : Suite aux premiers extraits disponibles, de nombreuses critiques positives encourageant déjà ce nouvel opus, allez-vous accompagner sa sortie d'une série de concerts ?

**Philippe** : Oui, il y a eu beaucoup d'écoutes sur le MySpace, dès le moment où j'ai mis en ligne trois morceaux du prochain album, c'est encourageant ! Et il y aura des concerts avant mon départ pour la Corrèze et mon magasin, avant l'été donc, pour la sortie de l'album fin mai. Deux ou trois concerts à Beauvais, notamment, notre fief. Ensuite, moi, ce disque, je le vendrai dans mon magasin.

**Yenyen** : Donc merci Philippe pour cet entretien, je te souhaite le meilleur avec Peter Night Soul Deliverance et longue vie à... Tiens quel sera le nom de ta boutique d'ailleurs ?

**Philippe** : Eh bien, après beaucoup de réflexions et d'hésitations, ce sera... The Rev', tout simplement !

**Yenyen**



C'est l'Amérique! Enfin celle que nous aimons Des Nerves à Palace, des Plimsouls à Tom Petty. Celle du rythm'n'blues qui claque et du rock'n'roll de grande lignée. Celle aussi où la soul vient cajoler nos bleus à l'âme. Celle qui pourtant accepterait volontiers de se laisser guider par un leader britannique. J'ai nommé Paul Weller, l'ancien patron des Jam, devenu maître dans l'art du tissage bistre, voire du métissage des velours soniques. Ainsi à la lumière, mais jamais dans l'ombre de tels parrainages se présente le Peter Night Soul Deliverance, creuset ad hoc et authentique de ces sèves pétillantes et revigorantes. Porte-voix sur le vieux continent d'une parole devenue aussi rare que précieuse, le trio cultive sobriété et harmonie pour ouvrir au rock'n'roll un avenir ou résistance et élégance, ne seront pas de vains mots...

**Jean-Luc Manet - Les Inrockuptibles**

<http://www.myspace.com/peternightsouldeliverance>





## Toujours aussi grandes que les Beatles

Tout était parti avec les meilleures intentions du monde. L'amour d'un père pour ses filles, une prédiction, un soi-disant talent caché, la volonté de créer un supergroupe familial, un disque qui propulse son auditeur sur Saturne, une redécouverte, un phénomène culte... C'est tout cela l'histoire des Shaggs, l'un des groupes féminins les plus étranges de la Terre. Accessoirement crédité comme étant « le pire groupe de rock du monde », les Shaggs peuvent se vanter d'avoir leur album *Philosophy Of The World* dans les discothèques de peintures : Frank Zappa, les NRBQ, Kurt Cobain et j'en passe.

Un paradoxe les Shaggs ? Comment peut-on produire « cela » et devenir, plus de dix ans plus tard, de véritables icônes de la musique d'avant-garde et de l'underground sans le vouloir ?

### Il était une fois...

À Fremont, ville de 4000 habitants du comté de Rockingham (New Hampshire, USA), il y a une jolie rivière, une jolie colline, mais surtout la famille Wiggin. Austin Wiggin est le père de la tribu qui compte quatre filles : Dorothy (alias Dot), Rachel, Betty et Helen. Austin est un homme assez mystique. Tout remonte à son enfance (comme souvent) quand sa mère lui a « déchiffré » les signes de la main. Elle a fait trois prédictions à son fils : il se mariera avec une femme blonde, il aura deux enfants alors qu'elle sera déjà morte et, s'il a des filles, elles deviendront des vedettes populaires de la chanson. Ce qui devait arriver arriva : Austin épousa une blonde et aucune de ses filles ne connurent leur grand-mère. Croyant dur comme fer qu'il ne s'agissait pas d'une



coïncidence, Austin fera alors tout ce qui est en son pouvoir pour que la troisième et dernière prédiction se réalise : il veut faire de ses filles des stars de la musique. « Il y avait tout le temps de la musique à la maison », confia Dot Wiggin à John DeAngelis en 1984 pour un article consacré à la redécouverte des Shaggs. « Mon papa laissait toujours la radio allumée. Il était très attaché à la musique. » Dès leur plus jeune âge, les sœurs Wiggin ont donc baigné dans la musique. Des quatre sœurs, Betty, Dot et Helen sont intéressées par des cours de musique proposés par leur père. Autant le dire tout de suite : elles ne sont pas du tout douées. Elles n'apprennent rien et elles ne donnent aucun signe d'amélioration. Pourtant, Austin reste confiant. Pour lui, ses filles sont des virtuoses. Il en est tellement convaincu qu'il les déscolaire.

Elles suivent alors l'école par correspondance. Austin pense qu'ainsi elles pourront avoir plus de temps pour se consacrer à la musique. Mais voilà, elles sont toujours de plus en plus nulles. Elles obtiennent toutes, cependant, leur diplôme de fin d'études avec succès. Dot confiera tout de même qu'elles n'avaient, à cette époque là, aucune vie sociale.

### Drôle de coiffure

1968. Alors que les Beatles publient le « double blanc », Austin pense qu'il est maintenant temps de passer aux choses sérieuses. C'est lui qui propose à Betty (16 ans), Helen (20 ans) et Dot (19 ans) l'idée de former un groupe toutes les trois. Il a déjà tout en tête. Il se proclame manager de ses filles et leur trouve un nom : The Shaggs (référence à une coiffure alors à la mode dans la région, « The Shaggy Dog »). Rachel, bien que peu intéressée, se joindra parfois



à elles lors de répétitions chaotiques à la maison. Helen est consacrée batteuse alors que Betty et Dot optent pour la guitare (elles sont d'ailleurs équipées d'Avalon, qui figure sur la mythique pochette de l'album). Outre le fait de jouer et de chanter comme des casseroles, elles se mettent à composer. Dot écrit les paroles et trouve des mélodies avec Betty. Des monuments incroyables tels que *Philosophy of the world* et *My pal foot foot* naissent de ce brainstorming (plutôt un mal de tête) familial. Pour certains, ce sont les paroles les plus imbéciles jamais écrites de l'histoire. Pour d'autres, ce sont de vrais petits bijoux de naïveté adolescente.

« *Oh, the rich people want what the poor people's got  
And the poor people want what the rich people's got  
And the skinny people want what the fat people's got  
And the fat people want what the skinny people's got* »

*The philosophy of the world*

« *My pal's name is Foot Foot (Foot Foot)  
He always likes to roam  
My pal's name is Foot Foot (Foot Foot)  
I never find him home* »

*My pal Foot Foot*

« *When I ride my horse  
I take my companion too, of course  
When I go to the beach and run in the sand  
I have my companion close at hand* »

*My companion*

Les frangines Wiggin ont une méthode de composition assez... particulière. En effet, leurs chansons n'ont aucune structure ou alors elles sont bien cachées. Le fait qu'elles soient toutes des manches relève du génie : Helen ne tape jamais en rythme, Dot et



Betty jouent sur des guitares désaccordées dont elles ne savent jouer aucun accord et n'ont aucune notion de chant. Elles se disent pourtant influencées par Herman's Hermits et Ricky Nelson. Le résultat a quelque chose de terrible, mais aussi d'unique. C'est un massacre total. Mais Austin est fier de ses filles. Il fait des pieds et des mains pour leur trouver des concerts. Il signe finalement un contrat pour un engagement au Town Hall de Fremont où ses filles pourront se produire une ou deux fois certains samedis. Nous n'avons pas d'échos de ces concerts malheureusement. Mais il va sans dire que la population de Fremont a eu de quoi être déroutée !

## A la recherche de « Foot Foot »

1969 sera l'année Shaggs ! En tout cas pour Austin et ses filles, c'est déjà cela. C'est cette année-là que l'impensable va arriver : elles vont entrer en studio. Eh oui ! Austin entre en contact avec Bob Olive, ingénieur du son chez Third World Records. Avec de l'argent mis de côté, il veut produire le premier album de ses filles. « Entrer en studio était l'idée de mon père. Mais nous ne pensions pas que nous étions prêtes » confie Dot à DeAngelis. Le mot est faible. Bob Olive ne sait pas ce qui l'attend quand les filles Wiggin entrent pour la première fois dans le studio Fleetwood de Revere (Massachusetts) le 9 mars 1969. Quand elles commencent à jouer, il devient blanc. Poliment, il s'approche d'Austin, alors en pleine admiration devant ses filles, et lui confie qu'il ne pense pas qu'elles soient prêtes à enregistrer. Mais ce dernier ne veut rien entendre. Ses filles sont là pour enregistrer un chef-d'œuvre et c'est tout ! Olive est bien obligé de regagner sa console et de subir la séance d'enregistrement la plus pénible de sa vie. Lors de cette séance, les Shaggs mettent en boîte les 12 titres de leur album. Ce dernier sera baptisé *Philosophy of the world*, comme la chanson. Betty, Helen et Dot posent ensuite pour la photo culte qui doit servir de pochette à l'album. Un véritable sommet du kitsch. Dot griffonne également un petit dessin, censé représenter le mythique « Foot Foot »,



qui ornera le dos de la pochette. Third Word Records devait presser 1000 exemplaires de *Philosophy of the world*. Mais voilà, après une entourloupe, 900 de ces disques disparaissent dans la nature. On ne connaît pas la véritable histoire de ce problème. L'homme promettant les 1000 copies aurait disparu et ces 900 disques perdus n'ont, a priori, jamais été pressés.

Austin et son « Power Group » se retrouvent alors avec 100 exemplaires de l'album. Il en distribue à des radios et des DJ locaux. D'après les souvenirs de Dot, la station WBCN-FM de Boston fut la seule radio d'accord pour passer au moins une fois des extraits du disque. Personne ne veut entendre parler des Shaggs. Que ce soit pour un concert, une émission radio ou un article. Malgré tous ses efforts, Austin doit se rendre à l'évidence : personne ne veut de ses casseroles de filles. « On pensait tous que c'était la fin », se remémore Dot. Les guitares sont rangées et les rêves oubliés.

## La philosophie du hasard

On n'entend plus parler des sœurs Wiggin jusqu'en 1975. Austin, dans un dernier élan d'espoir, organise de nouvelles séances d'enregistrement pour ses filles. Il est toujours persuadé que la dernière prédiction de sa mère va se réaliser. Malheureusement, il meurt d'une attaque cardiaque pendant la période des enregistrements. Ces derniers sont donc abandonnés. Dot, Helen et Betty se rangent de la musique. Elles aspirent toutes alors à une vie normale et tranquille : se marier, avoir des enfants, ainsi de suite. Les Shaggs sont donc enterrées pour de bon. C'est vite dit. Car un drôle de hasard va les faire sortir de leur retraite.

En 1978, les musiciens du groupe NRBQ découvrent dans un studio de radio un exemplaire de *Philosophy of the world*. Intrigués par la pochette surréaliste, ils l'écoutent. Et là, c'est l'état de choc doublé d'une révélation. Jamais ils n'avaient entendu pareille chose. L'objet devient vite culte dans leur entourage. Ils le prêtent, le font tourner chez leurs amis. Frank Zappa obtient une copie de l'album. Il s'empresse de déclarer que « les Shaggs sont le chaînon manquant entre Fanny et Captain Beefheart ». Il rejoint le petit cercle des inconditionnels des Shaggs. Terry Adams et Tom Ardolino des NRBQ cherchent à entrer en contact avec les sœurs Wiggin.

Dot se souvient : « Avant que NRBQ nous contacte, nous pensions qu'il n'existait plus une seule copie de l'album. Cela fut une grande surprise. » En 1980, ce sont les mêmes NRBQ qui vont harceler leur label, Rounder Records, pour qu'il presse une réédition de l'album. Une folie qui va pourtant se réaliser. Tout s'emballe très vite. Le célèbre magazine *Rolling*

*Stone* publie un article totalement consacré aux Shaggs. Il sacre *Philosophy of the world* meilleure réédition de l'année et meilleur come-back pour le groupe. Le célèbre rock-critic Lester Bangs fait de même en publiant un long article consacré au groupe. C'est dans celui-ci qu'il écrira : « Les Shaggs sont meilleures que les Beatles – encore aujourd'hui. » Cette phrase est souvent attribuée à Frank Zappa. Bangs et d'autres rock-critics considèrent *Philosophy of the world* comme une pièce maîtresse de la musique avant-gardiste. Pour d'autres, c'est la chose la plus sauvage qu'ils aient jamais entendue.

Y aurait-il quelque chose de punk derrière ces chansons déstructurées ? Un symbole de naïveté touchante ? Une véritable œuvre d'art ? Juste une histoire de second degré ? Chacun a son avis sur les Shaggs et c'est cela qui en fait la force.

## A Hard Shaggs' Night

Bangs était peut-être prophétique, car une véritable « Shaggsmania » va naître chez les initiés et les amateurs de musique underground suite à la réédition de leur disque. « Je reçois beaucoup de lettres. La plupart sont gentilles » déclare Dot à DeAngelis. En 1982, les NRBQ sévissent à nouveau en sortant *Shaggs' own thing*, une compilation sortie sur Rounder Records qui regroupe certains titres de *Philosophy of the world* mais également les inédits enregistrés en 1975.

En 1988, lors d'une interview dans un journal norvégien, Frank Zappa classe les Shaggs dans son Top 3 des groupes les plus importants de l'histoire. Kurt Cobain, le futur leader de Nirvana, découvre à son tour *Philosophy of the world*. Lors d'une interview quelques années plus tard, il le classera également dans ses albums préférés de tous les temps. 1988 sera aussi l'année où Dot tombe par hasard sur les bandes originales de la séance studio qui donna naissance à *Philosophy of the world*. Elle les donne aux musiciens de NRBQ, qui les transmettent à leur tour à Rounder Records. C'est alors une histoire de fou : les bandes sont restaurées, l'album sort en CD pour la toute première fois sur Rounder/Red Rooster Records. Une chose dont même Austin Wiggin n'aurait pas rêvé !

L'album sera réédité une quatrième et dernière fois en 1999 par RCA Records. Il sera alors chroniqué dans les pages du *New Yorker* et du *Wall Street Journal* comme étant « une œuvre culte. Une musique d'ailleurs. » À l'occasion de l'anniversaire des trente ans de carrière des NRBQ, ces derniers réalisent leur rêve de toujours : reformer les Shaggs à l'occasion d'un concert à New York ! Dot, Betty et Helen sont contactées. Elles acceptent, sauf Helen qui souffre



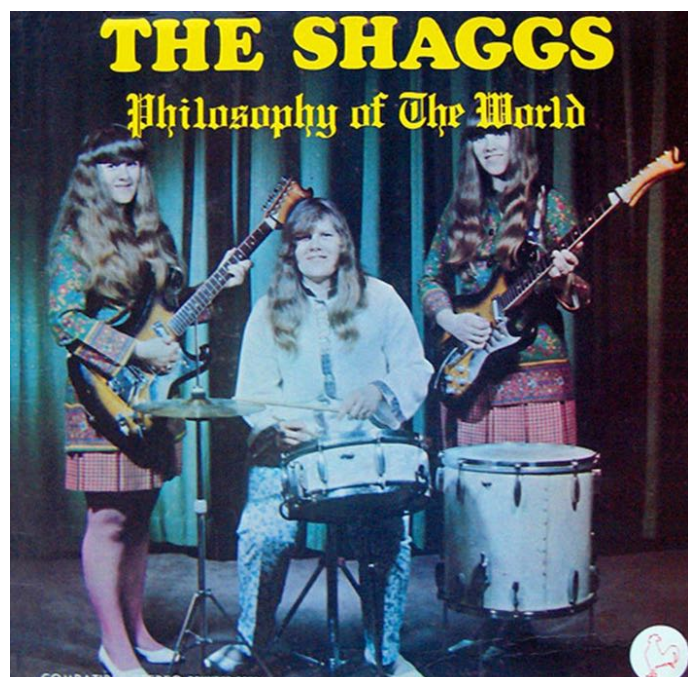
d'une grave dépression. Qu'à cela ne tienne, Ardolino s'improvise batteur des Shaggs ! C'est lui qui sera derrière les fûts lors de la très courte apparition du groupe au concert (elles joueront seulement trois titres). Ardolino déclarera que c'est les plans de batterie les plus difficiles qu'il ait eu à jouer dans sa carrière ! Contrairement aux idées reçues, il est dur de jouer faux d'un instrument et hors du rythme quand on est vraiment musicien !

Depuis, les deux Shaggs sont retournées à leurs occupations quotidiennes, loin de la musique. Elles tiennent cependant à répondre au courrier des fans qui leur arrive parfois.

En 2001 paraît *Better than the Beatles*, un tribute album consacré aux Shaggs. Des artistes tels qu'Ida ou Deerhoof y reprennent des chansons de *Philosophy of the world*. Divers projets de films, de comédies musicales et des rumeurs de reformation circulent. Rien de concret n'a abouti jusqu'à présent. Seul Joy Gregory a monté une petite pièce consacrée à l'histoire des sœurs Wiggins en 2003.

D'après certaines sources, Helen serait décédée en 2006. Annie Wiggin, épouse d'Austin et mère des quatre filles serait morte en 2005. Dot et Betty restent toujours aussi discrètes. Seul *Philosophy of the world* est encore là et tourne toujours sur les platines de deux ou trois personnes courageuses qui sont prêtes à écouter ces trente minutes hors du commun. Les Shaggs seront hors du temps à jamais. Austin serait fier de ses filles.

**Richard Joray**



### **Le groupe**

Dorothy «Dot» Wiggin  
Helen Wiggin  
Betty Wiggin  
Rachel Wiggin

### **Album studio**

Philosophy of the world (1969)

### **Compilations**

Shaggs' own thing (1982)

The Shaggs (1990 -tous les enregistrements studio)

### **Album hommage**

Better than the Beatles - A tribute to the Shaggs (2001)





## Harvest Radio Show

Il y a quelques mois, une bande de joyeux dingues est venue s'ajouter à notre communauté déjà bien dérangée. Cette troupe composée de Belou, Sgt Pépère, Piranha, Scooter et Rému est animée d'une passion rare et similaire à la nôtre au sein de Vapeur Mauve. Ces joyeux lurons sont les animateurs d'une émission nommée Harvest et qui est diffusée chaque jeudi de 22 h à minuit sur Radio G. Une radio associative d'Angers. À l'antenne depuis 2001, l'émission Harvest nous présente chaque semaine deux heures de rock, orientées années 60 et 70. Cette émission est née après l'arrêt de ses deux grandes sœurs Rock Ballads en 1984 et Traffic en 1986. Lorsqu'ils sont arrivés sur rock6070.com, l'idée d'une émission en commun a vite germé. Et, fruit du hasard, la première émission en collaboration avec l'équipe rock6070 a eu lieu lors de la sortie du précédent numéro de Vapeur Mauve. Suite à cet heureux signe du destin et en vue de notre enthousiasme commun concernant la musique, nous avons décidé de célébrer chaque sortie de Vapeur Mauve sur Radio G avec l'équipe d'Harvest. Ainsi vous retrouverez ce jeudi à 22 h le numéro 9 de Vapeur Mauve en écoute et le tout animé par la fabuleuse équipe d'Harvest avec qui nous nous sommes entretenus après la naissance de ce projet commun.

**Vapeur Mauve :** Salut les gars, alors dites-moi, êtes-vous enthousiastes à l'approche de la première spéciale Vapeur Mauve sur votre antenne? Comment allez-vous nous servir ça ?

**Harvest Radio Show :** Bien sûr que nous sommes enthousiastes ! Même si nous avons déjà collaboré sur l'émission spéciale « rock6070 », c'est une nouvelle aventure qui commence... Il est toujours enrichissant de rencontrer de nouvelles personnes, en particulier lorsqu'elles ont la même sensibilité que nous. Ce qui est le cas avec les gens du forum. C'est ainsi que dans la mesure du possible, nous essaierons d'illustrer en musique les artistes et les albums cités dans Vapeur Mauve. En complément, nous pourrions en proposer d'autres présentant des influences ou des similitudes. Nous aborderons le magazine dans une présentation du sommaire et nous essaierons, si nous le pouvons, de mettre en place un petit jeu concours. L'idée principale est de présenter le magazine en montrant les affinités des deux projets tout en gardant l'identité d'Harvest RadioShow.

**VM :** Donc Harvest est à l'antenne depuis 2001, qui en a été le géniteur ? Comment l'équipe s'est-elle formée? Comment choisissez-vous les titres diffusés chaque jeudi ?

**HRS :** C'est Belou qui est à l'origine de *Rock Ballads* en 1984 puis de *Traffic* en 1986, Pépère et Rému le rejoignent en 1988. L'émission est prise en main par Pépère et Scooter en 1997 suite au départ de son géniteur. En mai 2000, Radio Gribouille devient Radio G ! Et fin 2001, Belou et Rému fondent *Harvest*. Pépère et Scooter intègrent l'émission respectivement en 2007 et 2009. Désormais, le staff est composé de quatre animateurs: Belou, Rému, Sgt Pépère, Scooter avec un roulement de façon à être trois chaque jeudi. Des invités, parmi lesquels Piranha et Mr Collector, peuvent également participer à l'émission.

En ce qui concerne la conception de la playlist, chaque intervenant choisit 6 titres en toute indépendance. La programmation se fait en alternance, chacun proposant 2 titres enchaînés. Cette méthode permet une présentation préalable et consécutive à la diffusion. Le choix peut aussi être influencé par l'actualité (concert, album, disparition) ou un thème (forum). La réception d'un groupe ou l'accueil d'organisateur d'un festival donnent lieu également à des émissions exceptionnelles.

**VM :** Est-ce que le direct donne lieu à certaines tensions ou au contraire, certains moments de laisser-aller abracadabrants?





**HRS** : Difficile de se caractériser avec un disque, je préfère proposer un petit descriptif humoristique de chacun, qui permettra de cerner nos personnalités.

**Belou** a des affinités prononcées pour le folk-rock et le blues. C'est aussi un collectionneur maniaque d'albums, où Bob Dylan, Neil Young, Van Morrison, John Mayall siègent en bonne place. *Signe particulier : il déteste les digipacks. Il est d'ailleurs régulièrement chambré sur ce sujet au même titre que pour sa collection d'Elton John.*

**Sgt Pèpère** a été séduit très tôt par les grands précurseurs que sont Beatles, Rolling Stones, Pink Floyd, Status Quo ou autres Moody Blues. *Signe particulier : il est l'auteur de calembours subtils qui tombent souvent à plat. Ces derniers ont d'ailleurs pris le nom de « Pèpèrites » en son honneur. Bien connu pour sa maladresse, il n'est pas rare qu'un CD lui échappe des mains.*

**Rému** a un fort penchant pour le rock progressif et le country rock. Depuis sa découverte du Web en 2007, il est constamment en quête de nouveautés sur le Net et en commande plus de 30 par mois au grand dam de sa régulière. *Signe particulier : il propose tellement d'inconnus dans l'émission que Piranha a affublé ses découvertes de « Rémunites ».*

**Scooter** est également un spécialiste de musique néo-progressive et celtique. C'est aussi celui qui écoute le rock le plus musclé, bien que parfois, si un Ange passe dans *Harvest*, il proviendra de sa discothèque. *Signe particulier : il n'hésitera pas à faire des centaines de kilomètres pour un concert mais reste à cheval sur le respect des horaires de l'émission de façon à être couché à minuit 25.*

**VM** : Merci messieurs, pour votre enthousiasme et votre passion, j'espère que les lecteurs de Vapeur Mauve prendront autant de plaisir à écouter votre émission qu'à lire le magazine.

En écoute chaque jeudi de 22 h à minuit sur Radio G (Angers)

**Pour écouter directement l'émission :**

<http://www.radio-g.org/v2/player/player.html>

**Pour réécouter l'émission :**

<http://harvestradioshow.blogspot.com>

**Les playlists sur les blogs**

**Harvest Radio Show :**

<http://www.myspace.com/harvestradioshow>

**Planete Belou :**

<http://spaces.msn.com/members/belou1958/>

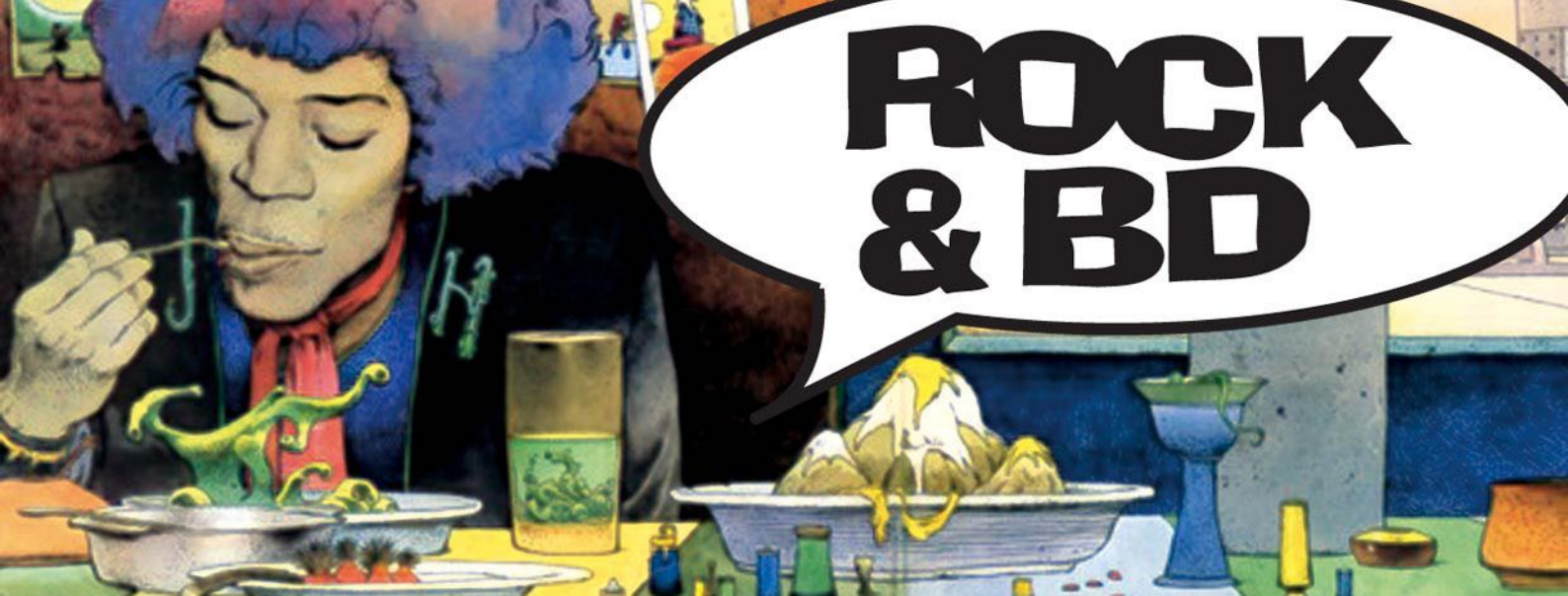
**Yenyen**

**HRS** : En général, il n'y a pas de tension entre les membres de l'émission qui se connaissent depuis très longtemps et ont plaisir à se retrouver le jeudi soir. L'humour et l'autodérision ont toujours été une condition de la longévité d'*Harvest* car il n'est pas rare de se faire chambrer sur nos petites manies. Mais je pratiquerais la langue de bois si j'affirmais qu'il n'y a jamais eu de tensions. Récemment, un intervenant occasionnel a préféré ne plus participer à l'émission suite à des divergences d'opinion. Nous avons respecté sa décision.

**VM** : Quels sont vos meilleurs souvenirs à l'antenne d'*Harvest* ? Des anecdotes ?

**HRS** : Nous avons tous la nostalgie de ces premières émissions avec les disques vinyles dans les années 80 et cela malgré l'incommodité des premières platines sans démarrage automatique et des pré-écoutes avant diffusion. L'esprit des radios libres est malheureusement mort avec l'autorisation de la publicité. Les radios parisiennes sont devenues de véritables robinets à pub et à musique (...) En province, elles se sont franchisées pour pouvoir retransmettre les programmes de ces nouveaux réseaux en y injectant de la publicité locale. Les véritables radios associatives non commerciales, qui ont conservé cet amateurisme passionné du début, ont dû également s'adapter et s'assagir pour survivre. En ce qui nous concerne, il faut remonter à l'émission *Traffic*, ancêtre d'*Harvest*, pour retrouver cette insouciance juvénile où nous parodions d'illusoires 'Grammy Radios Awards' en prenant une collation bien arrosée. Désormais, il n'est plus question de prendre le risque de renverser sa bière sur la table de mixage. Ce qui n'empêche pas de faire des émissions collégiales en fin de saison (juin) qui donnent toujours lieu à de bonnes parties de rigolade entre l'équipe et les invités. Mais dorénavant, les victuailles sont mises dans la salle d'accueil.

**VM** : En tant que passionnés de musique, si chacun d'entre vous devait sélectionner un disque pour le caractériser, lequel serait-ce ?



## Guitares et crayons : accords entre deux arts majeurs

Les univers du dessin et de la musique rock se sont toujours côtoyés et influencés, au final, pour le plus grand plaisir de nous autres, amateurs constamment avides de nous en coller plein les yeux et les oreilles. Souvenons-nous de ce temps où le CD n'existait pas encore et où le disque vinyle était plus un objet d'art qu'un simple emballage. Sous les rabats en carton s'ouvrait un monde d'imaginaire fantastique que l'on pouvait passer des heures à déchiffrer et admirer, tant les illustrations, les photos et les notes formaient un tout cohérent avec le contenu sonore gravé sur la galette. Ouvrez vos cartons, vos armoires, étalez vos pochettes par terre et regardez... La mythologie rock'n'rollienne se déroule là, juste sous vos yeux. Du psychédélisme de Robert Crumb en passant par l'esthétisme prog du studio Hypgnosis qui n'allait pas tarder à se faire taillader par l'anarchiste anglais Jamie Reid, toute une page de la musique populaire contemporaine est liée corps et âme au talent de ses artistes grapheurs. Mais la connexion entre dessinateurs et rockers n'est pas limitée aux

pochettes de disques. Quantité de bandes dessinées sont directement inspirées par le monde du rock, certaines mettant en scène des personnages de losers totalement déjantés, d'autres nous contant bravement l'histoire pas très sainte des valeureux guerriers du rock'n'roll. Vous commencez à nous connaître, chez nous on ne fait rien au hasard, alors on a décidé de redonner un petit coup de mauve à notre vapeur avant l'été et de vous conter la fantastique histoire de ces bulles bien accordées.

### Les gardiens d'un autre temps

Dès l'avènement de l'ère psychédélique, de nombreux dessinateurs ont commencé à illustrer des pochettes d'albums. Peter Blake, un esthète du Pop Art anglais, spécialiste des collages, aura dynamité les carcans de la pochette rock avec son incroyable visuel du *Sgt Pepper's* des Beatles tandis que Robert Crumb mettra en scène les titres du *Cheap Thrills* de Big Brother & The Holding Company. Son style coloré et déjanté faisant merveille pour renforcer l'aspect furieux et totalement barré de la bande à Janis Joplin. Ce style de pochette fera bien des émules, jusqu'à la fin des 70's où le groupe Grateful Dead fera appel à un graphiste, lui aussi issu de la culture underground américaine, Gilbert Shelton (les célèbres Fabulous Furry Freak Brothers, c'est lui) afin de renforcer le côté hippie d'une musique qui l'est de moins en moins sur l'album *Shakedown street*. On ne peut évidemment pas parler d'artwork à la sauce BD sans s'arrêter sur le travail de Cal Schenkel. Ce dessinateur américain aura passé la majeure partie de sa carrière à dessiner pour des illustrations de LP, notamment ceux de Frank Zappa. Rarement le crayon d'un dessinateur aura su toucher à l'essentiel de la musique, à l'exception peut-être de Roger





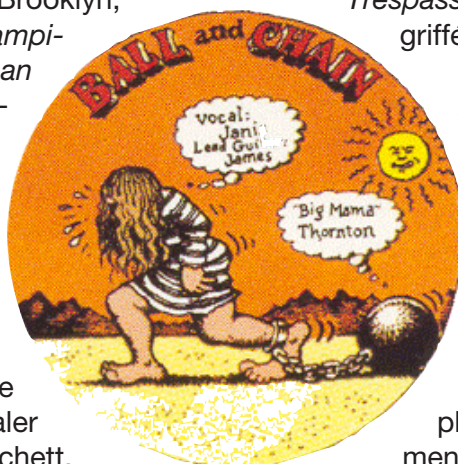
Dean et de son travail avec Yes. En effet, comment illustrer l'univers totalement fou et d'une complexité rarement égalée de l'instrumentiste moustachu. La collaboration entre les deux artistes se renforce au travers de nombreux projets ; d'un côté des pochettes et du design évidemment (*We're only it for the money*, *Waka/Jawaka*, *Grand Wazoo*, *One size fits all*, *Zoot Allures*, *Just another band from L.A.*), de l'autre, on retrouvera également Cal Schenkel au chant sur l'album *Lumpy Gravy* ou à la production audiovisuelle sur les projets de Zappa, *200 Motel* et *Video from hell*. Schenkel est aussi l'auteur de l'inoubliable pochette de l'OVNI musical qu'est *Trout Mask Replica* du sacrément barré Don Van Vliet, alias Captain Beefheart.

Les graisseux ne sont pas en reste et les metalleux de tous poils ont également leur grand prêtre de l'illustration, j'ai nommé l'immense Frank Frazetta. Bien que n'ayant jamais interféré directement avec le monde du rock, ce dessinateur de Brooklyn, qui a travaillé sur *Buck Rodgers*, *Vamparella*, *Flash Gordon* et bien sûr *Conan le barbare*, est devenu LE dessinateur par excellence du monde de l'héroïc-fantasy qui, depuis le début des 70's, aura marqué de sa griffe de nombreuses pochettes d'albums de hard rock devenus cultes (peut-être même plus souvent grâce à leur design que par la galette en elle-même). Tout le monde se souvient forcément du Death Dealer sur le premier album de Molly Hatchett, dessin initialement paru chez Dell Books dans le *Flashing Sword* n°2.

On peut aussi se pencher sur le cas de Richard Corben, graphiste américain qui a toujours refusé la facilité commerciale et mit sa science du découpage et du montage au profit des comics underground. Jim Steinmann et Meat Loaf firent appel à lui pour illustrer l'énooooooooorme album *Bat out of hell*.

Si le rock progressif partait explorer des territoires soniques jamais conquis alors, l'artwork ne fut pas en reste et le dessin fut souvent le meilleur vecteur pour accompagner les thématiques de science-fiction ou d'héroïc fantasy souvent développées dans les longues pièces à tiroirs symboles du genre qui nous intéresse. Probablement le plus connu de ces artistes est Roger Dean qui, dès l'album *Fragile*, n'aura de cesse d'illustrer les pochettes du groupe en restituant à la perfection leur musique planante et les textes cosmico-ésotériques de Jon Anderson. Ses dessins mettent en scène des mondes fantastiques et étranges baignant dans des couleurs étincelantes. Rarement un artiste aura été

autant associé à un groupe, à tel point qu'on ne peut voir ou écouter l'un sans forcément penser à l'autre. Sa pochette pour *Tales from topographic oceans* a été sélectionnée par le magazine Rolling Stone comme une des 50 meilleures pochettes de rock du XXe siècle. Moins médiatique mais tout aussi marquant est Paul Whitehead qui illustra les pochettes de nombreux albums indispensables du rock progressif. Après avoir réalisé la pochette d'un disque de Fats Domino en 1967, il devient directeur artistique du Time Out londonien, la bible de tout ce qui bougeait dans le Swinging London. Forcément, de nombreux groupes voulaient y placer une page de pub ou une critique de leur dernier album. C'est ainsi que le dessinateur rencontra la bande de l'archange Gabriel. Immédiatement, entre Genesis et lui, ce fut le coup de foudre artistique et ils décidèrent de collaborer avec l'accord bienveillant de la maison de disques Charisma. Le résultat fut au-delà de toutes les espérances du groupe. Les pochettes de *Trespass*, *Nursery Cryme* puis *Foxtrot* furent griffées de sa signature.



Attardons-nous un instant sur la pochette de leur LP *Trespass*. Dessin médiéval dans les tons bleus, ambiance plutôt rêveuse et éthérée. Pourtant, un simple détail attise notre curiosité, ce trait noir qui zèbre la pochette. Si on le suit et qu'on retourne la pochette, on se retrouve nez à nez avec un poignard planté au cœur de la scène, totalement incongru dans cette paisible ambiance médiévale. Voilà ce qu'avait compris

Whitehead de l'album, bercé par l'innocence de la jeunesse (c'est le second album du groupe seulement), mais traversé par un coup de poignard musical, *The knife* (le couteau), matrice bancaire de leurs succès à venir tels que *The musical box* ou plus tard *Get 'em out by friday*. Témoin du lien entre les albums du groupe, la pochette de *Foxtrot* qui fait écho à celle de *Nursery Cryme*. Reconnu pour son talent graphique, Whitehead se verra confier la réalisation de pochettes pour Van der Graaf Generator (*H to He - Who am the only one*, et *Pawn Hearts*), puis pour Peter Hammill (*Fool's mate* et *Chameleon in the shadow of the night*), mais aussi *Illusion* de Renaissance ainsi que certains albums du groupe de prog italien Le Orme.

À la marge de Genesis, il faut observer avec attention la pochette de l'album de Steve Hackett, *Voyage of the Acolyte*, élue celle de l'année à sa sortie. Réalisée par une artiste brésilienne, Kim Poor, l'ex-épouse du guitariste. Cette pochette diaphane évoque la prêtresse aveugle, fil rouge de l'album, qui prédit l'avenir et ouvre les portes de la connaissance.



D'autres groupes du mouvement progressif feront appel à des illustrateurs renommés, sans pour autant lier totalement leur image à l'univers d'un artiste. Trois groupes, et pas des moindres, ont imposé au public une musique révolutionnaire doublée d'un artwork devenu légendaire.

King Crimson bien sûr, avec la pochette de son premier album et ce personnage rougeaud et lunaire créé par Barry Godber, immergé dans l'univers du groupe par l'intermédiaire de Pete Sienfield, le parolier de la bande à Fripp. La couverture représente le 21st schizoid man, vision hantée du visage de l'auteur dans le miroir, tandis que le dessin intérieur met en scène le « Crimson King » exprimant une infinie tristesse. Selon Fripp, elle reflète au mieux les compositions de l'album qui passent d'un extrême à l'autre. Barry Godber est décédé à 24 ans, peu de temps après la sortie de l'album. En fallait-il plus pour alimenter le mythe ?

ELP enfin, qui saura attirer pas moins de trois dessinateurs particulièrement talentueux. Nic Dartnell tout d'abord, un peintre anglais qui réalisa la pochette de leur premier disque en 1970. Ce fameux dessin était à l'origine prévu pour un album du groupe Spirit, le crâne de l'homme à gauche étant censé être celui d'Ed Cassidy. Puis vint la rencontre avec William Neal pour *Tarkus*. Le groupe y développe les thématiques de l'absurdité de la guerre et d'une société totalitaire anéantie par une technologie incontrôlée qui se retourne contre ses créateurs. Le tatou suréquipé en armements de la pochette était au départ un élément tout simple devant figurer sur la pochette de *As your mind flies* du groupe Rare Bird. Keith Emerson ayant aimé ce dessin, il a donc demandé à Dartnell de développer cet élément graphique pour la pochette de l'album.

La collaboration continua pour *Pictures at an exhibition*, adaptation rock de la pièce de Moussorgski, pour lequel Neal a eu une totale liberté d'exécution. Les peintures originales furent exposées à l'Hammersmith London Town Hall et photographiées par Keith Morris et Nigel Marlow, tous deux diplômés, à l'instar de Neal, de la Guildford Art School. Ce talentueux peintre quittera petit à petit le monde de

l'artwork rock pour se consacrer à des peintures de paysages, alimentant sa passion pour l'harmonie des couleurs. Mais on ne peut évidemment parler d'ELP sans faire le lien avec le graphiste suisse H.R. Giger. Nous sommes en 1973, le trio est au sommet de sa popularité après quatre disques époustouflants. Giger est contacté par le manager suisse du groupe qui voulait un avis sur un projet de couverture pour un nouvel album qui, au départ, devait s'appeler *Whip Some Skull On Ya*, expression lorgnant du côté des pratiques sexuelles orales. Giger décide alors de combiner un ensemble de lèvres, de pénis et de crânes, mais est consterné d'apprendre que le titre de l'album sera finalement *Brain Salad Surgery*. Keith le rassure quant à la connotation sexuelle de cette nouvelle expression et Giger peut continuer son artwork dans la même direction.

Comment passer sous silence le studio Hipgnosis, connexion de deux designers, Aubrey Powell et Storm Thorgeson, rejoints en 1974 par Peter Christopherson. Ce studio a donné ses lettres de noblesse à l'artwork rock en créant des pochettes mêlant souvent photos, dessins et collections d'objets hétéroclites. Toute l'intelligentsia de la pop music faisait les yeux doux à ces créatifs et ils travaillèrent sans exclusive et jusqu'en 1983 avec les plus grands noms : Pink Floyd évidemment, mais aussi Led Zepelin, UFO, Syd Barrett, The Pretty Things, ELO, 10cc, Bad Company, etc. Lorsque le punk s'imposa en ces 70's vieillissantes, un artiste en particulier mit en images l'esthétique du mouvement. Je veux parler de Jamie Reid qui, avec son recyclage de vieilleries 60's (les collages de lettres découpées dans des journaux) imposa l'iconographie punk des Sex Pistols.

Puis les 80's s'imposèrent. Le temps des révoltes et des expérimentations cédait le pas au business formaté MTV. Le single devint prétexte à des clips vidéos de plus en plus élaborés, décalant l'épicentre de l'artistique non plus sur l'artwork des pochettes mais sur la réalisation de ces petits films diffusés en boucle. L'avènement à venir du CD à l'aube des 90's signa l'arrêt de mort de la pochette en tant qu'œuvre d'art, les restrictions





budgétaires imposées par les majors se chargeant du reste.

### Et la BD dans tout ça ?

Mettons-nous d'accord, à l'instar du rock, la BD fut longtemps considérée comme un art mineur. Mal aimée des intellos, parce que ces grands formats cartonnés n'étaient pas raccords au milieu de leur collection de François Mauriac, et finalement jetée aux chiens de ceux qui n'étaient pas assez talentueux pour exposer dans les galeries où ils se seraient retrouvés à boire du champagne le petit doigt en l'air avec, ô sainte horreur, les autres Mauriacophiles.

Et puis finalement, le temps a fait son œuvre, à force de proposer des formats et des histoires pour tous les lectorats, la bande dessinée s'est imposée comme un support incontournable, abordant toutes les thématiques, quitte à faire du racolage passif dans les pages de revues «branchouilles». Mais on ne va pas boudier notre plaisir. De nombreux chefs-d'œuvre ont été publiés, même si, dans le genre qui nous intéresse, la BD rock, on ne peut pas dire que l'offre est pléthorique. Et pourtant, comment ne pas faire le lien – un trait d'acide subversif – entre coups de crayons rageurs et riffs héroïques. Qui n'a pas écouté Steppenwolf vautré dans son canapé en dévorant *Métal Hurlant* ? Petit tour d'horizon et propositions de lecture à la sauce Vapeur Mauve

### Robert Crumb : RB draws the blues & Little blues book

L'immense auteur fut, dès 1968, adulé du public rock par ses multiples publications, de *Fritz the Cat* aux *Zap Comics* en passant par les *Big Ass Comics* et San Francisco Comic Books. Nostalgique de la musique traditionnelle américaine des années 20 à 30, il mettra un point d'honneur à raconter l'histoire de grandes figures du blues au travers de ses deux ouvrages, ciselés d'humour et d'anecdotes précieuses.



### Gilbert Shelton : The fabulous furry freak brothers

Le roi de l'underground avec Crumb. Shelton signera l'un des manifestes de BD déjantée les plus significatifs et les plus aptes à séduire les amateurs de rock. Comment ne pas succomber aux efforts de Freewheelin' Franklin, Phineas T. FREAKERS et Fat Freddy Freekowsko, les trois « brothers », dont l'unique occupation est de se procurer de la drogue. C'est le cas typique de la BD à message, sous couvert d'histoires totalement surréalistes et sombrant au fil des pages dans le plus grand délire, Shelton balance systématiquement une attaque en règle sur les politicards conservateurs et l'establishment en général.

### Pete Loveday

Filiation Crumb–Shelton évidente pour ce dessinateur anglais qui produisit à partir des mid 80's la série des *Big trip travel agency*, contant l'histoire d'un musicien paumé, Russell, courant après les festivals et la came.

### Peter Bagge

Encore un auteur américain catalogué underground. Dès le début des 80's, Bagge collabore à la revue Weirdo de... Robert Crumb, encore lui. Il s'émancipe pourtant en 1985 en développant ses propres œuvres via la revue *Neat Stuff* et publiera en France les aventures de Bud Bradley, jeune paumé qui se veut manager de groupes de rock mais dont la vie médiocre sera rythmée par les problèmes existentiels de sa copine névrosée, de son irascible frangin raciste et de sa mère alcoolique. Référence grunge, cette BD est parue en France en 2 volumes : *En route vers Seattle* en 2006 puis *En route pour le New-Jersey* en 2007.

### Joe Sacco

Journaliste et dessinateur américain plutôt habitué des reportages « embarqués » si on se réfère à ses précédentes productions sur les conflits en Irak et auparavant en ex-Yougoslavie, Sacco se paie une tranche de rigolade sur le dos du rock des années 90 avec sa BD *Le rock et moi* où il pose la question du paraître dans le microcosme rock'n'rollien.

### Métal Hurlant

Dans l'Hexagone, la connexion entre la BD et le rock est apparue au milieu des 70's avec *Métal hurlant*. Idéalisée par trois furieux, Moebius, Dionnet et Druillet qui se piquent de vouloir éditer un magazine de science-fiction, cette fabuleuse aventure continuera

jusqu'en 1987, tombant souvent sous le coup de la censure encore frétilleuse en ces 70's déclinants. La célèbre revue fait un peu figure d'auberge espagnole, invitant à tour de bras (Richard Corben, Jodorowski, Tardi, Manœuvre, Bilal) et proposant des rubriques-à-brac mêlant BD maisons, heroïc fantasy, polars, critiques de disques et de romans. La revue verra naître une édition américaine et, bien évidemment, le film *Heavy metal* en 1981. Pour les nostalgiques de cette saga, n'hésitez pas à vous jeter sans parachute du haut de pavé *Métal hurlant* 75-87, la machine à rêver, de Gilles Poussin et Christian Marmonnier, contant la fantastique histoire de cette revue magique.

### **Pop & Rock & Colégram (de Solé, Dister et Gotlib)**

Donc une partouze géante entre *Fluide Glacial*, *Rock&Folk* et les *Rubriques à Brac*. Donc, culte, forcément. Niveau graphique, vous vous en doutez, c'est la claque prévisible et chaque bulle peut être lue à plusieurs niveaux et nécessite un certain temps de lecture tant les détails foisonnent. Le pitch ? Pas compliqué, Dister compose des histoires à la gloire de chansons rock, Solé s'occupe de la mise en scène et Gotlib, comme à son habitude, remplit chaque espace libre de clins d'œil délirants. Un seul album donc, où nos groupes de prédilection s'en prennent évidemment plein la gueule pour pas un rond. Oui, vous là-bas, vous le fan des Beatles, même vous, serez terrassé de rire au triste sort réservé à la Lovely Rita. À lire absolument pour tout amateur de décadence forcément irrévérencieuse. Dommage qu'il n'y ait pas eu de suite.

### **Rock Strips**

D'orientation plus naturaliste, *Rock Strips*, projet indispensable initié par Vincent Brunner, se pique de conter la grande saga du rock en délivrant 30 histoires balayant un spectre assez large, de Led Zep aux LCD Soundsystem, mêlant histoire vraie, fiction et proposant au lecteur de continuer l'aventure avec une playlist musicale.

### **Nous sommes Motörhead**

Franchement, qui aurait misé un pack de bière sur le succès d'une BD consacré au trio le plus meurtrier pour nos tympans ? La BD française fonctionne beaucoup sous forme de collectifs (cf. l'Association, véritable incubateur à auteurs à succès) et là encore, la force de frappe des illustrateurs français s'est réunie pour gueuler Nous sommes Motörhead. Casting de luxe avec Riad Sattouf, Jean-Christophe Menu ou Laurence Croix pour ne citer qu'eux. Le pitch de cette immense potacherie est de célébrer

la musique du trio le plus bruitiste depuis 35 ans où chaque auteur se voit proposer de revenir sur la carrière d'un des groupes qui aura le plus contribué à démolir les sonos du monde entier.

### **Les éditions Petit à Petit**

Véritables spécialistes de la biographie en BD, cette maison d'édition nous propose de très belles éditions sur les Beatles, Bob Marley, Nirvana mais aussi Téléphone, Higelin ou Bobby Lapointe.

### **Comics Vinyls de Christian Marmonnier**

Toujours dans l'aspect naturaliste cher à la BD francophone, ce livre de référence propose une analyse fouillée des liens entre la bande dessinée et le business de la musique. 500 disques passés à la loupe pour découvrir ou redécouvrir ce qui est plus qu'un disque et plus qu'une simple pochette. On poursuivra volontiers ce travail archéologique avec l'ouvrage de Manuel Decker *Disques et bandes dessinées*.

### **Le petit livre rock d'Hervé Bouhris**

Rétro illustrée année par année du rock, l'intérêt de cette BD encyclopédique réside surtout dans le fait que l'auteur, pour contrebalancer l'aspect clinique et un peu froid de cette longue énumération, a truffé ses pages d'anecdotes et de commentaires qui font tout le sel de cet ouvrage paru en 2007.

### **Lola Cordova d'Arthur Qwak**

Cette BD de 2005 conte les aventures d'une prostituée archi-camée qui se voit embarquée par des extra terrestres pour initier des peuplades toutes plus délirantes les unes que les autres aux choses du sexe. Mais les aléas de l'histoire feront que le sort du monde reposera entre ses mains et cet habile cocktail de sexe et de science-fiction, s'il pouvait vite devenir indigeste, est une véritable réussite qui ne tombe jamais dans le graveleux ou le roman de gare. Autant au niveau du scénario que dans l'aspect visuel, l'effet est aussi hallucinant que l'écoute d'un LP d'Hawkwind. Une BD révolutionnaire dont on attend la suite avec impatience.

### **Et l'avenir dans tout ça ?**

Si le renouveau inespéré du vinyle permettra sans aucun doute de faire émerger une nouvelle génération d'illustrateurs, les destins croisés du rock et de la BD passent aussi par de nouvelles expériences inédites. En 2009, au Festival d'Angoulême, le chanteur Arthur H et le dessinateur Christophe Blain se sont associés le temps d'un concert. Tandis que le





chanteur interprétait les morceaux de son album *L'homme du monde*, le dessinateur tissait les décors de sa nouvelle BD, le tome 3 de la série *Gus*. Initié par le dessinateur Zep en 2005, dont chacun sait qu'il est un fan absolu de rock, ce genre de rapprochement donne l'occasion au dessinateur de s'affranchir du carcan de la traditionnelle planche en proposant directement sa création au public tandis que les musiciens accompagnent l'écriture de la BD en accentuant la dramaturgie du scénario. Lors de l'édition 2008, Brigitte Fontaine a également proposé un concert scénarisé par Charles Berberian et mis en bulles par des gens comme Hervé Bourhis, Tanxx, Tripp ou Clément Oubrierie.

Le dessinateur Luz est également à l'origine d'une intéressante formule hybride en compagnie du photographe Stéfanel. Fruit d'un long labeur de trois ans, l'album *Trois premiers morceaux sans flash* propose une rafraîchissante façon d'envisager la photo rock. Passion du rock partagée par les deux artistes, leur vision complémentaire ouvre une nouvelle voie. Tandis que le photographe fige pour l'éternité un instant, une pose, le dessinateur lui donne vie avec son coup de crayon. De beaux moments de grâce avec Bashung, Mercury Rev, Oasis ou Faith No More.

Messieurs les illustrateurs, à vos crayons, rock'n'roll will never die...

**Philou**

## Viens faire un tour dans mon comics trip

### Entrevue avec le dessinateur Céka

De fil en aiguille, où plutôt devrais-je dire de riffs en bulles, votre webzine préféré est allé rencontrer un auteur, passionné de musique, qui vient tout juste de publier son dernier ouvrage aux Éditions Petit à Petit : *Les Rolling Stones en bande dessinée*, ouvrage que nous vous proposons de gagner en répondant à quelques questions. Mais tout d'abord, rencontre avec un auteur sympa qui préfère les virages aux lignes droites.

**Philou** : Bonjour Céka, présente-toi à nos lecteurs.

**Céka** : Rien de bien renversant : dessinateur frustré, mais scénariste passionné. Gros bosseur, petit noceur. Mais je ne refuse jamais une petite soirée entre potes. Côté musique, ma prometteuse carrière s'est arrêtée vers l'âge de dix ans en cours de pipeau. Bref, pas trop rock'n'roll... Mais je reste un gros amateur de musique. Avec des goûts aussi éclectiques que pour la BD !

**Philou** : Parait que tu as longtemps couru après la BD, comme on court après les filles. Tu préfères quoi finalement ?

**Céka** : Déjà, j'ai fini par m'apercevoir que courir après une seule fille à la fois, c'était beaucoup plus simple et plus concluant. La preuve, maintenant, je suis marié ! Ce qui me laisse plus de temps pour courir à fond après la BD. En plus, ma femme admet sans problème cette maîtresse. Je n'ai donc pas eu de choix à faire, je file deux parfaites histoires d'amour...

**Philou** : Par le passé, tu as fait une BD sur Michael Jackson, à présent tu t'attaques aux Rolling Stones. Tu aimes bien faire le grand écart ou finalement tu es un amoureux de la musique ?

**Céka** : On ne peut pas faire une BD sur n'importe quel sujet, effectivement. Il faut avoir un minimum d'empathie pour que ça marche. J'en ai pour Michael Jackson, c'est lié à des souvenirs de jeunesse et à un intérêt pour ce personnage assez fascinant. Et j'en ai tout autant pour les Rolling Stones, ils racontent une partie de notre histoire commune. S'il s'agissait de Richard Claydeman, je déclinerais la proposition !

**Philou** : En parlant de cette BD des Stones, qu'est-ce qui t'a poussé à monter ce projet ?

**Céka** : *Michael Jackson en BD* était le premier livre sur lequel je travaillais dans cette collection. Mon éditeur, Petit à Petit, a apprécié l'approche sérieuse et sensible que je pouvais amener. Je pense que c'est ce qui l'a motivé à me confier les Rolling Stones.

J'ai adoré me replonger dans leur passé. On a du mal à s'imaginer la subversion qu'ils ont longtemps représentée. C'est ce que j'ai essayé de mettre en avant, ce côté « iconoclastes de génie ». Par moments, face aux conventions, au quotidien ou aux filles, on brûlerait de devenir des Rolling Stones, ne serait-ce que quelques instants... Mais seuls les Stones sont des Stones !

**Philou** : Tu vas continuer à proposer des BD sur d'autres artistes ?

**Céka** : Pour l'instant, ce n'est pas au programme. Ce type d'ouvrage est un gros et minutieux travail d'investigation pour un scénariste. Beaucoup de café, de transpiration, de maux de tête pour croiser les infos et savoir qui dit vrai, qui dit faux ! Alors, pour l'instant, je laisse un peu refroidir la machine... En ce moment, je travaille sur des projets plus personnels, je dirais presque que ça me repose. Mais si je devais me replonger dans une autre biographie, j'adorerais travailler sur David Bowie. Du génie pur, là aussi ! Chapeau bas...

**Philou** : Quelles sont les grandes différences lorsqu'on monte une BD sur un artiste, donc forcément biographique, et une BD de fiction scénarisée par l'imaginaire ?

**Céka** : Quand je crée une BD de toutes pièces, j'essaie d'apporter de la réalité à la fiction pour crédibiliser mon univers. Avec une biographie, je fais tout le contraire : j'apporte de la fiction à la réalité. Quand je dis « fiction », je parle de l'angle d'attaque et de la mise en scène. J'invente des histoires autour de la vie des Rolling Stones, mais je ne réinvente absolument pas leur histoire, bien sûr. Je travaille avant tout comme un biographe, dans le respect de leur vie.

**Philou** : Ta BD sur Michael Jackson est considérée comme la première BD numérique musicale. Parle-nous un peu de cette idée qui, j'en suis sûr, fera des émules.

**Céka** : Suite à la parution de l'ouvrage *Michael Jackson en BD*, Ave ! Comics a proposé à l'éditeur Petit à Petit d'en faire une version numérique. L'intérêt que nous y avons vu, c'est de pouvoir associer chaque histoire à une musique de l'artiste, via iTunes. Lire une biographie d'un chanteur en

musique, c'est quand même le fin du fin ! C'est effectivement, à notre connaissance, la première BD numérique musicale en France. Peut-être que cette expérience sera renouvelée pour la BD sur les Rolling Stones.

**Philou** : Quelles sont tes principales influences en BD, et tes goûts ?

**Céka** : J'ai des goûts très éclectiques, à l'image de ma propre production qui peut en dérouter plus d'un ! Mais c'est comme ça, je m'intéresse facilement à des sujets très différents. Ainsi, dans mes prochaines histoires, j'ai envie d'aborder des thèmes aux antipodes : les intelligences artificielles, la vieillesse, l'écologie, le fantastique, le paradis... Quant à mes influences, elles dépassent le cadre de la bande dessinée : l'actualité, la littérature ou la vie quotidienne sont de grandes sources d'inspiration pour un scénariste.

**Philou** : Revenons à la musique, raconte-nous tout. Comment ça a commencé pour toi, tes premiers émois musicaux, tes groupes favoris, tes concerts mémorables.

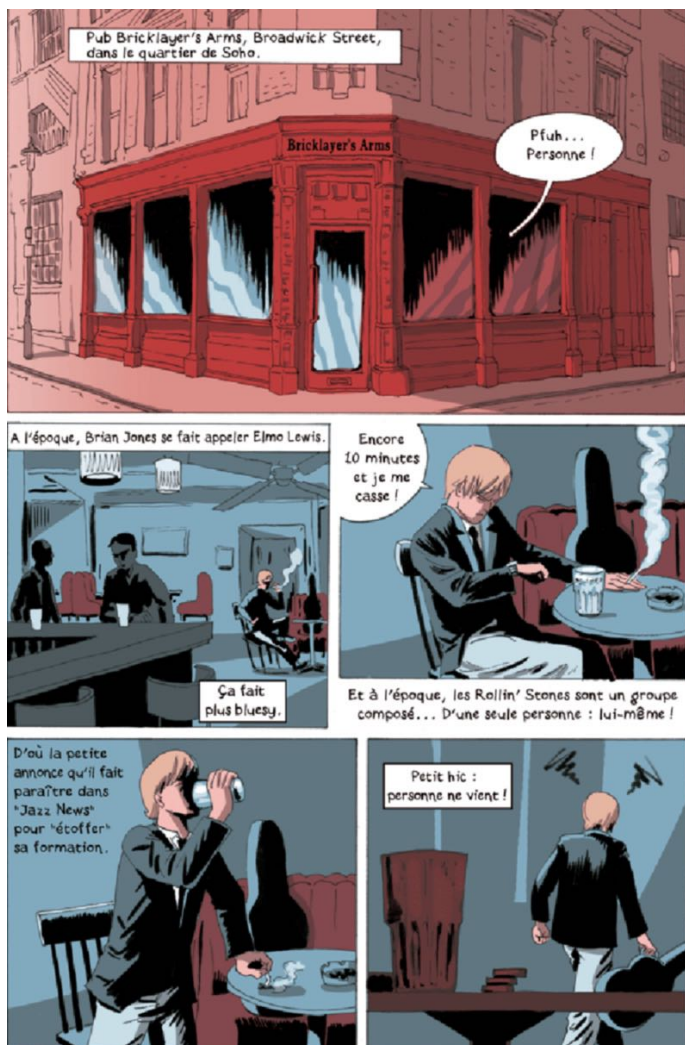
**Céka** : Je suis né en 1965, dans une petite ville de province. Autant dire qu'avant de devenir étudiant, ma culture musicale était relativement limitée ! Depuis, je me suis rattrapé et je me suis ouvert à pas mal de musiques très différentes, du fado au trip hop, avec une prédilection pour le jazz, je l'avoue. C'est là que je prends le plus mon pied en concert. Pour moi, c'est de la sensibilité pure... Mais je l'avoue honteusement, ça m'arrive encore, quand j'ai un coup de mou, d'écouter un petit morceau d'Abba en cachette !

**Philou** : Tu écoutes de la musique lorsque tu écris ou dessines ?

**Céka** : Oui, quand je bosse, je carbure au café et à la musique. Personnellement, ce n'est pas le silence qui m'aide à me concentrer, mais la musique. J'aime bien aussi me créer des ambiances musicales selon mon humeur du jour et le projet. Le nec plus ultra ? Je travaille avec le dessinateur Yigaël sur *Egovox*, une trilogie de science-fiction, dont le dernier tome va sortir en mai-juin 2010. Le groupe HYNINNER Vs HANT1S3\* nous a fait l'honneur de créer un disque de style rock électro en octobre 2008 en s'inspirant intégralement de notre univers. Alors, quand je travaille sur *Egovox*, je l'écoute. Le bonheur !

**Philou** : Puisqu'un des sujets principaux de ce numéro est l'année 1970, dis-nous en quelques lignes ce qu'elle évoque pour toi (à tous les niveaux, musical, personnel, etc. C'est totalement open).



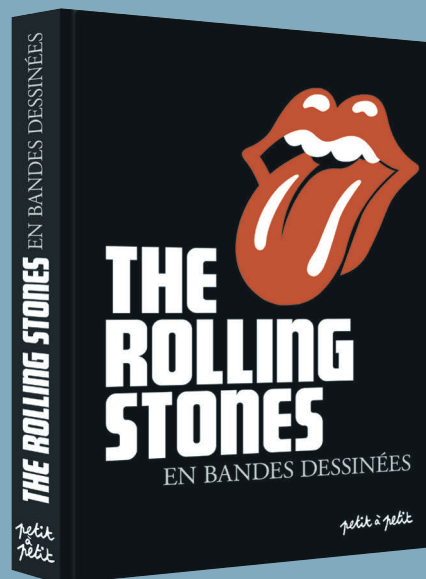


**Céka :** Personnellement, j'avais 5 ans en 1970, mais j'aurais aimé vivre en « live » cette période. C'était la belle époque des grandes utopies où l'on refaisait le monde tous les jours. Aujourd'hui, on a plutôt l'impression de le démonter tous les jours, ce n'est pas la même ambiance. Pas étonnant que les gens n'aient pas le moral... Musicalement parlant, il y avait aussi pendant cette période une incroyable énergie et profusion. C'était volcanique ! Je ne pense pas qu'une époque l'ait égalée depuis.

**Philou :** Demain tu pars sur une île déserte, tu emmènes quoi avec toi ?

**Céka :** D'abord, j'exige une île tropicale. Ensuite, j'emmène dans mes bagages *Idées noires* de Franquin, un album de Voutch et de Gary Larson, *Kind of Blue* de Miles Davis (génial avec les couchers de soleil !), la série *Lost* bien sûr et quelques *Chapeau melon et bottes de cuir*. Si je devais choisir des disques des Rolling Stones, je choisirais *Sticky Fingers* pour son style bluesy et, puisque je suis limité par la place, le *Rollad Gold+*. Et un bon gros cahier et un crayon pour écrire des histoires, cela va sans dire... **Philou**

\*<http://www.hvsh.net>  
<http://ceka.fr>



## 5 exemplaires dédiacés à gagner !

À l'approche des vacances, rien de plus cool que de dévorer une bonne BD en lézardant au soleil. Ce concours est donc ouvert à tous les lecteurs de Vapeur Mauve et aux visiteurs du site [www.rock6070.com](http://www.rock6070.com). Pour participer, vous devez simplement répondre aux 5 questions ci-dessous avant le 20 juin 2010 à l'adresse suivante : [concours@rock6070.com](mailto:concours@rock6070.com). Des indices se trouvent sur le site du scénariste [www.ceka.fr](http://www.ceka.fr) et sur celui de l'éditeur [www.petitapetit.fr](http://www.petitapetit.fr). Les 5 gagnants seront tirés au sort parmi ceux qui ont trouvé les bonnes réponses et ils recevront l'ouvrage dédié *Les Rolling Stones en BD* par la poste.

### Les 5 questions du concours

1. Combien de pages comptera le livre *Les Rolling Stones en BD* ?
2. Qui a dit à propos des Stones : « Ce qui rend un groupe intéressant, c'est la combinaison incongrue de gens contrastés » ?
3. Dans cet album, qui a dessiné l'histoire intitulée *Le 6° Stone* ?
4. Dans cette collection des légendes en BD éditée par Petit à Petit, quel groupe ou quel artiste n'a pas encore fait l'objet d'un livre ? Nirvana, Bob Marley ou Jimi Hendrix ?
5. Combien le musée Victoria et Albert a déboursé pour acquérir l'œuvre originale de la célèbre langue créée par John Pasche ?

Question subsidiaire pour départager les meilleurs : combien de lecteurs/internautes participeront à ce concours ?

**Bonne chance à tous !**



# Suze Rotolo

## Mémoires de Greenwich Village

### Suze Rotolo - Le temps des possibles (Greenwich Village, les années 60 Éditions Naïve 2009)

La couverture du livre fait office de madeleine de Proust. C'est tout un maelstrom de souvenirs, de sensations, qui font leur apparition à la vue de cette photo. Bien sûr, tout se situe immédiatement sur une ligne complaisamment tracée entre le moment où, pour la première fois, on a écouté l'album *Freewheelin'* de Bob Dylan, celui où on s'est pris parfois à rêver de se promener aussi, à la manière du couple sur la photo, dans les rues de New York et cet autre moment où on s'est demandé : «Qui est cette jeune femme qui donne le bras à Dylan, qu'est-elle devenue ?» .

Entre temps on a pris connaissance du nom de la petite amie de Dylan, dans nombre de biographies parues ces trente dernières années, mais cela n'a jamais éteint cette interrogation qui demeurerait : «Et elle, que pense-t-elle de tout ça ? De celui qui est devenu comme le héros d'une génération et qui a bouleversé tant de codes dans la chanson folk et rock !». La force de ce livre consiste dans le fait que Suze Rotolo y parle plus d'elle, de l'Amérique des années 50/60 (enfin surtout de New York et d'un quartier plus précisément, Greenwich Village). Ses souvenirs ne se rapportent pas seulement à

celui qui fut son premier amour pendant quelques années - celles au cours desquelles Dylan se fit connaître, grimpa les marches du succès avec une assez terrifiante assurance de sa part. Parce que oui, le portrait qui se dessine en creux dans ce recueil de souvenirs est celui d'un Dylan sûr de lui, de son destin, de son talent - il ne cherche pas, il trouve, comme le font les grands artistes.

Des anecdotes nous sont révélées qui parfois égratignent le personnage - sa façon d'emprunter aux autres, de se nourrir d'eux, de digérer tout ce qu'il peut apprendre des uns ou des autres - sans parler des petites indécidatesses dont il fit preuve. Ainsi, le jour où il enregistra, pour son premier album, *House of the rising sun*, dont l'adaptation était due à Dave van Ronk et que Dylan s'appropriait avant même que son «auteur» n'ait eu le temps de l'enregistrer lui-même - et c'est ainsi que van Ronk n'a jamais enregistré une version de ce titre.

Mais le plus singulier dans ce livre, ce sont les récits que Suze fait de sa vie dans Greenwich Village. Les petits boulots qu'elle dut assumer pour payer ses loyers, son ouverture d'esprit, ses engagements, ses dispositions et activités créatrices. Non seulement elle a croisé à peu près tous ceux qui ont appartenu à la scène folk new-yorkaise mais elle a aussi côtoyé des artistes peintres, des gens de théâtre - ceux du Living Theater par exemple - pour lesquels elle a confectionné, élaboré des décors et des accessoires. Attentive à toutes les formes d'art, musique, peinture, théâtre, danse, elle a été le témoin de la grande effervescence de la création artistique, comme l'avènement du Pop Art, rencontrant Warhol ou visitant







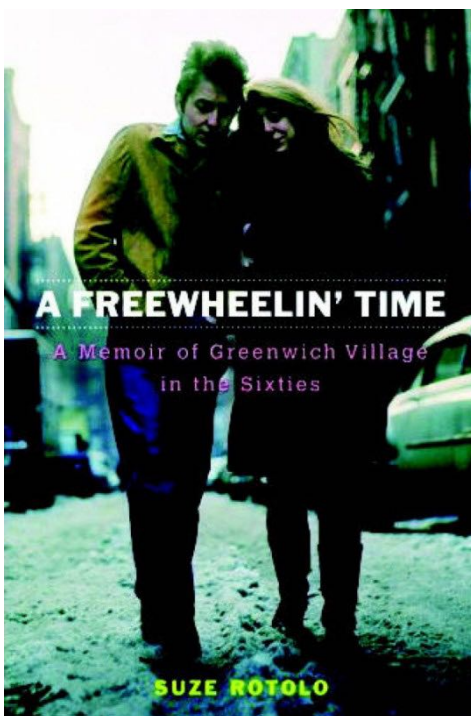
du duo Ian & Sylvia puisse elle aussi écrire les textes des chansons et composer. Il faut dire que Suze est issue d'une famille italienne communiste, qu'elle a eu à connaître très jeune le maccarthysme, l'engagement de ses parents, le combat syndical, qu'elle s'engagera très vite et très tôt dans la lutte pour les droits civiques. Elle effectuera même un voyage à Cuba, dont elle nous raconte les péripéties et les ruses dont ses amis et elle durent faire preuve, compte tenu de l'interdiction faite par le gouvernement américain à ses ressortissants de voyager dans cette île nouvellement communiste.

les expositions des peintres qui bientôt se feront connaître sur la scène internationale. Ce qui est aussi bouleversant dans cet ouvrage c'est en quelque sorte, non pas l'éducation sentimentale d'une jeune américaine qui, à 17 ans, rencontre la future icône de la scène rock, mais les bouleversements, hésitations, opportunités qui parsemèrent l'existence de celle-ci.

Beaucoup de remises en cause, d'interrogations, de doutes - par exemple sur la place qu'elle tient ou qu'on lui assigne aux côtés de l'Idole. Ne doit-elle être que «la nana de Dylan», sa muse ? Et s'effacer au profit de celui-ci quand il le faudra ou qu'on le lui demandera ? Doit-elle simplement être celle que l'on approche, que l'on côtoie pour pouvoir mieux aborder la vedette inaccessible ? Être une femme en ce début des années 60 c'est encore être l'accessoire, la béquille, qui aidera l'autre, l'homme, à se hisser un peu plus haut - toujours plus haut - dans la société ou dans le vedettariat.

Le milieu de la folk music est tout aussi ringard que le reste de la société américaine - on y parle d'engagement politique, de soutien aux syndicalistes, de prolétariat mais on se plie aussi aux coutumes et sans en être très conscient, on confine les femmes dans leur rôle habituel n'imaginant même pas que celles-ci puissent être aussi créatives que les hommes - «on» a même du mal à concevoir que Sylvia Tyson

Les années 60 furent pour une génération une période d'innovations, de profonds changements existentiels et dans les mentalités. L'art et la culture furent moins normés et durent subir les assauts d'une génération impatiente, pleine d'enthousiasme.



Mais très vite le commerce, le business, la mode, le manque d'authenticité, la facticité des comportements (les Plastic people que dénonça dès 1966 Frank Zappa), tout ça vira vite au cauchemar et, bien avant Altamont, Suze assure avoir entrevu tout ce qui allait s'ensuivre. Cette génération que dépeint Suze n'était que promesses et énergie et, pour paraphraser l'auteure, elle n'avait rien à vendre mais beaucoup à dire. Les temps

ont changé... **Harvest**



# THE LIGHT IN DARKNESS

## Toute la lumière sur **BRUCE**



### Tiens, un nouveau livre sur Bruce Springsteen...

Bruce Springsteen sortait en 1978 un de ses chefs-d'œuvre, *Darkness on the edge of town*. Plus de 30 ans plus tard, Lawrence Kirsch publie un recueil de témoignages uniques, *The light in darkness*. Un magnifique cliché inédit illustre le livre et on en retrouve plus de 200 autres, pour la plupart jamais publiés avant, tous pris par des fans partout dans le monde et reproduits avec les négatifs originaux.

Au fil des 208 pages, on retrace la période du 23 mai 1978 au 1<sup>er</sup> janvier 1979 aux côtés de Springsteen qui revenait frustré de trois années, privé de studio, à cause d'un procès en cours avec son producteur de l'époque.

Grâce aux nombreuses histoires, elles aussi toutes écrites par des fans, les curieux découvriront la façon dont Springsteen a signé un pacte scénique avec son public lors de cette tournée d'une intensité rare, ce qui fait de lui la légende que l'on connaît encore aujourd'hui.

qui n'hésitait pas à changer son set en plein milieu d'un concert. Quant à ceux qui l'ont vécu ou découvert sur une autre tournée, plus tard, ils raviveront la flamme allumée lors du premier concert; de celles qui ne s'éteignent jamais vraiment, et que chaque témoignage fait grandir.

On retrouve dans *The light in darkness* des anecdotes folles, drôles, comme celle de deux fans faisant connaissance au premier rang un soir de concert et se retrouvant par hasard des années plus tard; poignantes, comme ces gens qui vivent les choses en même temps que Springsteen les chante.

À lire aussi, le récit du scénariste du film *A history of violence* qui raconte avoir écouté *Darkness on the edge of town* en boucle lors de son travail d'écriture sur ce film. *The light in darkness* fait toute la lumière sur le côté obscur de Springsteen.



Les concerts étaient de plus en plus longs, le fidèle E Street Band jouait de mieux en mieux, toujours à l'affût du moindre geste du Boss

<http://www.thelightindarkness.com>

**Margaux Lanier**





## Entrevue avec Lawrence Kirsch, l'auteur du livre

**Béatrice** : Un livre sur Bruce Springsteen... Bien. Mais pourquoi Springsteen ? Pourquoi pas Bowie ou Neil Young ? Qu'est-ce qu'il a de plus que les autres ?

**Lawrence Kirsch** : Bonne question. Je suis à la recherche d'un livre sur David Bowie en ce moment, et j'adorerais publier un livre sur Neil Young, donc les deux sont d'excellentes sélections pour des livres. Mais, pour moi, Bruce Springsteen est l'artiste qui combine le mieux la musique, l'art de raconter des histoires et l'expérience des concerts parmi les plus de 350 groupes que j'ai vus et photographiés depuis 1970. Il défonce les murs entre l'artiste et le fan, nous faisons tous partie du show.

**Béatrice** : *The light in darkness* est un livre destiné aux fans avec leur aide. C'est quoi, un fan ? Est-ce que c'est cette bande de malades qui hurlent au devant de la scène ?

**Lawrence** : Oui, dans les concerts de Springsteen, les fans hurlent devant la scène, dans les gradins et derrière la scène, ils sont partout. C'est la raison pour laquelle Bruce court tellement sur la scène, il essaye simplement d'échapper à cette bande de dingues hurlants.

**Béatrice** : Vous avez déjà rencontré Bruce Springsteen ? Bon, ok, si oui, vous allez me

dire que c'est un gars adorable. Mais juste entre nous (même si vous savez que je vais publier votre réponse), c'est vraiment un gars adorable ?

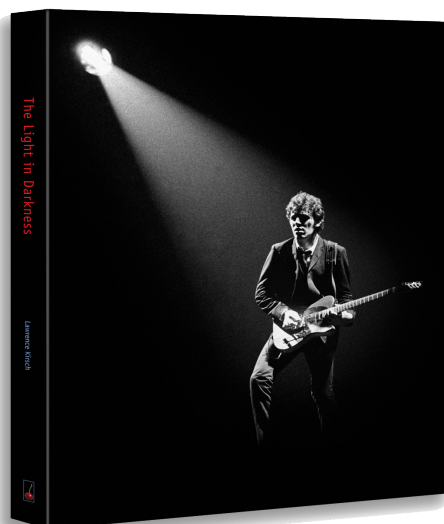
**Lawrence** : Oui, j'ai rencontré Bruce trois fois, une en tant que photographe alors que je travaillais pour CBS Records à l'arrière de la scène et prenais des photos de lui alors qu'il rencontrait des fans et des gars de l'industrie du disque. Bruce redescendait sur terre. Quand il discutait avec vous, vous aviez toute son attention, peu importe qui d'autre se trouvait dans la même pièce.

**Béatrice** : Racontez-nous un truc sur Bruce pour nos lecteurs. Une anecdote amusante ou autre chose.

**Lawrence** : Tous les ans, Bruce donne beaucoup d'argent à des organismes de charité. Il ne s'en ouvre pas publiquement, il préfère le faire de manière anonyme.

**Béatrice** : On l'appelle le Boss. Ok. Mais le boss de quoi ?

**Lawrence** : Bruce est le boss de la sauce. Une nouvelle sauce épicée appelée Bruce's «Fire» Hot Sauce. Mettez-la sur vos œufs, vos tacos, vos hamburgers. Allez regarder la nouvelle vidéo sur youtube, avec les paroles... « Hmmm, fire, fire burnin' in my soul, it's out of control fire ».





## Classic and troubles - Another day

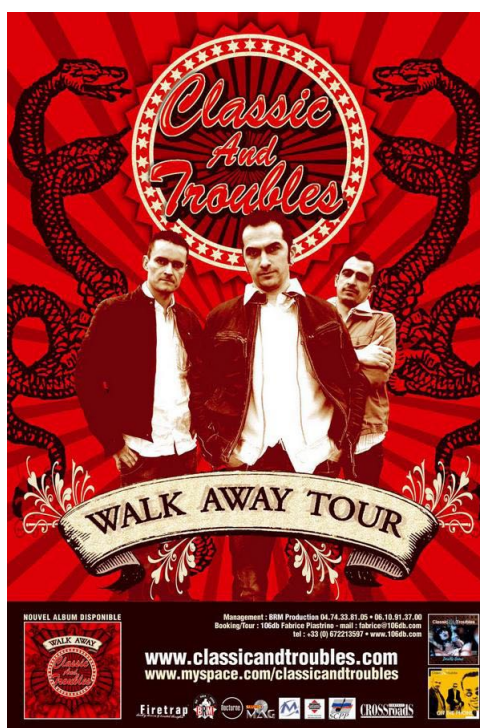
Voilà, les Classic & Troubles, groupe fier et indépendant (ce 4<sup>e</sup> album est autoproduit, et arbore fièrement un code barre frappé d'une main dressant son majeur, avec le slogan : « No code »), qui sortent donc Another day. Un autre disque, pour continuer, encore et encore. Malgré les galères, les difficultés à jouer du rock en France, et le découragement qui vous prend parfois... Mais ça vaut tellement la peine de se donner du mal, rien que pour le plaisir de faire sonner un nouveau morceau dans le local, la sensation de puissance en sortant de scène après un bon concert, ou le bonheur d'écouter le mix final d'un disque en studio. Tous ces moments qui font oublier le reste.

Le reste : le mépris des gens « normaux » par rapport à votre vie, les magouilles pour arriver à équilibrer financièrement le groupe, les kilomètres dans le van, surtout dans le sens du retour, les organisateurs véreux qui te demandent de jouer comme sur le disque, pas trop fort surtout, les journalistes qui te demandent pourquoi tu chantes en anglais, les mêmes qui vont reprocher à d'autres de le faire en français, les mêmes encore qui te collent une étiquette pour la vie (« Pub rock », « Classic rock », « Pop-rock »), ou pire encore, t'enfilent des perles à longueur de temps (« C'est toujours aussi bien ce que vous faites », « L'énergie est intacte », « Carré et sans surprises ») et qui, derrière ton dos, te traite de ringard. Ou de loser (ouais, c'est du vécu...) Et puis forcément, il y a les prises de tête, et aussi les ruptures, parfois. De rupture, il en est bien question ici, je

crois. Une bonne partie des chansons, toutes signées Christophe Jardon, le guitariste-chanteur, semblent évoquer la fin d'une histoire

sentimentale. Entre rage, désespoir, colère et envie. Un bon mélange pour faire du rock, aussi. Les voilà, donc, Les Classic, le trio inchangé, avec le duo infernal basse-batterie, Fab et David, des gens qui peaufinent un art toujours difficile, celui d'être à sa place.

En l'occurrence, produire une section rythmique puissante, souple, inventive, efficace. Les voilà qui s'élancent avec une intro de basse saturée, et trois premiers morceaux qui s'enchaînent quasiment : des retrouvailles, certes, mais avec quelque chose en plus, sur ce terrain pourtant connu. La maturité, certainement. Le son aussi, qui vous prend en entier, à condition qu'on se donne la





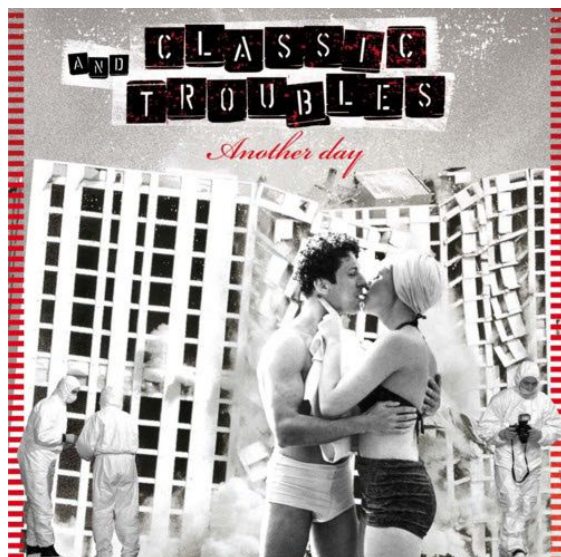
peine de fermer son ordinateur, et d'écouter ce disque sur une chaîne décente. Voilà ce qu'on entend : des chœurs, beaucoup de chœurs. Et je me souviens d'une discussion avec Fab, où je lui faisais part de mon envie d'entendre plus souvent une deuxième voix sur scène. C'est fait. Mais au quatrième morceau, où Christophe semble parfois parler de lui à la troisième personne, ce sont des nappes de chœurs féminins qui arrivent. Mon Dieu, des voix aériennes sur un gros tempo médium, quelle bonne idée.

Mais il y a plus : sur *Tell me who is gonna lie* (grand texte sur les rapports amoureux...), le refrain me fait penser à du Sugar, carrément. Ah, et les chœurs, encore ! Et dans le suivant, il y a la grosse surprise : un break à l'anglaise, à la *Pictures of matchstick men*, du Status Quo psychédélique, avec même du violon !

Je rassure les éventuels mécontents (j'en connais un en particulier) : ça dure très peu de temps, juste ce qu'il faut (mais à quand toute une chanson dans cet esprit ? Je suis preneur). Le reste du morceau me fait plutôt penser aux Godfathers, fabuleux groupe qui savait lui aussi brouiller les pistes, sans s'égarer. Et puis *Time is coming*, du british beat d'aujourd'hui. Qui sait en France jouer ça comme ça ? Envoyer le bois sans oublier de groover, ni de claquer un refrain enjoué, et puis aussi un solo digne de Mick Green des Pirates. Sans oublier le petit détail de production, l'espèce de petite voix atmosphérique (ou est-ce un farfisa ?) qui évoque les films de Tim Burton...

Vient la chanson qui parle de celle qui est partie. *Lina's gone*, donc. Une suceuse de sang qui traîne dans les rues pendant que lui la cherche en vain, parce que, de toutes façons : « she's gonna let you down ». Au moment où on va bientôt désespérer, il y a ce gros break de basse, avec juste derrière ces chœurs stoniens, vous savez les « oo oo », qui bien placés, vous remontent toujours le long de la colonne vertébrale. C'est ça aussi, la grammaire

du rock. Et puis, et puis, *Mister X*, encore un refrain illuminé par des chœurs malicieux et très rythmiques, et *Getting on my tits* qui convoque un piano joué comme il faut, c'est-à-dire avec un doigt et à la croche, sur un riff que n'auraient pas renié les Inmates. Christophe pousse même un cri à la Bill Hurley / Wilson Pickett juste avant le solo. Killer ! Je ne vous détaillerai pas le pont instrumental très inspiré de *Everybody's got away*, et les prouesses de Mell & Cabou (les choristes) qui dynamisent les refrains, et ceux du dernier morceau aussi, où ressurgit encore une fois Lina, dans les paroles. J'écoute ce disque pour la cinquième fois, je ne m'en lasse pas, je l'aime de plus en plus. Parce que ce n'est plus trop le côté « Classic » qui l'emporte. Non, ces gens parlent de leurs ennuis et n'hésiteront pas à s'en attirer s'il le faut pour continuer à avancer.



Vous savez quoi ? Je suis sacrément fier que ces mecs aient accepté de jouer avant nous (je parle de King Size...) lorsqu'on fêtait nos 20 ans à la Grange à Musique, à Creil, en 2005. Et j'ai hâte de pouvoir aller les voir, et mieux encore de partager la scène avec eux encore une fois. En attendant, ces types jouent dur et souvent. Vous pouvez rallumer votre ordinateur pour consulter

leur MySpace : ils jouent sûrement pas loin de chez vous.

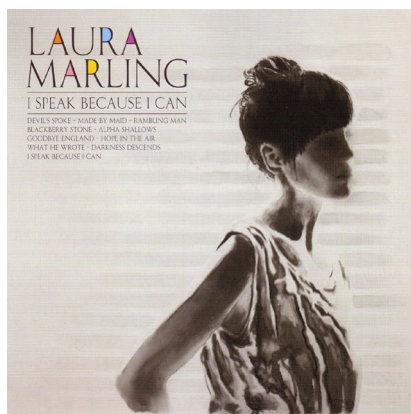
Et puis surtout, vous devez acheter leur album. Parce qu'il est beau (la pochette est signée Dom S.D, un gage de qualité), et qu'il contient beaucoup d'amour. Et ce truc là, c'est la moins mauvaise des solutions, à ce qu'il paraît...

### The Rev

[www.myspace.com/classicandtroubles](http://www.myspace.com/classicandtroubles)

Classic and Troubles  
4 montée de la Coche  
38630 THUPELLIN

20 euros port compris  
Chèque à l'ordre de BRM



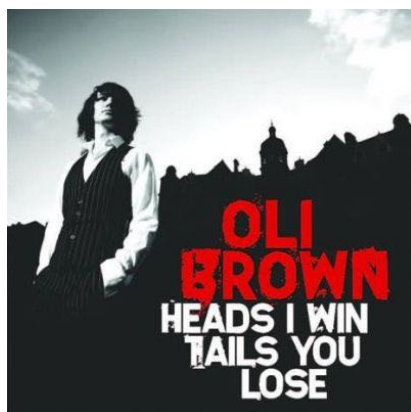
### Laura Marling – I speak because I can

En juin 2009, la tournée Neil Young a fait escale en France pour deux dates. Les spectateurs nantais et parisiens ont donc pu découvrir en première partie du Loner, Miss Laura Marling, qui débarqua sur la scène des Zenith locaux, toute timide et visiblement un peu apeurée devant cette foule silencieuse. Vingt minutes plus tard, elle repartait sous des tonnerres d'applaudissements, le public visiblement emballé par le cran et le talent de cette jeune folkeuse anglaise droite dans ses bottes. Pour les amateurs de la scène folk indépendante, Laura n'est pas tout à fait inconnue puisqu'elle faisait partie du groupe Noah and the Whale. Sa carrière solo, démarrée avec un joli premier album sorti aux premières heures de l'année 2008, se poursuit avec ce nouvel opus, intimiste, en phase avec les interrogations des femmes à l'aube des années 2010. Guitare acoustique, violon, flûtes, tablas et chœurs fantomatiques accompagnent la voix chaude et convaincante de Laura qui perpétue ainsi la tradition de ses illustres aînées. Cet album est une des très belles surprises de ce début d'année et si elle ne se fait pas avaler par le music business, parions qu'il faudra compter avec la toute jeune Laura (20 ans).



### Meena – Try me

L'Autriche n'est pas particulièrement réputée pour être une terre de rock et ses alpages sont bien loin d'être gorgés de soul et de blues. N'en déplaise, la belle chanteuse Meena, biberonnées aux mamelles de Janis Joplin et Tina Turner, a franchi l'Atlantique pour graver ce disque chez l'excellent label Ruff Records, inlassable défricheur. Coachée par le producteur Jim Gaines et entourée d'un line-up impressionnant puisque Coco Montoya, Eric Sardinas ou Donna Grantis rivalisent à la 6 cordes, Meena a pu enfin réaliser l'album de ses rêves contre vents et marées et surtout contre l'industrie musicale qui voulait en faire une pop star formatée. Chanteuse de premier ordre et impliquée dans la composition de la majorité des titres de son album, il est évident que Meena fait à présent partie des artistes blues/soul qui comptent. Alors, un conseil, posez la galette sur votre platine, éteignez les lights, prenez votre ami(e) par la main et laissez vous aller sur *Try Me*, slow blues torride qui ouvre son album et fera très vite passer Norah Jones pour une aimable chanteuse de patronage.



### Oli Brown Band - Heads I win, tails you lose

Les lecteurs de VM savent que j'observe le jeune guitariste anglais depuis son excellent et prometteur premier album chroniqué dans le n° 6 de votre webzine préféré. Restait pour Oli à transformer l'essai et à prouver à la planète blues qu'il allait falloir désormais compter avec lui. Après une harassante tournée anglaise en 2009 en support de son album, le jeune prodige est retourné en studio sous la houlette du prestigieux producteur Mike Vernon qui en a maté des plus coriaces (Fleetwood Mac, Mayall, Clapton, etc.). Le challenge est énorme pour Oli tant les guitaristes de blues rivalisent ces dernières années de talent et se battent pour être au devant de la scène, avec bonheur pour certains (Joe Bonamassa), se ramassant lamentablement pour d'autres (Davy Knowles avec Back Door Slam). Eh bien Oli Brown nous propose ici son meilleur disque et a encore élevé son niveau de jeu, tout en bénéficiant d'une production mettant en valeur sa guitare cristalline autant que nerveuse. De blues juteux en mid-tempo portés par un chant en constant progrès, Oli Brown est bel et bien le guitariste anglais à retenir et à suivre pour les années à venir. Le blues a encore de très belles années devant lui, surtout qu'Oli a tout juste... 20 ans. **Philou**



# JACK DUPON

un cas à part dans l'exception  
culturelle française



**Jack Dupon est un quatuor déjanté qui sait se démarquer d'une musique française actuellement au point mort. Mieux : au niveau international, même dans l'univers restreint des groupes savamment innovateurs, ils font figure de drôles de zouaves hurluberlus. Ils se sont faits d'eux-mêmes et ont su mener leur chemin de main de maître jusqu'à atteindre le saint Graal pour tout groupe émergent : signer chez un label reconnu de ses pairs, à savoir Musea. Pour autant, ils se défendent de jouer une musique progressive, spécialité du label français. Rencontre avec quatre musiciens aussi cinglés que talentueux.**

**VM** : Votre jeune âge peut paraître surprenant à certaines personnes qui ont vécu la grande époque du rock aventureux. comment expliquez-vous que vous ne soyez pas devenus, comme 98,197% des groupes de votre âge, un clone de Nirvana?

**Arnaud** : Nous avons commencé la musique en composant, on n'a jamais eu l'intention de reprendre des morceaux déjà existants ou de sonner comme tel ou tel groupe.

**Thomas** : On passait nos week-ends à improviser et trouver une complicité musicale plutôt que de jouer le refrain de *Smells like teen spirit*.

**Greg** : Faut dire aussi que nous avons découvert King Crimson, Zappa et autre Soft Machine dans la discothèque de Fifi.

**VM** : Justement, Philippe, qu'est-ce que ça change de jouer avec des jeunots ?

**Fifi** - L'âge réel compte moins que l'âge que l'on a dans la tête. Et avec ces trois-là, musicalement, le feeling est passé. Donc soit ils sont déjà vieux ou je suis encore jeune...

**VM** : Chaque membre du groupe joue d'un ou plusieurs instruments, quelle est ou quelles sont, pour cet instrument, votre ou vos références premières ?

**Thomas** (batterie) : Bill Brufford, Christian Vander, Jon Theodore.

**Fifi** (guitare) : John McLaughlin, Frank Zappa.

**Arnaud** (basse) : Les Claypool, Jaco Pastorius.

**Greg** (chant) : Jeff Buckley, Frank Zappa.

**VM** : Quel est votre album de chevet (en ce moment / globalement) ?

**Fifi** : Gong est un groupe que je viens juste de découvrir et en ce moment je craque pour un live de 1977. Et globalement pour moi ce serait *Waka Jawaka* de Zappa.

**Greg** : Moi en ce moment c'est *Cure for pain* de Morphine. Le reste du temps c'est *J'exagère* d'Eric Lareine.

**Thomas** : Je me balade un peu entre les Battles et Snakefinger. Mais mon album serait *Lark's Tongue in Aspic* de King Crimson.

**Arnaud** : En ce moment j'écoute en boucle l'album *Unplugged* des Alice in Chain. Mon album de prédilection, *Enter the 36th Chamber* du Wu Tang Clan.

**VM** : Votre nom, c'est un mélange de





Jack Beauregard et des Dupond/t ? Pourquoi ce nom français anglicisé ?

**Thomas** : Absolument pas. Ce n'est pas un mélange puisque Jack Dupon existe vraiment.

**Greg** : Ouais, c'est vrai, c'est un personnage historico-mythologique qui nous a orienté dans nos choix, mais il a sûrement aussi influencé les vôtres à votre insu...

**Arnaud** : Chuuut !!! On avait dit qu'on n'en parlerait pas dans la presse...

**Fifi** : ...Personnellement je ne connais pas cet individu.

**Greg** : Qui ça ?

**VM** : Comme souvent, quand on découvre un nouveau groupe, on s'empresse de le comparer à un autre groupe ou à l'étiqueter dans un genre. Quelle a été la comparaison la plus farfelue qu'on vous ait donnée ?

**Greg** : La plupart des étiquettes que l'on nous a données nous semblent à peu près farfelues.

**Thomas** : « En même temps cela nous a permis de découvrir d'autres groupes que l'on ne connaissait pas (Etron Fou Leloublan, Gong...) »

**Arnaud** : Sérieusement, quand on nous compare à des groupes genre psyché ou post-rock, cela nous surprend un peu, mais pourquoi pas ?

**Fifi** : Tu sais, nous avons du mal à définir notre musique, donc on comprend que les gens nous

comparent à d'autres groupes même si des fois cela ne nous correspond pas vraiment.

**VM** : Vous est-il facile de trouver une scène ? Avez-vous eu des contacts à l'étranger ?

**Thomas** : Non, c'est pas si facile vu que nous sommes souvent placés entre la musique trop expérimentale et pas assez.

**Greg** : C'est d'autant plus le cas en France. On a eu des contacts moins frileux dans d'autres pays. Notamment en Espagne où nous avons participé au BilboRock. Un bon contact avec les États-Unis vient de s'enclencher ce qui pourrait nous amener vers une tournée là-bas pour l'automne prochain.

**Arnaud** : C'est vrai qu'au-delà de la France, notre style de musique fait moins peur.

**VM** : Vous avez été signés chez Musea, un des trois labels majeurs de musiques progressives. Pensez-vous que vous auriez eu une chance de signer chez un label «généraliste» ?

**Greg** : Avec Musea, on a la possibilité de faire la musique qui nous branche, ce qui est plutôt chouette.

**Arnaud** : Universal nous avait contactés mais on ne s'est pas entendus sur les tarifs.

**Fifi** : Si on compare à la médecine, mieux vaut un spécialiste qu'un généraliste.

**VM** : Comment expliquez-vous votre présence dans un webzine consacré aux années 60-70 ? Pensez-vous faire de la musique des années 60-70 ?





**Fifi** : On est dans le prolongement de cette musique-là sans vraiment faire de la musique des années 70.

**Arnaud** : Oui, notre musique en découle forcément, après, nous faisons juste de la musique.

**VM** : Partout sur le ouèbe, votre album est excellemment noté (en moyenne 8/10), quelle note penseriez-vous avoir dans Rock&Folk, ce magazine si sérieux, musicalement ?

**Thomas** : Moi, j'ai jamais ouvert ce magazine, mais s'ils sont si sérieux que ça ils mettraient sûrement 2/10, au moins pour la pochette.

**Greg** : Si Rock&Folk nous connaissaient, ils mettraient une photo de moi nu sur la couverture.

**Fifi** : C'est vrai qu'on a presque été étonnés des retours sur cet album alors qu'on pensait faire une musique quelque peu « inaccessible ». Mais on a découvert une communauté, notamment sur Internet, prête à recevoir ce qu'on avait à donner.

**VM** : Être signé chez Musesa est un gage de reconnaissance dans le monde progressif. Que pensez-vous du manque grandissant de considération pour ce genre musical par les médias alors que le public semble ne jamais avoir été aussi jeune et nombreux que depuis la fin des 70s ?

**Greg** : Si par médias tu parles de Rock&Folk, je suis d'accord, mais comme on te l'a dit, il y a étonnamment beaucoup de gens qui s'intéressent à nous.

**Arnaud** : Et ça fait plaisir.

**Fifi** : On s'en fout des étiquettes et des médias, l'important c'est de participer !

**VM** : Vos textes sont en français. N'avez-vous pas peur que cela vous restreigne à un public uniquement francophone ?

**Fifi** : Non, car la voix est plutôt utilisée comme un cinquième instrument. Les paroles ne sont pas vraiment destinées à être comprises.

**Greg** : On s'appuie plus sur la musicalité des textes

que sur le sens. Du coup cela permet d'écrire des choses assez saugrenues.

**VM** : Malgré leurs plus de 20 minutes, les grosses pièces se laissent écouter sans difficulté, grâce à un «chapitrage» soigné. Qu'est-ce qui a fait que ces titres soient devenus des longues plages : était-ce une volonté artistique ? Est-ce arrivé par la force des choses ?

**Greg** : C'est arrivé par la force des choses. On a toujours composé les morceaux les plus courts et efficaces possibles.

**Arnaud** : Et puis 20 ou 30 minutes c'est déjà assez condensé pour nous.

**Thomas** : Ouais et on s'oriente aussi sur des morceaux de 5-10 minutes pour le second album

mais rien n'est sûr vu que pour composer on se met derrière nos instruments, on joue, et tant que la fin n'est pas évidente, on continue.

**Fifi** : On a la chance de répéter dans un studio avec tout le matos nécessaire pour enregistrer. Donc la plupart du temps, on part en impro totale, on écoute ce que ça donne et on garde les parties qui nous plaisent pour les retravailler ensuite, vu que

personne n'est capable d'écrire une partition.

**VM** : Pour qui composez-vous : pour vous ou votre public ?

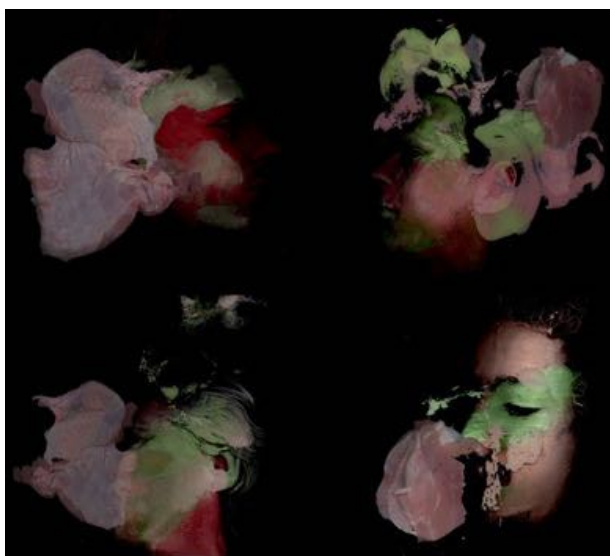
**Arnaud** : Je compose surtout pour ma mère, le Pape et pour Nicolas Sarkozy.

**Greg** : Nous créons d'abord pour passer le temps et draguer les filles donc un peu des deux.

**Fifi** : C'est forcément pour les deux. Par exemple quand nous sommes vraiment en phase sur scène avec notre musique, le public le ressent et c'est là que ça fout la chair de poule.

**Thomas** : Moi, je fais ça pour l'argent... Et pour avoir la chair de poule.

**VM** : Vous ne semblez pas afficher beaucoup d'influence de cette scène, pourtant, le dernier tiers de *L'Homme qui a la jambe qui boit* fait



ment penser à Quicksilver Messenger Service et à tous ces jam-bands ouest-américains capables de jouer trois heures durant le même morceau. Cette familiarité est-elle fortuite ou délibérée ?

**Thomas** : On est des grands fans de Phish et ça doit se ressentir quelque part.

**Arnaud** : On a une sorte de groupe « alter-ego » nommé Bob Voiture Rouge en référence à Robert Redford qui est composé des mêmes musiciens que Jack Dupon avec lequel nous avons effectué quelques concerts totalement improvisés.

**Greg** : Ouais, c'était chouette.

**Fifi** : Même qu'Arnaud avait fini en caleçon sur scène. Il est même resté toute la soirée en caleçon.

**VM** : Vous êtes-vous lancés sur de nouvelles compos ?

**Thomas** : Oui il y a du neuf. Et on va aussi sortir des versions nouvellement arrangées, redécoupées, tripatouillées et mélangées.

**Fifi** : Deux nouveaux morceaux sont en lignes\*, dont *Le château de l'éléphant* qui est complètement nouveau.

**VM** : Je vous donne une liste de noms, vous me dites ce qui vous passe par la tête :

- Christian Vander : batterie
- Daevid Allen : planant
- Daniela Lumbroso : pot de fleur
- Robert Wyatt : chaise roulante
- Nagui : jeu télévisé
- Robert Fripp : autiste
- Albert Marcœur : delirium tremens (mais très épais)
- Philippe Manoeuvre : Rock&Folk
- Les Claypool : supers clips
- John Wetton : La cour du roi
- Tania Bruna Rosso : connais pas

C'est sur ces derniers mots que nous constatons la grande sagesse d'un groupe comme Jack Dupon. Le délire n'est que façade et il nous prouve que, comme leurs aînés Zappa et Gong, les Jack Dupon savent montrer qu'il faut être intelligent pour faire l'imbécile, et non l'inverse.

Jack Dupon n'a sorti, à ce jour, qu'un seul album et c'est déjà un miracle. Là où on se lasse de voir des grandes majors imposer à leurs poulains de faire coup-au-but dès le premier opus alors que, 30 ans auparavant, on savait laisser mûrir une formation, Jack Dupon a su jouer le jeu du premier album réussi et, à l'instar des Chicago, Soft Machine, Pearl Jam ou Neil Young, c'est chose faite. Par contre, ils ne m'ont pas dit qui était sa cousine...

**Yann Gougeon**

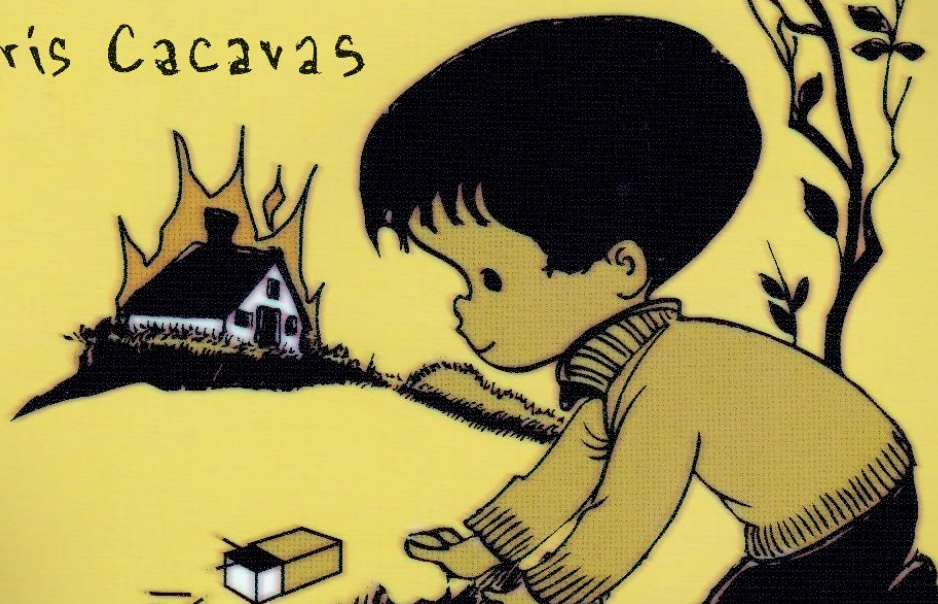
## **JACK DUPON** **L'Echelle du Désir (2008)** **GAZUL/MUSEA**

\* [www.jack-dupon-rock-progressif.net](http://www.jack-dupon-rock-progressif.net)





# Chris Cacavas



## Chris Cacavas se confie à Vapeur Mauve

**Chris Cacavas est l'un des fondateurs du légendaire groupe Green on Red. Il était également l'un des musiciens de Steve Wynn et a gravé quelques perles discographiques en solo. Evelyn Kerr l'a rencontré et l'a interviewé en personne pour Vapeur Mauve. Compte-rendu.**

Il y a ceux qui ont connu les années 60 en vivant cette période grisante. Et puis il y a ceux qui sont nés dans les années 60. Chris Cacavas est de cette deuxième catégorie-là ; né en 1961 à Tucson, Arizona. On vit tous les deux en Allemagne à présent, et j'ai pris le train jusqu'à Karlsruhe récemment pour aller voir Chris, que j'ai déjà rencontré et écouté plusieurs fois. C'est un homme très sympathique, avec un humour sardonique... ou peut-être plutôt ironique. C'est aussi un auteur et interprète doué. Son groupe, le Chris Cacavas Orchestra ou CCO, a sorti son dernier album, *Love's Been Discontinued*, en 2009 chez Blue Rose Records, un disque tout à fait plaisant. Il chante avec une voix plutôt douce, mais aux tons assez pessimistes... ou du moins est-ce ainsi que je l'entends. Cela fournit un contraste intéressant entre la voix et les paroles.

Vous avez peut-être découvert Chris par son travail aux claviers avec Green on Red, et avec Steve Wynn de Dream Syndicate. Son premier groupe à lui, Junkyard Love, lui a permis de jouer les premiers rôles en chantant ses propres chansons. Quel est le rapport entre le Paisley Underground et les années 60 ? Au début des années 80, plusieurs groupes américains ont commencé à faire renaître le country rock dont les Byrds avaient posé les bases sur l'album *Sweetheart of the Rodeo*. Ils furent également influencés par les Flying Burrito Brothers. Cette filiation est palpable dans les premiers albums du Dream Syndicate, Rain Parade, REM ou Absolute Grey. En outre, la plupart des musiciens avaient connu en direct la vague punk. Et tout ça se mélangeait donc dans cette nouvelle musique,

le Paisley Underground. Le groupe de ce courant qui a le mieux marché fut finalement les Bangles, nettement plus pop que les autres. Chris découvrit la musique des années 60 à travers le filtre de la radio et des disques. Son esprit ouvert (comme ses oreilles !) ne lui vient pas seulement de l'écoute des Beatles, mais aussi de divers autres musiciens des années 60 et du début des années 70. Il a ainsi découvert une large palette musicale à travers ce qu'écoutaient ses parents et ce que diffusaient les ondes. Comme il le dit lui-même, chaque genre l'emballait : country, jazz, blues. Il écoutait la Motown, les Guess Who et Three Dog Night dans son enfance, puis Bruce Springsteen et Bob Marley dans les années 70, mais aussi, au milieu de la décennie, Neil Young. Il n'a pas découvert la musique à travers la scène folk comme certains musiciens des années 60.

Sa mère lui a fait découvrir Dylan alors qu'au même moment, il carburait au punk et à Hank Williams. Sa première phase d'influence a été le glam rock : David Bowie, T. Rex, Roxy Music, le Velvet Underground. Pourtant, lorsqu'on lui demande s'il a été influencé par la musique des années 60, il répond : « Je suppose, mais c'est difficile à dire, parce qu'entre le moment où j'ai commencé à écouter de la musique et celui où j'ai commencé à écrire, j'ai entendu de tout, donc je ne peux pas vraiment citer de genre... Je pense que ce que je fais se rapproche le plus de Neil Young avec Crazy Horse ; on m'a souvent comparé à lui, notamment les premiers disques, et je peux facilement m'identifier à cela. J'adorais ses disques, ils ont eu une grande influence. » Il estime que l'arrivée de Chuck Prophet au sein de Green



on Red a apporté un peu plus de ce côté sixties, mais qu'ils faisaient toujours leur propre musique. La scène du San Francisco des années 60 ne l'a donc pas particulièrement influencé. « Ces scènes étaient si différentes. Bien sûr, des groupes venaient jouer, et il y avait des fans des groupes de L.A. et vice-versa, mais ils restaient à l'écart. » Plutôt écouter du Merseybeat, Beatles, Stones, Faces, Rod Stewart, Yardbirds, Animals, que les sons san-franciscains des années 60.

Au sein de sa fratrie, Chris prend des leçons de piano vers l'âge de 11 ans pendant une année ou deux, acquérant ainsi une technique musicale. Après l'arrêt des leçons, il continue à jouer sur des claviers en autodidacte. Il déclara à son professeur – une joueuse de piano traditionnelle – qu'il aimait le blues, et elle lui trouva un livre sur le blues au piano. Puis il quitte l'école vers 15-16 ans pour rejoindre, à peu près au même moment, la TVS (Third Venetian School of Music), qu'il décrit comme une grosse déception. Ils jouèrent peut-être trois concerts, répétant des chansons de Patti Smith, John Cale et du Velvet, ainsi que des originaux du chanteur et guitariste Warren Frank. Chris jouait du piano électrique, avec une planche à repasser comme support. Son frère aîné était ami avec le batteur des Pedestrians, le groupe suivant de Chris. Il y resta environ un an et demi. Ils reprenaient les Ramones et les Stranglers et écrivaient leurs propres chansons – « tout le monde écrivait des chansons », note-t-il. Ils jouaient beaucoup dans le monde punk de Tucson, se produisant pour la première fois sur la scène du Pearl's Hurricane Bar, un club punk rock réputé. Ils jouèrent également au Tumbleweed, bar de rednecks le jour et de punks la nuit.

Chris rencontra alors Dan Stuart, qui avait un groupe qui s'appelait Dan Stuart and the Serfers. Il y remplaça le joueur d'orgue. Ils emménagèrent tous ensemble, répétaient dans la cave. En 1980, les Serfers (leur nouveau nom) allèrent s'installer à Los Angeles : la petite amie de Dan était partie y étudier l'art, Dan l'y avait suivie et le reste du groupe avec. Ils changèrent

de nom pour Green on Red (titre d'une de leurs chansons), étant donné que serf sonnait trop comme surf, surtout en Californie. Green on Red a enregistré cinq albums. Ils ont tourné dans tous les États-Unis et en Europe. Au moment de la séparation du groupe, Chris avait jusqu'alors écrit quelques titres çà et là. « Rien de sérieux... Simplement explorer l'idée d'écrire et de chanter et d'apprendre à jouer de la guitare. » Il se rappelle avoir eu cinq ou six chansons et être allé voir l'ancien bassiste de Green on Red qui avait un magnéto quatre-pistes.

Comment Chris a-t-il connu Steve Wynn, ancien membre du Dream Syndicate et membre à part entière de la scène Paisley Underground, avec qui il joue souvent lorsque Steve vient en Europe ? Chris répond que Dan Stuart et Steve s'étaient rencontrés lorsque les deux groupes se sont retrouvés à répéter dans le même studio, puis sur la même affiche. Ils s'entendaient bien. Chris apparaît sur certains disques du groupe de Steve Wynn, mais il n'a jamais joué en concert avec eux. Puis Dan et Steve ont formé le mythique duo Danny & Dusty. « Un coup de veine, explique Chris. Ils avaient écrit des chansons ensemble et voulaient les enregistrer, donc ils ont monté un groupe. » Ils enregistreront ensemble un album devenu culte, *Lost weekend*. Chris, lui, réalise son premier album solo, *Chris Cacavas and Junkyard Love*, produit par Steve Wynn et publié par Pat Thomas sur son propre label, Heyday, avant d'être édité par Normal Records en Allemagne, comme son second disque, *Good Times*.

Chris est parti de L.A. pour Long Beach en 1995. En 2002, il a emménagé en Allemagne avec sa femme et son fils. D'une certaine façon, il laisse derrière lui les musiciens avec qui il travaillait. « De grands musiciens, sincèrement, le meilleur groupe avec qui j'ai bossé, basse, batterie, guitare, super créatifs. Ils sont jeunes. J'avais 30 ans et ils n'en avaient que 20. Ils écoutaient pas mal de trucs actuels. Ils m'ont beaucoup influencé. Je pense qu'ils m'ont orienté dans de nouvelles directions. J'ai fini par les appeler les Slivers of Hope. » On semble déceler un certain pessimisme dans l'œuvre de Chris Cacavas.





Qu'en est-il ? « J'aime jouer avec les mots, j'aime le sarcasme, j'aime l'ironie. Je pense que j'ai résisté à la tentation du pessimisme, mais j'ai l'impression que j'en deviens lentement un. (rires) »

Quelques questions « rock 60/70 » posées en vrac à Chris Cacavas :

### **Quels albums des années 60 te paraissent mésestimés et surestimés ?**

C'est difficile de répondre car, selon moi, la majeure partie de ce qui a atteint le sommet à l'époque était vraiment bon. Il faudrait que je choisisse quelque chose d'évident, mais c'est plus facile de déterminer qui a été le plus mésestimé. Pour les années 60, je retiens Pearls Before Swine. Trop cinglés pour être mainstream. Trop expérimentaux, quasiment.

### **Et pour les années 70 ?**

Un disque méjugé à l'époque mais dorénavant tenu en haute estime : le premier album de Big Star, avec feu Alex Chilton, très influent.

### **Un album de ces deux décennies que tu emmènerais sur une île déserte ?**

Probablement *Pet Sounds* des Beach Boys. Je crois que c'est le disque. Celui-ci est à jamais dans mon top 10.

Chris a désormais son propre groupe, avec une assise rythmique solide qui lui permet de se laisser aller. Il souhaiterait jouer davantage. « J'aimerais pouvoir être créatif en permanence. Je pourrais vivre dans le studio... Tout ce que je veux, c'est enregistrer de la musique. Les maisons de disques ne savent plus quoi faire, avec l'Internet et tout ça. La musique m'obsède toujours. L'écouter, la créer. J'adore assister à des concerts, j'adore donner des concerts. » Et des concerts, Chris en donne de magnifiques. N'hésitez pas à consulter les divers sites qui parlent de lui et de sa musique.

**Son Myspace** : <http://www.myspace.com/cacavas>

**Son site Web** : <http://chris-cacavas.com/>

Prenez le temps d'écouter Chris, et peut-être qu'un jour il se produira pas loin de chez vous... Après tout, la France n'est pas loin de l'Allemagne à vol d'oiseau.

**Evelyn Kerr**

Traduction : Winsterhand



### **Discographie en solo**

**Love's been discontinued**  
(2009)

**Live at the Laboratorium**  
(2005)

**Self Taut**  
(2004)

**Bumblin' home from the star**  
(2002)

**Kneel**  
(2002)

**Anonymous**  
(1999)

**New improved pain**  
(1995)

**Pale blond hell**  
(1994)

**Good times**  
(1992)

**1st album**  
(1989)



## Elle a vécu 1970, elle témoigne

**Ah les années 70-75... Nous étions des drôles d'oiseaux et vivions en groupuscules. Pas très bien acceptés par la société bien pensante qui nous taxait de «chienlit, fainéants, parasites, sales drogués» ! Et autres subtiles expressions qualificatives. Et les flics qui nous arrêtaient régulièrement pour contrôle d'identité, soit disant, mais surtout pour nous provoquer. Qu'est-ce qu'ont se faisaient emm.... !**

Notre rythme de vie était en ce qui me concerne plutôt communautaire. Habillés tantôt en peau de bête, jeans pat d'éléphant ou minijupe, chemises à fleurs, T-shirt à taches de peinture et ruban dans les cheveux et des bracelets de perles aux poignets. Ça sentait le patchouli à plein nez. Nous parlions encore de la révolution de mai 68, et de la fin du mouvement hippie.

Beaucoup d'entre nous pensaient changer le monde avec nos attitudes pour le moins marginales, mais qu'est-ce que nous aimions ça ! Sûrement trop rêveurs, l'amitié, le partage et la musique étaient notre pain quotidien. Quant aux discussions, nous parlions de nos faiblesses, des difficultés de la vie, de nos rêves de changer le monde, d'avenir, de politique, de musique, concerts, cinéma, etc. Sans doute tout autant qu'aujourd'hui.

En salle, au ciné à l'époque, c'était : *Easy Rider*, *Phantom of the Paradise*, *Tommy*, *The Rocky Horror Picture Show*, *Le dernier Tango à Paris*, *Orange Mécanique*, etc. Il y avait également le journal *Pour* qui était un hebdomadaire de mouvance gauchiste très apprécié en

Belgique, par nous les jeunes des années 70. Et bien évidemment d'autres revues rock, BD : Reiser, Wolinski, Gotlib, Claude Auclair *Simon du fleuve*, etc.

Que de soirées passées autour d'une table à discuter, à manger macrobiotique et boire du thé amélioré, le tout dans une ambiance chaude avec, pour tout décor, des tapisseries pakistanaïses, agrémenté d'une musique de fond, et surtout de la chaleur humaine. Tantôt chez les uns, ensuite chez les autres, nous vivions en somme très unis par l'amitié. Nous sortions également dans des bistrots de gauche, près d'où nous vivions et là, idem, toujours une ambiance sympathique et agréable.

À cette époque, les offres d'emploi se raréfiaient, mais il y en avait encore pas mal. Quant aux patrons d'entreprises, ils ne faisaient pas la fine bouche comme aujourd'hui pour engager. Pas besoin non plus d'une formation spéciale pour écrire son CV, et pas de milliers de personnes devant le portail d'une entreprise pour poser sa candidature et espérer un emploi ! Pas de crise de logement, les loyers étaient, en







majorité, accessibles à tous en fonction de ses revenus. La règle d'or pour les loyers était de maximum 1/3 du salaire mensuel.

Quelques-uns de mes amis étaient encore aux études et avaient quitté la maison parentale, c'est vous dire. D'autres, comme moi, travaillaient à cette époque; personnellement, je travaillais pour un salaire mensuel de 250 € par mois, ce n'était pas la vie de star, certes, ce n'était pas la misère non plus, mais très limite tout de même! Beaucoup d'entre nous étaient fauchés, mais le partage était toujours présent tout autant que l'espoir. En 1970, quand on a 19 ans, il y a toute une jeunesse fondée sur l'espoir et le changement, pour une société plus juste et plus humaine. L'important n'était pas d'être riche, pas même d'avoir du bien matériel, mais de vivre autre chose dans un monde où la guerre, la religion, la misère, le capitalisme, l'égoïsme, le racisme, entre autres, n'ont pas leur place. Malheureusement en ce sens rien n'a changé!

Et quand j'assistais à un concert gratuit en plein air, avec autour de moi des gens, tous habillés d'une façon presque similaire, j'avais le sentiment d'appartenir à une même et grande famille qui parlait le même langage. De nos jours, le jean a été récupéré et est même vendu déchiré et délavé, alors qu'à l'époque, il se déchirait et se délavait à l'usure ! Quant aux vinyles, je me souviens que j'achetais un double LP 15€, les vinyles simples +/- 7,50€, les 45 trs single +/- 1,70€, les 4 titres +/- 2,5€.

Parfois, il m'arrive de retourner par nostalgie dans ce qui fut le quartier des hippies, près de la grand place de Bruxelles, qui devait sans doute correspondre à la Rue de la Huchette à Paris comme le chantait si bien Yves Simon dans une de ses chansons. Là, il y avait des musiciens

qui jouaient dans la rue, des vendeurs de bijoux, ceintures, sacs en cuir, tableaux. Mais également des bistros où l'on se réunissait et où nous écoutions notre musique. Il y avait comme un air de liberté !

Malheureusement, toutes bonnes choses ont une fin, la police faisait fréquemment des descentes, vu la consommation de substances illicites et la fréquentation de jeunes. C'est sans doute aussi une des raisons pour lesquelles cet endroit magique s'est volatilisé et est devenu un lieu touristique. Imaginez «La grand place» de Bruxelles, inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO et fréquentée par des jeunes drogués, comme ça se disait à l'époque. «Ça va pas non !» À ce jour, il ne reste plus rien de ce que fut le «quartier» comme nous disions à l'époque. Si ce n'est des restaurants pour touristes.

Par contre, ce qui est fantastique, et ce qui je crois est le plus important dans la vie, c'est d'avoir encore quelques amis de cette époque, avec lesquels je suis toujours en contact. Cela fait aujourd'hui plus ou moins 40 ans que nous nous sommes connus, sommes restés liés par notre vécu année après année, et l'amitié qui s'est évidemment amplifiée avec le temps !

Je pense tout de même que dans le début des années 70, nous avions encore le privilège de vivre quelques instants de rêves avant la crise que nous connaissons tous malheureusement ! C'était une époque épique, qui vers 1975 s'est volatilisée comme mes 19 ans, ma jeunesse quoi! Aujourd'hui encore, je ne regrette rien de ce vécu et je dirais même qu'au fond de moi, je n'ai pas beaucoup changé, mis à part le poids des années qui se sont accumulées. «Peace and Love» **Elvira**



## Ils ont aussi vécu 1970

Septembre 1970. L'entrée au nouveau collège, construit aux abords de ma cité, s'est plutôt pas mal passée. Rencontre avec des gens inconnus jusqu'alors qui habitent dans la commune voisine. Entre temps j'ai découvert Jimi Hendrix dont un camarade de classe avait collé une photo couleur sur son classeur. C'est surtout la grande sœur de ce bientôt très proche copain qui m'impressionne! Look hippie et tellement belle mais moi bien trop jeune. C'est décidé je vais me faire offrir un tourne-disques pour Noël. Il sera accompagné d'un 33t - *In rock* - et d'un 45t - *Whole lotta love* - de qui vous savez ! Cette même année, un voisin plus âgé s'enferme dans la cave familiale à chaque retour du lycée et passe des disques très très fort au point que, assis à côté du soupirail, quelques ami(e)s et moi, on écoute cette musique qui nous éloigne enfin de la «variétoche» et des consternants yéyés. Souvenir de la pochette verte quasi fluo de *Paranoid* ! Mon père est au chômage (toujours eu un coup d'avance sur les emmerdes celui-ci !) et ma mère semble se réjouir que pour l'instant, les études au collège semblent se passer correctement. Peut-être me sortirais-je de cette cité autrement que par l'usine? En tous cas, la route du rock empruntée cette année ci fut la bonne avec un petit peu d'aide de ma sœur déjà mariée qui possédait quelques disques dans lesquels j'ai puisé pendant longtemps des motifs d'achats ou de recherches (Ah les compiles *Super Superb Pop Session* de CBS). L'année à venir sera encore plus riche de découvertes avec Rock & Folk et Actuel...

**Harvest** (né en 1959)

En 1970, j'avais 14 ans. Cette année-là et la suivante furent les pires que j'ai vécues sur le plan familial. Aussi, mon inconscient a quelque peu occulté les souvenirs liés à cette période. Cependant, il est arrivé un événement qui m'a probablement empêché de sombrer dans la dépression : la sortie en juin de *Deep Purple In Rock*. C'est au foyer des grands, au lycée, que j'ai entendu ce chef-d'œuvre qui fut un choc et marqua le début d'une passion pour le pop/rock. Cette passion m'a par la suite souvent aidé à surmonter les difficultés de la vie.

**Muskar** (né en 1956)



Dans la nuit du 31 octobre 1970, le dancing *Le 5-7* de Saint-Laurent-du-Pont, un hangar aménagé, ouvert alors que le permis de construire n'avait pas encore été officiellement accordé et qu'il restait des travaux à faire, prend feu. Ce soir-là, 500 jeunes étaient rassemblés pour entendre les Storm, un groupe venu spécialement de Paris, dont l'animateur radio de Alpes Grenoble avait beaucoup parlé. Mais en quelques minutes, la soirée va virer au pire cauchemar car ce hangar s'embrase et se transforme en un véritable piège mortel. Les gérants avaient verrouillé les portes de fer, censées être des issues de secours, par crainte des resquilleurs. Les décors du 5-7, à base de polyuréthane, étaient très inflammables. En quelques minutes, les jeunes sont asphyxiés par des fumées toxiques; des fumées qui explosent ensuite. Le plastique de certains autres décors tombe brûlant sur les victimes qui étaient pratiquement toutes habillées de vêtements synthétiques. Elles sont toutes mortes dans d'atroces souffrances. Une centaine de jeunes gens se trouve aussi piégée derrière le tourniquet qui barre l'entrée, car les danseurs et consommateurs, en voulant s'échapper par où ils sont arrivés, s'étaient rués vers celle-ci. Malheureusement, cet accès était hérissé de tourniquets en ferraille. Dans la panique, le flot humain se brise contre l'acier, les uns tirant, les autres poussant, le dispositif se bloque et devient immédiatement un piège mortel. L'incendie du dancing de

Saint-Laurent-du-Pont fut aussi bref que violent et 146 victimes, toutes âgées de moins de 25 ans furent à déplorer, ainsi que les membres du groupe des Storm qui jouèrent jusqu'à la mort...

**Alcat** (né en 1955)

L'année 70 représente énormément pour moi qui suis né en 1957. C'était l'année de toutes les expériences, premières cuites, premières fumettes et surtout premières expériences sexuelles, en fait le début de mon éducation et tout cela au lycée à l'internat. Très bons souvenirs malgré l'aspect rigide de façade à l'époque (blouse grise, cheveux courts, interdiction de fumer, de s'asseoir sur la pelouse, en rang par deux devant les classes, etc.) mais à l'internat, on se rattrapait et on avait un sentiment d'invulnérabilité, on bravait tous les interdits jusqu'à



envahir les dortoirs des filles en pleine nuit au risque de se faire coller pendant 4 ou 5 week-end et de passer en conseil de discipline, ce qui m'est arrivé. C'est aussi cette année que j'ai découvert le rock au travers de potes qui amenaient leurs disques à l'internat et qui jouaient d'instruments ou chantaient. En bref, une année mémorable qui aura conditionné pour partie le reste de ma vie jusqu'à ce jour.

**Chien de feu** (né en 1957)

1970, malgré la plus magnifique coupe du monde de tous les temps orchestrée par la somptueuse équipe du Brésil du roi Pelé, je dois dire que c'est l'année la plus sombre de mon enfance avec le décès de mon père, une mort précoce due certainement aux conditions de vie de son stalag lors de la Deuxième Guerre Mondiale. C'est aussi le début de la galère de ma mère pour élever ses 4 enfants... Je ne peux pas en dire plus, j'avais 12 ans à l'époque.

**HP Lovecraft** (né en 1958)

1970, j'avais 13 ans, le lycée devenait mixte et nous étions là à baver devant les nouvelles arrivantes. Leurs pattes d'ef' et leurs chemisiers fleuris... Côté musique, les premiers numéros de Best et Extra auxquels je ne pigeais pas tout.. Il me semble que j'écoutais *Hair*, la comédie musicale, en boucle, *I want to live* des Aphrodite's Child, *Something* des Beatles, et la bombe de l'été, *In the Summertime* de Mungo Jerry. Été 70 au cours duquel j'allais aussi découvrir *Black Night* de Purple et *I'm going home* de TYA... et plus rien ne serait pareil dorénavant !

**Pilgrim** (né en 1957)

1970, l'année de mes 13 ans (et toutes mes dents). C'est surtout l'époque de ma révolte avec mes parents. Tout ce qui constituait leur monde me gonflait



très fort et je me permettais des fois de le leur dire, d'où une tension très vive entre mon père et moi. Je n'étais pas facile à l'époque. Heureusement pour tout le monde, je me suis barré dès que j'ai eu 18 ans pour voler de mes propres ailes. Enfin, j'ai foutu la paix à mes parents qui ont pu se reposer et se détendre. 1970, c'est la découverte du rock grâce à Creedence, Pink Floyd. J'ai découvert «ma musique» enfermé dans ma chambre pendant

des heures. Bien sûr, c'était l'incompréhension totale de mes parents et même de mes potes de l'époque. Période difficile pour moi mais qui a forgé mon avenir. Non, je ne regrette rien...

**Dada52** (né en 1957)

C'est l'année au cours de laquelle j'ai découvert *Pilote* (matin, quel journal !), le journal d'Astérix et de Monsieur Goscinnny. La grande baffa de la bande dessinée qui osait, avec une équipe d'artistes exceptionnels. Un des très rares trucs qui m'auront fait planer autant que la musique. Pour aller au collège, je passais devant une petite librairie qui mettait en vitrine le dernier recueil de la revue relié, à côté des fournitures scolaires. Tout mon argent de poche y passait, avec un ou deux «Bob Morane» ou «Doc Savage». Pascal est né en 1958, et Algernon le farfelu beaucoup plus tard.

**Algernon** (né en 1958)

1970. L'année où je suis devenu un «teenager». Thirteen. Ceci a toute une résonance pour les Anglo-Saxons. On n'est plus gamin, on est adolescent. Enfin un teenager ! Les souvenirs de ma vie à cette époque ne sont pas précis. Entre 1969, 1970, 1971 et 1972, je n'arrive pas à les séparer. Le seul souvenir que je garde de cette année en particulier (mis à part la performance catastrophique de l'équipe d'Angleterre à la Coupe du Monde), c'est l'annonce à la télévision de la mort de Jimi Hendrix. Je n'étais pas vraiment fan, je l'avais vu à la télévision en 1967, trouvant ses gymnastiques avec la guitare très amusantes, mais ça s'arrêtait là. C'était quand même une triste nouvelle. Encore un, après la mort tragique de Brian Jones en 1969. Puis en novembre, j'ai entendu *Voodoo Chile (Slight Return)* pour la première fois et j'étais médusé. Je n'avais jamais entendu quelque chose de si puissant, si majestueux, si beau. Le titre sortait en hommage à Jimi en maxi 45T (avec *Hey Joe* et *All Along The Watchtower*) et ça montait rapidement les charts pour atteindre le N°1. Donc, il me le fallait. Un samedi après-midi avec mes parents en expédition shopping à Liverpool, je me suis rendu au rayon disques d'un grand magasin pour l'acheter. Sur la pochette, il n'y avait pas son nom. Simplement un portrait sombre et un extrait des textes — «I stand up next to a mountain and chop it down with the ledge of my hand... I'm a Voodoo Chile...». Ça collait parfaitement avec la puissance et l'énergie ténébreuse de la chanson. Ceci ne servait qu'à renforcer ma fascination pour l'œuvre éblouissante de ce génie. Deuxième 45T acheté ce jour là, *I want you back* des Jackson 5. Jimi Hendrix et Michael Jackson, deux artistes qui ont tellement marqué la culture américaine et mondiale du vingtième siècle. «If I don't see you no more in this world, I'll meet you in the next one, and don't be late... don't be late...».

**Purple Jim** (né en 1957)

## Trop jeunes ou pas encore nés en 1970



1970. Une chiffre, une année, un symbole ? Au niveau musical, une année de mutation (pour le meilleur et pour le pire). L'Europe s'éclate à l'île de Wight. Les Doors entament leur dernière tournée avec Jim Morrison. Miles Davis « fusionne » son jazz sur *Bitches Brew*. « Slowhand » Clapton effectue ses premiers pas en solitaire après avoir plaqué Blind Faith. Jerry Garcia et sa bande du Grateful Dead revisitent la musique traditionnelle américaine avec *Workingman's Dead*. Bowie vend le monde tandis que Syd Barrett, l'esprit torturé par le LSD, sort de sa retraite pour pondre deux albums solos magnifiques et fantomatiques. Charlie Watts exulte et voyage avec une mule pour les Stones tandis que *Paranoïd* fout les jetons aux auditeurs incrédules. Malheureusement tout cela a un prix : les Beatles tirent leur révérence. Janis Joplin, la « Pearl », et Jimi Hendrix s'en vont sans même nous dire au revoir.

Mais 1970, pour moi, c'est avant tout l'année de la sortie d'un monument incontournable. Une pierre angulaire, un joyau qui n'a d'autre nom que : *Live At Leeds*. Le plus grand album live de tous les temps, titrait le Rolling Stone. Les fans et amateurs de musique n'en pensaient pas moins ! The Who : quatre fous virtuoses jetés dans la mêlée. Pete « The Boss » Townshend, Roger Daltrey, John « The Ox » Entwistle et Keith « The Loon » Moon. Quatre diamants bruts prêts à en découdre dès 1964. Cela faisait déjà plusieurs années que le groupe de Sheperd's Bush voulait immortaliser un de ses concerts sur un album live. Première tentative avortée en 1968 avec des bandes enregistrées dans les plus que mythiques Fillmore de Bill Graham. Deuxième tentative en 1969 : Bob Pridden (ingé son du groupe) enregistre une flopée de concerts de la tournée américaine de fin d'année. Pete Townshend, après avoir écouté des dizaines d'heures de bandes, n'est toujours pas satisfait. D'après la légende, il brûle lui-même les bandes. Mais les collectionneurs savent que certaines d'entre elles ont fait surface sur des bootlegs. Il faudra donc encore attendre un an avant que les « *Qui* » mettent en boîte ce qui sera LE

concert de leur album live tant attendu. Cela s'est passé lors d'une tournée des universités anglaises, en février 1970. Le 14 pour être précis, le soir de la St-Valentin, dans la ville de Leeds. Des jeunes de la ville emmènent leurs copines au réfectoire de l'université réquisitionné par les quatre furies et leur équipe. On flirte, on s'embrasse en attendant. Puis les lumières s'éteignent, les PROJOS s'allument, ils arrivent sur scène. Et c'est parti pour deux heures de concert incroyable dont seuls les Who ont le secret. Derrière la table de mixage, les bandes tournent. Ils sont en forme olympique ce soir-là. Keith s'affaire telle une araignée derrière ses fûts. John, toujours impassible et pince sans rire, tricote sur le manche de sa basse Fender. Roger capture le public avec son « micro-lasso » tandis que Pete, dans sa mythique combinaison blanche, se bat avec sa Gibson SG. Comme l'a dit une personne : « Townshend en blanc volant dans tous les sens, le chanteur avec sa tignasse blonde et sa chemise à franges. On aurait dit des anges ».

Quelques mois plus tard sort la galette tant attendue. Reconnaisable entre mille avec sa fameuse pochette imitation bootleg (subtil clin d'œil : faute d'albums live officiels, les Who faisaient partis des groupes les plus piratés.) Et pourtant *Live At Leeds* a bien failli s'appeler « *Live At Hull* ». En effet, le groupe était particulièrement content du concert donné à l'université de Hull de la même tournée. Malheureusement, en raison de problèmes techniques, la bande de ce concert s'avéra inutilisable. C'est donc la performance de Leeds qui fut définitivement retenue. Légende toujours : ce serait Pete en personne qui aurait écrit les titres des chansons sur la rondelles du vinyle pour les premiers exemplaires. *Live At Leeds* n'est pas un simple album live : c'est une véritable claque. Il captive de la première à la dernière note et prouve que The Who est bel et bien le plus grand groupe de tous les temps ! Parole de fan hardcore !

**Richard Joray** (né en 1987)







Une nouvelle décennie s'annonce, les 70's. Bien trop jeune pour prendre la mesure de tout ce qui venait de se passer et de tout ce qui était à venir. En effet, j'avais juste 6 ans. Les souvenirs de cette année ne sont donc pas liés au rock qui filtrait peu à la maison, mais plutôt aux luttes sociales et à l'éternel espoir du grand soir dont rêvait mon père encore syndicaliste idéaliste. Des mots qui me restent de cette lointaine époque : fermeture d'usine, chômage, lutte contre le patronat, grève... 40 ans après, les mêmes mots sont toujours d'actualité et résonnent avec plus de violence. Sur ce sujet comme sur tant d'autres, l'étrange impression que l'humain n'a rien compris, rien appris. **Philou** (né en 1964)

Mes parents se sont mariés en 1970, ça a peut-être joué un rôle énorme dans ma vie musicale. Peut-être est-ce pour cela que j'écoute tant la musique des années 70. Dans la discothèque parentale, il y avait les disques de papa (plutôt rock) et les disques de maman (plutôt chanson française). Souvent ceux-ci étaient le symbole d'un événement particulier : bon nombre d'entre eux sont annotés d'un petit texte «en mémoire de ...». Ça rend la chose nostalgique. Ces disques annotés ont tous été achetés en 1969 et 1970. Dans cette discothèque aujourd'hui enrichie de disques plus récents, je constate cependant une rupture coïncidant avec l'année 1970. Un changement de style. Ceci n'est pas fortuit. Mes parents n'ont pas changé du jour au lendemain en cette année. C'est la musique qui a changé, a évolué : le hard, le métal, le progressif ont tous explosé cette année. Pour moi, l'année 1970 représente un renouveau, une reconquête de la musique que l'année de ma naissance verra, selon moi, anéantie...

**Yann Gougeon** (né en 1977)

1970 ou le crépuscule des dieux : Pelé gagne sa troisième coupe du Monde de football, et les Beatles se séparent (officiellement)... Le premier va s'enliser dans une fin de carrière rocambolesque, et les seconds redescendent de leur piédestal. La décennie s'annonce morose, l'argent prend le pas sur le rêve et les utopies. La musique suit cette

évolution : toujours plus de sono, des salles et des stades toujours plus grands, des jam sessions entre guests toujours plus complaisantes. 1970 : année de l'innocence perdue. Pour l'instant...

**Christophe «Maître Kulk»** (né en 1979)

1970. Puisque je suis fan des Beatles, ça devrait me rappeler leur séparation. Mais à deux ans, j'avoue que ça ne m'a fait ni chaud ni froid. 1970... la mort de De Gaulle, puisque j'ai étudié le Droit, les sciences politiques... mais à deux ans, je n'en avais rien à faire. Pourtant, c'est à ce moment-là que je suis devenu un animal politique : ma soeur est née et j'ai appris qu'il fallait partager. **Olivier** (né en 1968)

1970. Je la perçois comme une année de transition. Entre 1968 et 1974. Entre le réveil de la jeunesse et le dur retour à la réalité. Le monde sortait d'un mouvement extraordinaire, mais ne savait pas où aller. Année de transition musicale aussi. Il y a un avant les Beatles, et un après les Beatles. Et quelle transition ! Les Who joue à l'université de Leeds, CCR sortent *Cosmo's factory*, CSN&Y *Déjà Vu*, les Kinks *Lola*, Led Zep prêt à prendre le relais avec leur troisième album. Puis les Fab Four démontrent qu'ils ne meurent pas aussi facilement (*Plastic Ono band*, *All things must pass*). 1970 est donc un grand crû, que l'on souhaiterait être possible de nos jours.

**Tola** (né en 1989)

Je suis né en décembre 1991, donc je n'étais certainement pas né en 1970 ! Musicalement, j'ai l'impression qu'on arrive à la perfection. J'ai l'impression qu'avant ça, on tâtonne, de mieux en mieux certes, on sort du psyché. Disons que 1970, en plus d'être l'année de naissance de ma tendre mère, est le point précis de l'histoire où la musique est parfaite. Les hippies sont plus ou moins désabusés, et le rock progressif ne fait pas encore tout à fait son apparition. Donc, 1970, c'est ROCK.

**Blue Meanie** (né en 1991)

Des souvenirs à travers des polaroids avec pleins de sourires. Le générique synthétique de *Chapi*







*Chapo.* La pâture devant chez mémé. 1978 écrit à la craie sur un tableau. Les playmobils. Papa qui fait grève. Bernard Hinault qui tombe dans un ravin. 1<sup>er</sup> headbanging à la fin d'un bal sur Kiss et point de départ de ma passion pour la musique.

**Member Walter** (né en 1972)

1970... C'est marrant, j'avais 5 ans, et je ne me rappelle de rien... Complètement effacé, comme si rien ne s'était passé... À vrai dire, je ne réalisais pas que nous entamions une nouvelle décennie. On venait de marcher sur la lune, il y avait les Beatles, les Stones, mais j'avais pas fait gaffe à tout ça. Rien vu du sacre de Pelé, jamais entendu mai 68, Hendrix, Led Zep, les Who ! J'ai bien quelques souvenirs de mes premières années, mais 1970, rien ! Et le rock, encore moins... Quelques années plus tard, je me suis dit que 70 était la fin d'une époque, un bis-repetita en somme. Un monde d'illusions qui ne me concernait plus, des clichés qui ne me convenaient pas. Et puis Jimi s'en alla, Jim n'allait pas tarder à le suivre, les Beatles se séparèrent, 70... On aurait dû rester dans les années 60 ! L'air était pur, youpi, continuer à délirer en roulant en solex, ça nous aurait évité les années 80, 90, 00... 2010 ? Bon allez, c'est pas grave, ne pensons pas au gâchis, l'évolution est longue, je pense qu'il faut encore méditer...

**Lester** (né en 1965)

1970, dites-vous ? Pour moi, ça représente avant tout le «prog», comme toutes les années de 70 à 75, mais plus particulièrement, puisque c'est la première. Trois albums me viennent à l'esprit: Gentle Giant en premier lieu, un évènement majeur que, je pense, pas mal de personnes ont loupé. Ensuite, les deux King Crimson de l'année. Mais il y en a d'autres. C'est aussi l'année de l'essoufflement du psyché: Woodstock est passé, bon voilà on passe à autre chose (c'est une idée que j'ai, c'est peut-être faux). Sinon, bien sûr, l'île de Wight. N'étant pas né,

je ne vois pas ce qu'elle représente d'autre que mon domaine favori, à savoir la musique.

**Tartar** (né en 1993)

L'année 70 représente à mes yeux une journée sans école, une période où tout est possible. Les Beatles ne sont plus, la place sera rapidement prise par toute une génération de musiciens et d'artistes que je ne me lasse pas d'écouter encore en 2010.

**Louis** (né en 1983)

### **Fumée acide**

Sous un soleil de plomb  
la vie au bout d'la laisse  
on étaient plein d'aplomb  
baignant dans l'allégresse

On croyait au futur  
tout prêt à s'écrouler  
et la déconfiture  
a vu ce monde couler

C'était les tours de scène  
l'explosion des tourments  
où vibraient les larsen  
qu'unissaient nos aimants

La fleur de l'existence  
les épines acérées  
prononçait sa sentence  
visionnaire censurée

### **Kite Trash**

Ces témoignages ont été recueillis auprès des membres des forums **rock6070** et **yellow-sub.net** que nous remercions vivement.

Photos : **life.com**





# La machine à remonter le temps

1962

## C'était hier...

1962, la décennie avance doucement. Si la paix mondiale peine à s'installer, le monde occidental a les yeux rivés sur la glamour Marilyn Monroe qui, le 19 mai, enflamme la scène du Madison Square Garden pour un inoubliable « Happy Birthday Mister President ». Sa robe blanche en soie moulante en fera fantasmer plus d'un. Mais trois mois après, le 5 août, elle est retrouvée morte dans des circonstances non encore clairement élucidées. L'Amérique pleurera longtemps son icône sexy, relevant la tête juste à temps pour voir ses boys s'embourber au Vietnam.

J'en connais d'autres, par contre, qui se fichent comme une guigne des frasques de Marilyn, nos voisins d'Algérie par exemple, qui voient les accords d'Evian violés sans vergogne par l'OAS et le FLN. Alger la blanche va vivre un printemps agité au rythme des derniers soubresauts de la colonisation et verra le début du rapatriement des Européens d'Algérie après des semaines d'insécurité la plus totale.

En Afrique noire également, la population a bien d'autres chats à fouetter que les amours contrariés de John et de la pulpeuse starlette. Si la décolonisation se poursuit à un rythme effréné, tout en bas, dans le pays des diamants, un certain Nelson Mandela est arrêté après de nombreux mois de clandestinité. Il ne retrouvera la liberté qu'en février 1990. Pas sûr que ça soit le fantasme de Marilyn qui l'ait aidé à tenir le coup.

Souvenez-vous, l'année précédente, le duo de comiques USA / URSS nous avait livré sur la scène cubaine un formidable numéro baptisé « La baie des cochons ». Pour la nouvelle saison,

nos comiques troupiers préférés ont mis au point un spectacle de haute voltige baptisé « La crise des missiles ». Franc succès international, tant et si bien que pour les années à venir, les deux géants décidèrent de négocier directement leurs nouvelles productions par le biais du fameux « téléphone rouge ».

En marge de ces événements qui façonnent le monde, quel poids dans la balance pour la seconde victoire du Brésil en Coupe du Monde de football ? Énorme, bien sûr, l'engouement populaire pour ces jeux du cirque permettant d'évacuer les frustrations. D'autres préféreront se réfugier dans les salles obscures pour s'émerveiller et vibrer à la magie du cinéma qui offrira au public de bien belles pages... *West Side Story*, *Un singe en hiver*, *Jules & Jim*, *Cléo de 5 & 7*, *Le jour le plus long* et tant d'autres chefs-d'œuvre.

Et le rock'n'roll dans tout ça ? Les Beatles pointaient le bout de leur nez, Dylan accordait sa guitare et les Pierres commençaient à rouler, mais c'est une autre histoire...

### **Voici le 5 majeur de l'année 62.**

- Bob Dylan, premier album
- Gene Chandler, *The Duke of Earl*
- Serge Gainsbourg, N°4
- Albert King, *The Big Blues*
- *West Side Story*, BO

Sixtiesement vôtre,

**Philou**

# Partis

sans laisser d'adresse

## Adieu l'artiste...



**James Gurley** (guitariste de Big Brother & The Holding Co, 22 décembre 1939 – 20 décembre 2009)

« Il n'a jamais pris une leçon de guitare de toute sa vie. Tout ce qu'il a appris, il l'a appris par l'oreille. Il jouait en utilisant ce qu'il appelait une approche émotionnelle. Cette approche, non scolaire et indisciplinée, lui a valu le titre de père de la guitare psychédélique. » **Todd Bolton**

**Mick Cocks** (guitariste rythmique de Rose Tattoo, 22 décembre 2009)

**Neil Christian** (4 février 1973 – 4 janvier 2010)

Neil Christian and the Crusaders est le premier groupe dans lequel Jimmy Page a joué. Neil racontait ceci au sujet de Jimmy : « J'ai discuté avec ses parents parce qu'ils voulaient qu'il reste à l'école, qu'il n'arrête pas ses études pour aller jouer dans un groupe de rock'n'roll. Mais je les ai convaincus. »

**Mick Green** (guitariste, 22 février 1944 – 11 janvier 2010)

**Jay Reatard** (1er mai 1980 – 13 janvier 2010)

**Kate McGarrigle** (6 février 1946 – 18 janvier 2010)

« J'aimais tellement ma mère, je voulais rester avec elle le plus longtemps possible. Elle m'a toujours fait confiance. Une des raisons pour lesquelles ma mère n'est pas devenue une énorme supervedette comme Carly Simon ou Linda Ronstadt, c'est que quoi qu'elle faisait - de la musique, élever ses enfants, compléter ses études universitaires - elle s'y consacrait toujours entièrement. Si j'ai retenu une leçon d'elle, c'est «ce que tu fais, fais-le bien !» Elle nous laisse aussi en héritage une chose fabuleuse: être vrai. Il n'y avait aucune différence entre la personne qu'on voyait sur scène et celle qui se maquillait une heure plus tôt. Je pense que c'est ce que le public aimait d'elle et ça nous a beaucoup aidés, Martha et moi, à survivre émotionnellement et physiquement dans ce métier. » **Rufus Wainwright**

**Doug Fieger** (chanteur et guitariste du groupe The Knack, 20 août 1952 – 14 février 2010)





**Lee Freeman** (guitariste et chanteur de Strawberry Alarm Clock, 8 novembre 1949 – 14 février 2010)

« C'était une âme douce et un esprit libre. Vous pouviez l'entendre dans ses chansons. » **George Bunnell**

**Mark Linkous** (leader du groupe Sparklehorse, 9 septembre 1962 – 6 mars 2010)

**Micky Jones** (guitariste du groupe Man, 7 juin 1946 – 10 mars 2010)

**Lesley Duncan** (chanteuse, 12 août 1943 – 12 mars 2010)

« Lesley Duncan était l'une des premières auteures-compositrices anglaises. Ses chansons avaient une profondeur émotionnelle étonnante et sa voix était une combinaison rare de chaleur et de clarté, apportant une intimité à l'expérience d'écouter ses albums. Pour ceux qui ont découvert sa musique au début des années 70, elle était dans une classe à part dans cette ère de pop et de rock. » **David V Barrett**



**Jean Ferrat** (26 décembre 1930 – 13 mars 2010)

« C'était quelqu'un d'exemplaire, il n'a rien sacrifié de ce qui lui tenait à cœur. C'était un homme engagé, mais il n'était pas un hurleur de sentences. Il le faisait avec poésie. » **Georges Moustaki**



**Alex Chilton** (28 décembre 1950 – 17 mars 2010)

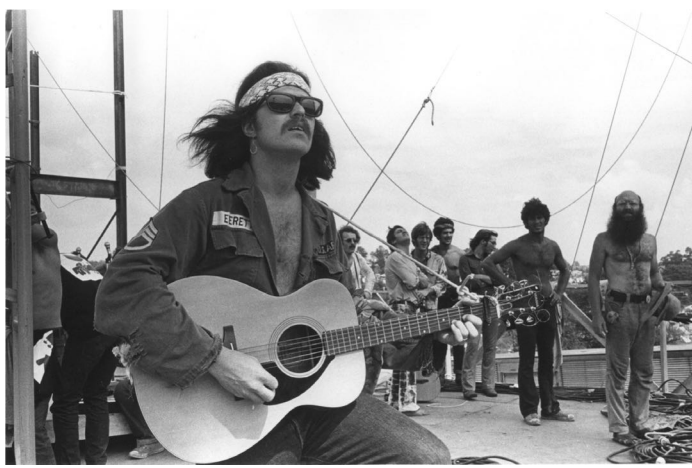
« Le 17 mars, Alex Chilton est mort d'une crise cardiaque, à 59 ans. Le chanteur incarnait l'anti-loser magnifique. Car le succès, il l'avait connu avec les Box Tops et l'avait fui. Pour tenter de réaliser, avec Big Star, au début des années 70, à contre-courant des modes, le groupe pop ultime, qui n'éblouira qu'une poignée d'initiés. Et dont la beauté n'aura d'égal que l'instinct autodestructeur de Chilton, fantôme magnifique qui hantait, depuis, les marges d'un rock intègre et jusqu'au-boutiste. » **Hugo Cassavetti**

**Jim Marshall** (photographe, 3 février 1936 – 24 mars 2010)

Au sujet d'une photo qu'il avait prise de Janis Joplin avec une bouteille de whisky à la main : « Certaines personnes m'ont reproché d'avoir publié cette photo. Mais Janis m'avait dit : Hey, il est génial ce cliché ! Parce que c'est comme ça que c'est parfois. Nul. » **Jim Marshall** (auteur des deux photos ci-dessous)

**Malcom McLaren** (manager des Sex Pistols et des New York Dolls, 22 janvier 1946 – 8 avril 2010)

**Peter Steele** (bassiste et chanteur de Type O Negative, 4 janvier 1962 – 14 avril 2010)





# Le courrier des lecteurs

**Pour nous écrire : [courrier@rock6070.com](mailto:courrier@rock6070.com)**

Merci à tous ceux qui nous ont écrit ! Nous apprécions grandement vos commentaires concernant Vapeur Mauve. N'hésitez pas à nous contacter pour nous livrer vos impressions, vos suggestions, nous poser des questions, et même nous soumettre des idées d'entrevues si vous êtes musicien.



De **Luc le musicman**

Un grand merci pour votre magazine rempli de bonnes choses. Cela me rappelle «Nineteenth» fanzine des années 80-90. On peut se rendre compte de votre travail, c'est super. Bonne année mauve à vous et bonne continuation.



De **Martin Gordon**

Hi people, What a fabulous production VM is! Some great writing, and all the behind-the-scenes gems one could hope for - Ian Matthews' real name, for example, and all that Tony Levin stuff... Thanks also for inflicting my Mammalian product upon the unsuspecting French and Franco-phone (and viviparous) public. An English translation is on my site : [www.martingordon.de/monoglot.html](http://www.martingordon.de/monoglot.html). All the best.



De **Foufi**

1 million de fois bravo. Mon très vieux copain JB, dont je suis éloigné de + de 10000 km (j'habite au Brésil) m'a envoyé seulement aujourd'hui (hélas!) l'adresse de votre site. C'est suite à son article sur les Flamin' Groovies, dont on était les 2 grands fans à l'époque, n'en déplaise à tous leurs détracteurs. Le site, quelle découverte ! Du coup j'ai rien fait de toute la journée, (je veux dire : j'ai pas bossé, rien du tout), j'ai parcouru le site de fond en large, le forum, les articles et tout. SUPER, bravo, bravo et bravo. Je vais communiquer l'adresse à tous mes vieux rockers de copains, comptez sur moi.



De **Gabriel**

C'est toujours un plaisir de découvrir votre magazine. Je me joins à vos nombreux lecteurs qui souhaitent une parution en kiosque mais je comprends que les coûts de fabrication et de distribution puissent être un argument rédhibitoire. En outre, envisagez-vous d'inclure une rubrique «Critique de CD» cruellement manquante dans votre fanzine? Enfin, pour reprendre les termes de votre email, ne pensez-vous pas que la prochaine décennie débutera en 2011, à l'instar du nouveau millénaire qui a commencé en 2001? Mais là, la polémique reste ouverte. Amitiés progressistes et encore bravo pour votre magazine!



De **Sal Valentino**

Beatrice,

Sal here. Thank you very much for the opportunity to speak with you, you did a fine job.





#### De **Jacques**

Une édition papier aurait été superbe et sans concurrence. J'ai, à l'époque, deux mois je pense, trouvé l'adresse de Vapeur Mauve dans le mensuel Juke-Box magazine. Malgré le fait qu'ils sont très bien fournis en infos, actualités etc., ils ne parlent que très rarement de prog. Les sujets sont beaucoup moins variés que VM. De plus, ils ont dû augmenter de plus de 70 % l'achat au numéro! Beaucoup de gens ont râlé et il y avait de quoi. Bref, le constat est le même pour tout le monde. L'augmentation. Même en ayant un pourcentage élevé pour le début du tirage, vous auriez très vite dû faire face aux frais, et ce, malgré le travail très professionnel des personnes travaillant bénévolement pour VM. Je suis content que vous ayez pris la bonne décision. Bien sûr, ce n'est qu'un avis personnel, mais je suis franc. J'aime tellement VM que j'aurais été triste qu'il coule à cause de problèmes d'argent. En attendant, je vous souhaite à tous plein d'idées et de passion continue pour notre revue virtuelle ! Amitiés d'un vieux freak !



#### De **Philippe**

J'ai connu Vapeur Mauve par hasard, j'aime bien le contenu, cela me fait connaître pour moi des groupes inconnus et redécouvrir des groupes que j'avais oubliés. J'aimerais, à titre tout à fait égoïste, des rubriques sur l'actualité des rééditions ou des éditions de cd et où les acheter. Par rapport à la question, je suis épaté par la qualité du journal qui est fait si j'ai bien compris par une équipe bénévole. Franchement, vous mettre sur le dos d'autres tâches comme gérer l'impression d'une revue me semble un peu cavalier et digne d'un caprice de rock star vieillissante. Bref, même si c'est moins facile à lire qu'une revue, je pense que c'est le bon choix, donc je réponds: je lis à l'écran et ça me convient. Philippe qui aime les groupes avec des cuivres.



#### De **goodzik.unblog.fr**

Bravo pour l'ensemble de votre œuvre. Je me régale à lire vos chroniques, vos articles, qui plus est sur un axe 60/70 sur lequel je suis, musicalement parlant s'entend, resté scotché. Étant un ancien rédacteur de presse, je connais la difficulté du job et la charge de travail que cela représente. Dans ce contexte, vous parvenez à donner du plaisir à votre lectorat, vous êtes très informatifs (chapeau pour l'article John Martyn dont je vais, illico presto, aller fouiller la carrière). J'ai moi-même un modeste blog ( <http://goodzik.unblog.fr/> ) sur lequel je vous ai mis en bonne place, blog consacré à la zik des sixties et seventies. Bien à vous et continuez comme ça.



#### De **Jean-Pierre**

Bravo pour le travail. Ça ne méritait vraiment pas que vous vous ruiniez avec une édition papier. En bien et payant, il y a eu Muziq, cela a duré à peine deux ans, je crois. L'édition papier, c'est bien mais si cela devait durer que pour un ou deux numéros avant de plier les gaules fautes d'artache, ce serait trop bête.



#### De **Fred**

J'apprécie beaucoup VM tel qu'il est. Le format PDF permet de le conserver partout, sur une clé USB et de le lire tranquillement sur n'importe quel outil portable d'aujourd'hui. Alors moi je dis NON à une version imprimée. Et encore bravo ! Et MERCI pour votre formidable travail.



#### De **Matias**

J'ai lu avec attention les 7 pages sur la question d'édition en papier. Je voulais juste vous dire combien je suis admiratif de la manière dont le forum s'est déroulé et également vous faire part du fait que VM ne fait pas uniquement du bien à ses lecteurs, mais également à des formations comme PMG. Le Net permet une grande réactivité. Votre travail est d'une très grande qualité et je suis souvent impressionné, en tant que musicien, par l'érudition des participants et la qualité des interventions. Longue vie à VM.

<http://www.myspace.com/pierremoerlensgongtribute>



#### De **Linda Perhacs**

Thank you so very much for the online magazine! It is beautifully laid out and very attractive! I really appreciated the interview and it gave me a chance to expand a little bit, which is very refreshing! Much love and light!



De **Didier**

«Enfant» de Gutenberg, je préfère l'imprimé au numérique. Mais, étant donné les coûts de fabrication et, j'imagine, la relative modestie de votre lectorat, il me semble hasardeux de vouloir proposer une version papier de votre excellente publication. De surcroît, il est toujours loisible d'en faire une impression, ce qui est mon cas. Bonne chance à vous et bravo pour le travail que vous réalisez.



De **Emmanuel**

Tout d'abord bravo pour votre excellent travail, c'est toujours quelque chose de découvrir le nouveau VM, y découvrir des choses, avoir de plus amples infos sur ce que l'on sait déjà, tout y est toujours d'un intérêt certain... Et surtout, je n'imagine même pas le travail que cela doit représenter tant votre journal ne fait pas «amateur» exception faite de la passion que vous insufflez dans chaque article... Pour ma part, j'avoue ne malheureusement pas prendre la peine de tout lire tant le format numérique me déplaît donc je souhaiterais ardemment un format papier dans la mesure où cela n'impliquerait pas pour vous la moindre compromission d'un point de vue éditorial... Donc je suis pour votre projet de format papier (eh oui, j'ai beau avoir un certain nombre de MP3 sur mon disque dur - principalement des disques «introuvables» à tarifs raisonnables -, j'apprécie beaucoup plus un bon vieux vinyle). Je suis resté vieillot et j'apprécie plus un objet palpable... À une époque où le format papier est en danger je serais prêt à payer une dizaine d'euros pour vous lire...



De **Bruno (Belgique)**

En ce qui me concerne, je me contente très bien de la version pdf. En ce qui vous concerne, je vous invite à contacter les amis de Prog résiste qui éditent un magazine pour avoir leur sentiment. Attention, c'est une véritable entreprise un magazine et beaucoup de temps et d'argent à investir sans être certain(e) des retours... Bonne continuation et merci INFINIMENT pour ce que vous faites actuellement !



De **Dominique**

Oui, je serais prêt à l'acheter à chaque sortie et même à m'abonner à l'année. Surtout ne nous laissez pas tomber !



De **Morgan**

Merci pour votre VM en tout point formidable et unique. Pour le côté pratique : je préfère le télécharger gratuitement et l'imprimer de mon côté.





# Cause toujours

## Les rééditions 40e anniversaire de King Crimson

Comme beaucoup d'amateurs de ce grand groupe des années 70, je me suis offert les rééditions des premiers albums de King Crimson datant de 40 ans et le moins que je puisse dire, c'est que je suis très sceptique quant à l'utilité de ces nouveaux «produits». Je n'aime pas ce genre de démarche qui consiste à nous balancer des remix de tous genres dont on ne comprend pas toujours l'utilité ou qui nécessitent de changer de matos tous les 5 ans. Et là, Robert Fripp, mentor dudit groupe et son complice Steve Wilson, musicien et producteur de Porcupine Tree, ont fait très fort.

Bien sûr, il y a les magnifiques petits coffrets (chers), les livrets sont sympas avec quelques belles photos inédites et les objets eux-mêmes feront bien sur nos étagères, mais ils seront quasiment... inutiles. Je m'explique. L'objet contient généralement un CD audio avec l'enregistrement d'origine plus quelques bonus dont certains sont assez discutables (un instrument en moins, pas de chant, versions un peu plus longues avec un instrument en plus, etc). Bof, bof... Pour les DVD contenant les différents remix, là c'est la grosse déception,

car on ne peut pas lire les plages audio remixées en différents formats avec une platine laser normale (c'est normal, c'est un DVD me direz-vous). Donc, si on n'est pas équipé avec un home cinéma dernier cri, on ne peut guère se rendre compte des effets voulus, recherchés et inventés par Steve Wilson et Robert Fripp.

Le peu que j'ai pu en juger n'est pas si flagrant et ne me paraît pas justifier une telle débauche de formats. Ces nouveaux mixages mettent peut-être plus en valeur basse et batterie (et encore, ce n'est pas certain), mais il faut avoir un super équipement pour en apprécier les nuances. Tout cela n'apporte rien de bien nouveau et ne justifie pas, à mes yeux, de telles rééditions.

Le procédé me paraît plus que douteux et je ne vois toujours pas l'utilité et l'intérêt d'un tel déballage d'effets techniques censés nous apporter plus de confort dans l'écoute.

Sur le plan artistique, j'ai de très forts doutes sur l'utilité de ces «nouveau-tés» qui n'en sont pas vraiment. On se demande jusqu'à combien de rééditions on va avoir droit encore (et de remix) dans les années à venir, au fur et à mesure de



la création de nouveaux formats et de nouveaux matériels pour écouter de la musique. C'est plutôt déroutant. Il me semble qu'il serait plus judicieux et plus intéressant que Robert Fripp occupe son temps pour nous proposer un nouvel album qui se fait attendre depuis 2003, plutôt que de nous gaver avec ces rééditions qui n'apportent vraiment rien de bien intéressant (ça n'engage que moi, bien sûr).

Pourquoi ressasser à ce point le passé ? Robert Fripp manque-t-il tant d'inspiration et de créativité pour se contenter de ce procédé discutable et se complaire dans ce système qui doit être intéressant pour lui pécuniairement parlant ? Tout cela ne fait guère avancer les choses. Il ne peut tout de même pas se contenter de reprendre tout le temps le passé pour nous faire du (soi-disant) neuf avec. On attend mieux d'un tel musicien et d'un tel groupe.

Autant je trouve l'initiative louable, intéressante, utile et intelligente en ce qui concerne l'exhumation de vieilles bandes inédites, démos, concerts de King Crimson toutes époques confondues et leur édition par le biais du Collector Club (même s'il faut être assez fortuné et assez malin pour arriver à tout trouver), autant celle de ces «ré» éditions me semble tout à fait déplacée, anachronique, inutile et intellectuellement pauvre et malvenue (une fois de plus, je n'oblige personne à penser comme moi). En ce qui concerne la réédition de l'album *Red*, celle-ci vaut le coup surtout pour la vidéo (totalement inédite celle-là) qui figure sur le DVD. Mais que la navigation dans le menu pour trouver ce que l'on veut regarder ou écouter est compliquée...

On s'y perd. Tout cela est bien prise de tête et on est loin du plaisir simple et immédiat que l'on pouvait ressentir en mettant un disque vinyle sur sa platine, ou à la rigueur une des premières versions CD dans son lecteur. La question que je me pose avant tout : où est encore le plaisir d'écouter et de découvrir de la musique dans tout cela ? Est-ce vraiment utile tout ce cinéma ? Vaste sujet. Votre avis m'intéresse. Pour ma part, quand je voudrai encore écouter cet album, je ressortirai la première édition CD ou mon vieux vinyle et là j'aurai de vraies émotions. Beaucoup de temps et d'énergie dépensés par Robert Fripp pour peu de résultats vraiment intéressants, en somme. Je sais, je suis très critique. Mais c'est comme cela quand on aime un groupe tel que King Crimson, qui nous a tant fait rêver. Saura-t-il encore le faire ?

**Daniel ADT**







## Les crédits

**Corrections :** Harvest, Béatrice

**Couverture et bandeaux (sauf page 117) :** JB

**Mise en page :** Béatrice

**Équipe rédactionnelle (dans l'ordre d'apparition dans le magazine) :**

Yenyen

Philou

JB

Béatrice

Harvest

Jéjé

Yann Gougeon

Harold1

Greg le méchant

Cidrolin

Winsterhand

Guy

Lester

Richard Joray

Margaux Lanier

The Rev

Evelyn Kerr

Elvira

Daniel Adt

**Photo page 4, à droite :** Mark Kenyon

**Photo page 7, en haut :** [theacolyte.wordpress.com](http://theacolyte.wordpress.com)

**Magazine disponible en téléchargement gratuit à l'adresse suivante :**

<http://www.rock6070.com>

**Pour nous écrire :** [courrier@rock6070.com](mailto:courrier@rock6070.com)

**Sortie du prochain numéro :** Automne 2010